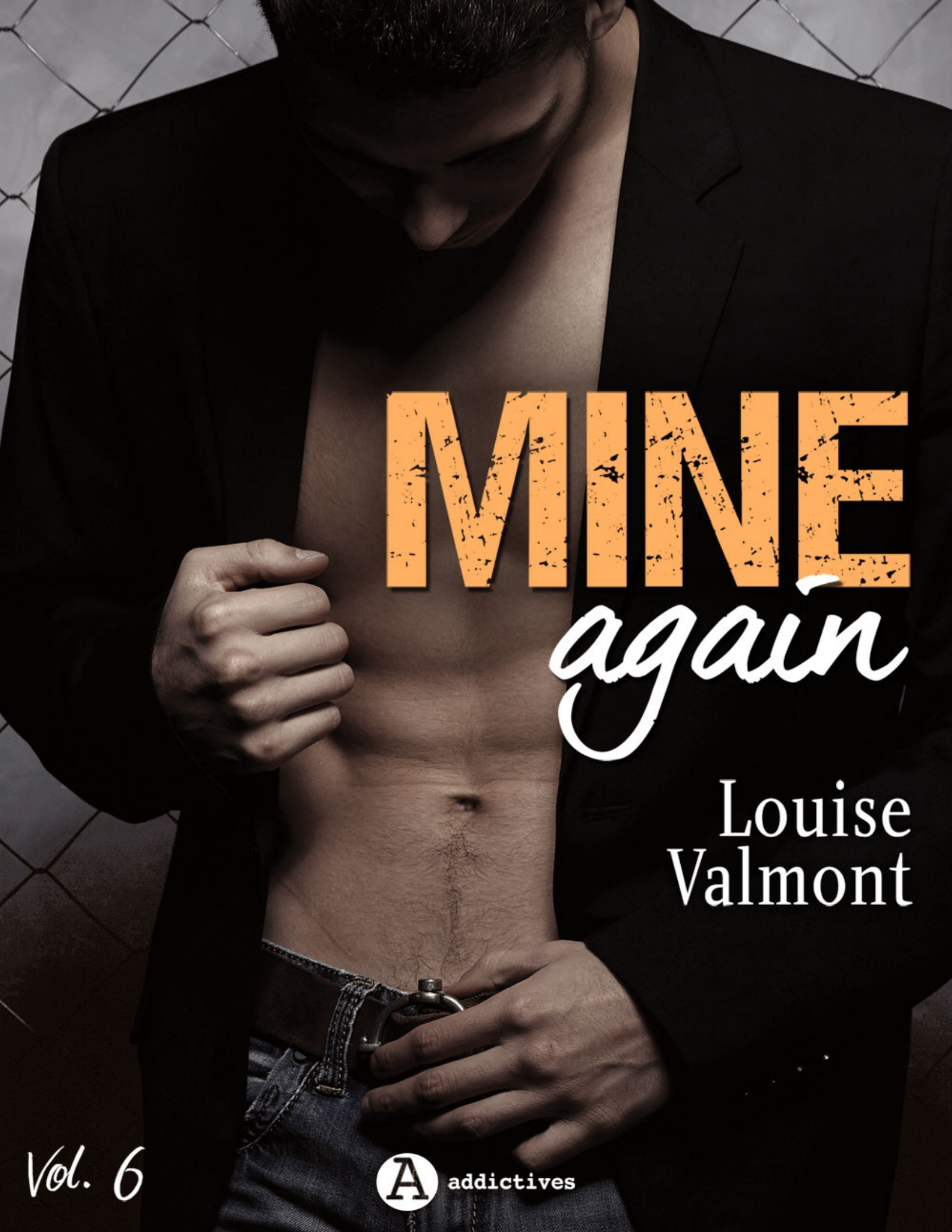




MINE *again*

Louise
Valmont

Vol. 6



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

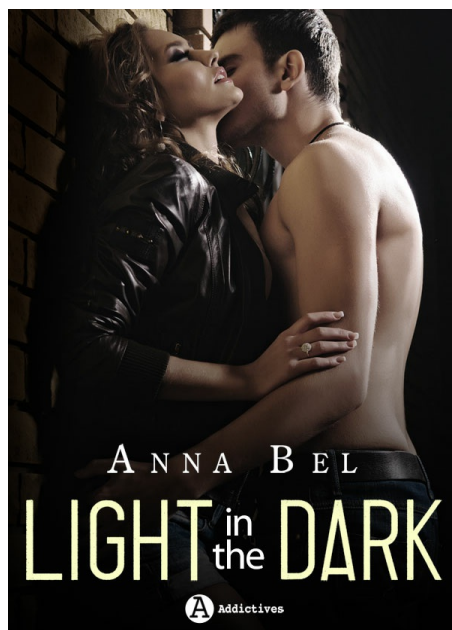
Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Disponible :

Light in the Dark

Lexie n'aurait jamais dû croiser Jay.
Elle l'ignore, mais il protège un secret qui la brisera.
Il l'ignore, mais elle pourrait bouleverser ses plans de vengeance.
Un baiser, une nuit, et tout bascule...



Également disponible :

Sex Addict

Auteur à succès le jour, Liam est sex addict la nuit. Le sexe, c'est toute sa vie, il en veut toujours plus et va toujours plus loin dans sa déviance.

Mais sa maladie le ronge. Quand par hasard, il rencontre Jade, une jeune psychologue, il se soumet corps et âme à sa thérapie expérimentale. Et découvre des sentiments jusqu'alors inconnus...

Quant à Jade, elle a bien du mal à résister à cet homme qui promet tant de plaisirs et semble s'ouvrir à elle comme jamais aucun homme auparavant...

Mais Liam est-il réellement prêt à changer sa vie ?

Et si la dépendance la plus dangereuse n'était pas celle que l'on croit ?



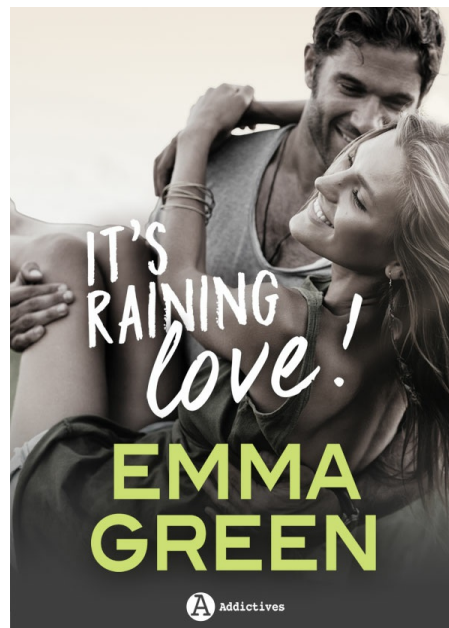
Disponible :

It's Raining Love !

En allant se mettre au vert dans la campagne anglaise, Pippa espère fuir les casseroles qu'elle traîne malgré elle : son foutu ex qui l'a larguée en direct sur un plateau télé, sa mère poule qui n'a de cesse de la couvrir depuis vingt-quatre ans, et sa tripotée de sœurs sur qui elle ne peut jamais compter.

Alors que l'actrice londonienne vit son pire cauchemar – isolée du reste du monde, les talons aiguilles plantés dans la boue jusqu'au cou –, elle rencontre le British le plus arrogant, le plus égoïste et le plus charming qui soit. Petit problème : ils ne peuvent pas se supporter. Gros problème : Alistair Blackwood lui demande de l'épouser, de tout plaquer et de s'installer dans son manoir d'aristo. Pour de faux, juste pour une sombre histoire d'héritage et d'ego.

Une proposition qu'elle ne va pas pouvoir refuser...



Disponible :

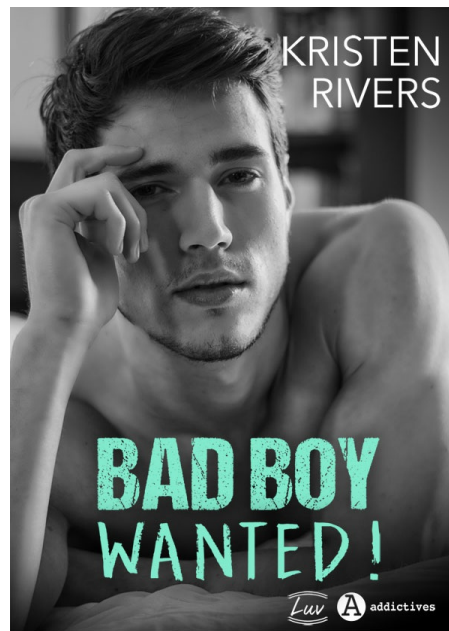
Bad Boy Wanted !

Plaquée par son fiancé, Emma se retrouve célibataire à enchaîner les cocktails avec ses copines. Mais ce qui la rend vraiment folle, c'est que Marius, son ex, refuse de lui rendre ce qu'elle a de plus précieux au monde.

Qu'à cela ne tienne, Emma a un plan ! Elle va recruter une bande de bad boys pour reprendre son bien. Vengeance et justice à la fois !

Cependant, elle n'avait pas prévu de succomber au charme de l'un d'eux, Diego...

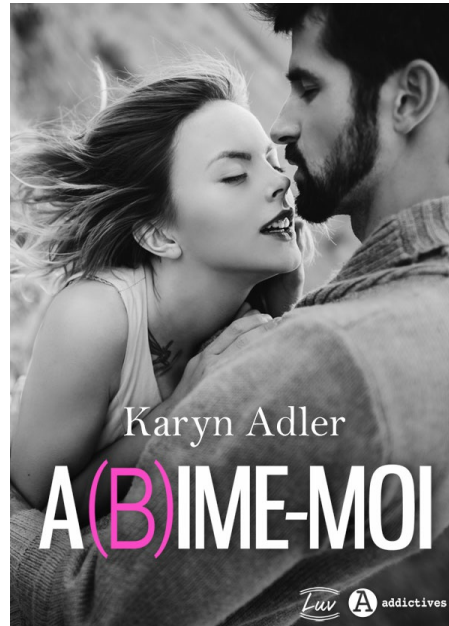
Emma devrait fuir, oublier son plan. Mais les délices et les interdits brisés que promet Diego sont bien trop attirants...



Disponible :

Abîme-moi

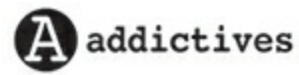
Lee fuit sa vie, son identité et ses démons. Brisée et méfiante, elle refuse de se lier à qui que ce soit. Son arrêt dans la petite ville d'Everness devait n'être que temporaire, mais elle se surprend à y poser ses bagages... pour un temps. Elle refuse de se pencher sur les raisons qui la poussent à le faire... des raisons qui semblent liées à Aiden. Le bad boy aux yeux d'orage l'attire autant qu'il l'effraie. Son seul regard promet autant de délices que de tempêtes, et Lee craint qu'en s'abandonnant dans ses bras, elle disparaisse complètement...
Et si ce n'était qu'ainsi qu'elle pouvait se reconstruire ?



Louise Valmont

MINE AGAIN

Volume 6



1. Willow Avenue

Willow

Sous le choc, je ne peux détacher mon regard de ces photos où le visage de Jesse est barré, ses yeux percés d'une pointe de feutre rouge quand le mien est entouré avec soin, allant jusqu'à dessiner une forme semblable à un cœur.

– Et ce n'est pas tout, dit l'inspecteur Walligan d'une voix calme qui me fait sursauter.

Jesse serre ma main dans la sienne pour me ramener au réel. Mais cet appartement au fin fond du Bronx, couvert de clichés de nous dans toutes les situations de notre vie, fait-il vraiment partie de la réalité ?

Dans quelle cinquième ou sixième dimension du bizarre sommes-nous ?

Le mini-couloir qui mène à la cuisine est lui aussi tapissé de photos. Ralentissant le pas, je ne peux m'empêcher de les fixer en me souvenant du moment où chacune d'elles a dû être prise : Jesse et moi marchant sur Park Avenue, main dans la main, sortant d'un taxi au pied de l'immeuble de Jesse, Jesse devant son studio d'enregistrement, moi dans le métro, Jesse à un match de base-ball, moi en train de payer à la caisse d'une supérette, Jesse enfourchant sa moto, Jesse sur scène, lui et moi devant le Mount Sinai Hospital, Jesse répétant avant un show, Jesse menotté entrant au commissariat...

Pour la première fois de ma vie, je ressens viscéralement le sens de l'expression « fascination pour l'horreur » : l'accumulation malade de ces photos me retourne les tripes mais je ne peux en détacher mes yeux. Un puissant frisson me parcourt.

– Arrête de regarder ça, dit Jesse en m'attirant contre lui. Ce type est un taré. Une saloperie de voyeur et de paparazzi.

À son visage fermé, à son ton presque sec, je sais qu'il essaie de se raisonner, de garder la tête froide et qu'il refuse de se laisser intimider par cette avalanche de preuves indiquant que nous avons affaire à un détraqué.

Est-ce un fan à la passion excessive ? Un serial killer qui fait des repérages ?

Mes jambes se mettent à flageoler quand j'aperçois une photo où nous sommes sur la terrasse chez Jesse, détendus, lui en caleçon, moi en nuisette. La repérant au même moment que moi, Jesse fulmine et tend la main comme pour l'arracher. Le pas en avant d'un policier suffit à l'arrêter.

Interdiction de toucher aux preuves.

– Certaines photos ont été prises au téléobjectif, précise un autre des membres de l'équipe de Walligan.

Je sursaute. J'étais tellement déstabilisée en entrant que je n'avais même pas vu que plusieurs policiers s'affairaient dans tous les coins de l'appartement, à la recherche d'un indice qui puisse les mettre sur la piste de son occupant. Et je suis encore plus troublée en réalisant que quelqu'un nous a suivis, surveillés, épiés et photographiés jusqu'à il y a peu. Car une photo de nous à l'aéroport nous montre main dans la main devant la porte d'embarquement du vol pour Chicago.

Était-il avec nous dans l'avion ?

Dans un sursaut de volonté, je repousse toutes les suppositions paranos qui se bousculent en moi à grand renfort de doutes et questions sans réponse. Et de plus en plus mal à l'aise, je pénètre avec Jesse dans une mini-cuisine. Comme Walligan se tient sur le côté, je suis son regard : sur le plan de travail sont alignées comme des petits soldats toutes les bouteilles nécessaires à la préparation du Spritz. Scotchées sur le frigo, une recette de pancakes et une autre de carbonara au cumin...

L'inspecteur enfle des gants en caoutchouc translucide comme s'il allait nous sortir un morceau de cadavre puis il ouvre les placards. Des tablettes de chocolat au lait, du miel, le thé que je préfère, cinq paquets de ces céréales hyper sucrées que je grignote en mode addiction devant ma télé, l'huile d'olive bio que j'achète dans une des rares épiceries traditionnelles qui restent dans Little Italy...

Jesse bouillonne de nervosité tandis que je me retiens de fuir aussi vite et aussi loin que mes pieds pourraient me porter. Je m'attends au pire quand l'inspecteur commence à entrouvrir le frigo. Mais cela ne fait que confirmer ce que je devine.

– Ce type veut vivre comme nous, boire, manger comme nous, murmuré-je en fixant les mangues et les paquets de pastrami sous vide qui s'entassent sur les étagères.

– Tu veux dire comme toi ! dit Jesse les dents serrées de colère.

Choquée, je réalise qu'il a raison. Fronçant les sourcils, Walligan prend des notes tandis que Jesse lui explique que tout ce qui est dans cette cuisine correspond à ce que j'aime. Sans exception, puisqu'il y a même la copie conforme de mon mug préféré à côté de l'évier.

Au milieu de cet antre de film d'épouvante, la main solide de Jesse me semble la seule chose qui me relie au monde extérieur. Au monde réel, normal. Car depuis l'odeur aigre où flottent des relents vaguement familiers qui me troublent jusqu'à cette pénombre oppressante, j'ai l'impression d'arpenter le cerveau d'un fou, comme si le plan de cet appartement dessinait une cartographie monstrueuse.

– Dans la chambre, c'est encore autre chose, dit Walligan en nous précédant dans une pièce à côté de la cuisine.

C'est possible ?!

Stupéfaits, nous nous immobilisons sur le seuil. Si le contenu de la cuisine semblait m'être spécialement destiné, toute cette pièce ne vise qu'à une chose : agir et être comme Jesse.

Sur un portant sont alignés des tenues de moto, des vestes de costume, des blousons de cuir en tous points pareils à ceux de Jesse. Empilés au-dessus, des jeans, des tee-shirts blancs et des chemises immaculées. Au sol, des baskets, des bottes et un casque de moto avec un motif ridiculement doré. Au mur, les tatouages de Jesse sont reproduits en gros plan.

– Oh putain, souffle Jesse.

Quand on suppose que tout cela est l'œuvre de quelqu'un qui *a priori* est déjà son sosie, cette accumulation fétichiste est carrément effrayante.

Dans la salle de bains où nous jetons un œil, un flacon du parfum de Jesse semble nous narguer, à demi entamé sur la tablette du lavabo. Celui que je porte est à côté, encore sous sa cellophane d'origine, comme s'il n'attendait que moi. Écœurée, je me détourne et reporte mon attention sur la chambre. Confirmant que ses costumes viennent bien du même magasin chic de la 5^e avenue, Jesse hoche la tête devant ceux – même couleur, même coupe cintrée – que lui présente un des policiers avant de les remettre sur le portant.

– Je suppose qu'il porte aussi la même marque de caleçons, dit Jesse d'une voix ironique. Ce putain de sosie est perfectionniste en plus. Vous croyez que c'est une forme d'hommage ?

Sous ce sarcasme presque hautain, j'entends sa volonté de tenir la peur à distance. Personnellement, elle me paralyse depuis plusieurs minutes, surtout quand je repère tous les CD des albums de Jesse au pied du lit, des partitions et même un violon d'étude.

Opinant en silence, Walligan allume alors les deux écrans de télévision côte à côte, diffusant l'un, un concert de Jesse, l'autre, une de ses interviews télévisées.

– Il y a là-dedans toutes vos apparitions, télés, concerts et même enregistrements pirates, dit Walligan en secouant une pochette plastique qui renferme un disque dur externe. A priori, on est face au délire d'un désaxé en proie à une obsession peut-être psychotique.

– Super ! ne peut s'empêcher de répliquer Jesse.

– Il collectionne tout ce qui vous ressemble ou vous définit, objets, vêtements, photos, continue le policier sans relever. Mais étant donné les marques faites sur certaines photos et vu ce que vous avez dit à propos de ce qui est stocké dans la cuisine, nous pensons qu'il est particulièrement obsédé par votre personne, Madame.

C'est bien ce que j'avais compris.

Malgré tout, l'entendre formulé si clairement me fait un choc. Je résiste tant bien que mal à la panique qui me gagne en essayant de me répéter :

Ce n'est pas en train de m'arriver. Ce n'est pas en train de m'arriver.

Mais l'angoisse commence à me mordre les tempes... surtout quand, cherchant à l'endiguer en me concentrant sur le contenu de la chambre, j'aperçois le motif brodé sur les oreillers du lit : un arbre avec des racines, le même genre que sur le tatouage de Jesse, sur ma bague et sur les cartes jointes aux trois bouquets livrés au Shelter il y a à peine quelques heures. Le souffle coupé, je ne peux m'empêcher de trembler et la peur me submerge.

Jesse passe immédiatement son bras autour de mon épaule et se rapproche de moi, comme s'il voulait faire de son corps une muraille enveloppante.

– C'est peut-être un cas d'érotomanie, reprend l'inspecteur.

– Vous voulez dire que ce malade est non seulement raide dingue de Willow mais en plus il s' imagine que c'est réciproque ? sursaute Jesse qui a maintenant du mal à retenir sa colère.

Le connaissant, se sentir dépassé et impuissant doit l'irriter au plus haut point. Moi, les bras m'en tombent en imaginant qu'un inconnu puisse être fou de moi sans que je l'aie jamais rencontré de ma vie.

Ça devient complètement surréaliste !

– La logique voudrait alors qu'il cherche à éliminer son rival symbolique, à savoir vous monsieur Halstead, de son univers mental.

– La logique ? relève Jesse en balayant la pièce du regard d'un air soupçonneux.

Éliminer ?

Je me remets à trembler, cette fois pour Jesse.

– Or il semble vouloir tout savoir sur vous aussi, Monsieur. Ce comportement est très atypique, d'autant plus que notre suspect semble méthodique, très organisé et « construit » – excusez le mot – dans sa manière de procéder. Cette particularité semble presque une incohérence tant rien n'est laissé au hasard par ailleurs. Sa « curiosité » pour votre vie, Monsieur Halstead, a donc un sens qu'il nous faut décrypter au plus vite pour retrouver sa trace.

Malgré moi, le mot incohérence me fait presque rire vu le comble de la cohérence mentale qui s'étale devant nous !

– Comme on pouvait s'y attendre, les loyers ont été payés d'avance en liquide et sous un faux nom. Le plus curieux est qu'il n'y a ici aucune trace ADN, le labo est formel.

– Quoi ? lâché-je avec un petit rire nerveux, vous voulez dire que ce mec se balade chez lui avec une charlotte, des gants et des lingettes désinfectantes ?

Ça, c'est ma technique pour ne pas céder à la peur : tourner le pire en ridicule.

– En même temps, renchérit alors Jesse avec un clin d'œil à mon intention, vu sa déco, le gars a l'air passablement méticuleux.

Je ne peux m'empêcher de pouffer. En cet instant, notre complicité au sein de ce cauchemar m'apaise, me rassure et me fait chaud au cœur. Sans nous concerter, nous sommes sur la même longueur d'onde : secoués, mais bien décidés à ne pas paniquer et à traiter cette histoire par la distance : en nous serrant les coudes, en assumant ensemble et en tâchant d'en sourire.

Même si ce n'est pas facile.

Walligan hausse un sourcil, visiblement surpris de nous voir plaisanter : même pour un policier formé à la psychologie des victimes et des criminels, les réactions humaines restent mystérieuses.

Mais plus je regarde Jesse me sourire avec tendresse, plus je mesure combien notre complicité est ancrée en nous. Elle a traversé des épreuves, elle a survécu à un accident, à une amnésie et à nos peurs respectives. Elle nous rend forts.

Plus forts qu'un obsessionnel érotomane atypique.

– Nous prenons tout ceci très au sérieux, reprend Walligan comme s'il voulait s'assurer que nous avons bien compris ce qui se passe. Les agissements de cet individu et le contenu de cet appartement sont les signes que vous êtes en danger et nous poussent à agir avec la plus grande prudence.

– Nous en sommes conscients, dit Jesse, très calme, en tournant son regard vers le policier.

– Tant que nous n'avons pas retrouvé l'homme qui habite ici, insiste Walligan, je vous demande d'être extrêmement vigilants et de ne pas hésiter à nous contacter au moindre fait ou élément inhabituel.

Acquiesçant en silence, Jesse m'enveloppe alors d'un regard à la fois doux et sans concession, où je lis sa détermination à me protéger mais aussi une affirmation à laquelle j'adhère malgré ce que nous voyons ici : nous serons très prudents mais nous allons continuer à vivre normalement.

Car tout taré qu'il soit, ce type ne nous obligera pas à céder à la terreur.

Pourtant, quand au sortir de l'immeuble, nous respirons avec la sensation de remplir enfin nos poumons d'air frais et apercevons soudain le panneau indiquant le nom de l'avenue qui croise la 133^e Est, « Willow Avenue », Jesse et moi nous serrons l'un contre l'autre en frissonnant.

Après ce que nous avons vu là-haut, le fait d'avoir choisi un appartement au coin de cette avenue ne peut être un hasard...

Vivre normalement oui, mais mettre en danger les jeunes jamais !

Après une nuit entrecoupée de cauchemars et de nombreux réveils en sursaut, ma décision est prise. D'un pas assuré malgré mon ventre noué, je pénètre dans le bureau de Nathan. Très matinal, il arrive toujours le premier au Shelter. Et ce matin, il fronce un sourcil en me voyant avant huit heures, ce qui n'est pas franchement dans mes habitudes. Son regard inquiet qui se pose sur mes cernes quand

il m’embrasse et sa façon de me serrer contre lui avec affection m’attendrissent mais je résiste aux larmes qui piquent mes yeux. Après avoir pris de nos nouvelles, il m’écoute sans m’interrompre lui raconter la découverte des policiers, notre stupéfaction et ma trouille. Je sais pourtant qu’il est au courant de tout car dans le taxi qui nous ramenait de Port Morris à Manhattan, Jesse a appelé Aidan. Mais il me semble qu’en parler ce matin met encore un peu plus de distance avec cette sinistre découverte.

– Tu as pu dormir tout de même ? demande mon ami d’une voix douce.

– Un peu... Heureusement, dès qu’on est arrivés, Jesse a demandé au gardien de faire venir d’urgence une entreprise pour changer toutes les serrures de son appartement et du mien.

Ce n’est que lorsque cela a été fait que j’ai pu aller me coucher. Au moment de m’endormir, fixant la nuit par la fenêtre, j’ai repoussé l’image du psychopathe au sourire glacial en train de nous épier à distance dans la nuit. Mais par prudence, moi qui suis pourtant un peu claustro dans le noir total, j’ai demandé à Jesse de descendre les volets électriques et de vérifier toutes les portes-fenêtres de la terrasse. Puis après nous être longuement rassurés de tendresse et d’amour, nous avons fini par sombrer dans le sommeil, blottis dans les bras l’un de l’autre.

Prenant une grande inspiration, je me reconcentre sur l’objectif de ma venue dans ce bureau en fixant le visage de Nathan.

– Je suis venue te donner ma démission, prononcé-je d’une voix que j’essaie de garder ferme. J’ai bien réfléchi, c’est la seule solution. Avec tout ce qui est arrivé ces derniers temps, avec ce type encore en liberté, avec Jesse et moi qui sommes pour une raison incompréhensible dans sa ligne de mire, il y a trop de risques et je ne veux pas mettre les jeunes en danger. C’est plus prudent pour eux, pour vous et pour l’asso.

Même si c’est pour moi un crève-cœur.

Les yeux écarquillés de surprise, presque choqué, mon boss et ami se redresse d’un bond.

– Tu rigoles ?

– J’ai plutôt envie de pleurer, avoué-je en baissant le nez, incapable maintenant de soutenir son regard sans fondre en larmes.

Car quitter ce job que j’adore, abandonner tout ce qui est essentiel ici pour moi – mes convictions, mon engagement, mes valeurs, sans compter les jeunes, mon enthousiasme à monter des projets pour eux et à y travailler chaque jour avec Nathan et Emma – me fiche le cafard. Je n’ai même pas eu le courage d’en parler à Jesse avant de partir, car je sentais que s’il insistait un tout petit peu, ma résolution aurait pu flancher. Je ne suis pas fière de lui avoir caché ce que je comptais dire à Nathan, je lui expliquerai quand ce sera fait. Malgré toute la raison que j’appelle à ma rescousse, je me sens complètement lamentable et désespérée. Même Dobby me fixe avec des yeux larmoyants.

– Willow, dit Nathan d’une voix douce en contournant son bureau. On a besoin de toi ici.

Ma gorge se serre en pensant à tous les ados que je vais laisser, à leur confiance si difficilement conquise et qui risquent avec ce départ subit d'avoir l'impression que je les abandonne. Sans leur en dire trop, je devrai leur expliquer pourquoi je m'en vais.

– Moi, Emma, les ados, même les murs de cette maison ont besoin de toi ! continue Nathan en avançant vers moi. C'est simple, tu ne peux pas ne pas être là. Le Shelter, c'est nous tous ensemble.

Son sourire affectueux, son air déterminé et ses mots chaleureux me bouleversent.

– Mais si ce type revient ici et s'il... résisté-je très émue. La solidarité est l'un des fondements du Shelter mais pas au risque de la sécurité des jeunes !

– Je comprends tes arguments : nous continuerons à tout faire, et même plus, pour que les ados soient en sécurité. Mais il est absolument hors de question qu'un sinistre tordu nous prive de toi, dit Nathan d'une voix sans appel. Comme tous les membres de la direction du Shelter, tu es indispensable à l'équilibre du groupe et de la vie commune des jeunes au Shelter. Et puis, personne ne réussit aussi bien que toi à monter des tonnes d'activités avec autant de succès.

Je rougis sous le compliment mais aussi d'émotion.

– Et puis, franchement, depuis quand cède-t-on à la menace dans cette maison ?

Sa plaisanterie me fait chaud au cœur. Je sais qu'il fait référence à notre détermination quand il s'est agi de témoigner contre Beauty il y a deux ans. Dès la première seconde, malgré les tentatives d'intimidation du dealer qui nous avait bien fait comprendre qu'il ne nous pardonnerait pas son incarcération, nous étions d'accord : nous irions jusqu'au bout. Et nous avons gagné.

Souriant, Nathan écarte les mains d'un air presque timide et comprenant qu'il a autant besoin que moi d'un geste de réconfort, je me précipite dans ses bras.

– Merci Nathan ! murmuré-je des sanglots plein la gorge.

– Ne me dis pas que tu croyais que j'allais accepter ta démission ? Je pourrais me vexer, murmure-t-il gentiment.

Sa voix très basse m'indique combien il est ému lui aussi. Et si je le suis aussi, je me rends compte combien je suis soulagée : abandonner mon travail au Shelter aurait été comme perdre ce qui donne chaque jour un sens à ma vie.

– Surtout qu'on a vraiment du boulot ici, sourit Nathan.

Aussitôt, mon cerveau se remet en mode professionnel, gestion, organisation et implication.

– Est-ce que tu as pu parler avec Remy ? demandé-je.

Tout en opinant, le visage de Nathan s'assombrit, ce qui me met mal à l'aise.

– Je l’ai vu un moment samedi matin mais je l’ai trouvé hyper abattu, morose et renfermé. J’ai insisté pour qu’il participe davantage à la vie du Shelter mais à ma connaissance, à part une sortie en solitaire dimanche, il est resté cloîtré dans sa chambre tout le week-end. On ne peut pas le laisser comme ça. Il faut impérativement qu’il s’investisse dans quelque chose, et que petit à petit, il arrive à nouer des liens avec les autres.

J’acquiesce en silence, tout en repoussant la pensée que c’est de ma faute si Remy est à nouveau rentré dans sa coquille.

– Et ne te sens pas coupable ! sourit Nathan en devinant ce qui me tracasse. Ce gosse est à vif, en permanence sur la défensive, un rien le déstabilise et ravive sa colère contre le monde entier. J’ai pensé que le projet vidéo avec Julius pourrait l’aider à s’exprimer et ce serait un excellent moyen de le faire s’ouvrir un peu. D’ailleurs, tu as rendez-vous avec lui ce matin pour lui en parler. Et j’aimerais bien que tu arrives à le convaincre de sortir de sa chambre !

– Compte sur moi !

Ravie d’avoir une chance de me rattraper avec Remy, j’explique à Nathan que j’en ai déjà un peu parlé au réalisateur qui ne voit pas d’inconvénient à intégrer un nouveau au groupe déjà constitué. Excitée de m’atteler à la tâche dès maintenant, je quitte le bureau de mon boss d’un pas plus léger qu’en arrivant.

Presque en courant, je passe chercher mon téléphone pour pouvoir montrer à Remy les rushs réalisés par les ados au cours des premières séances. Je prends aussi la documentation du Festival du Nous et je monte l’escalier quatre à quatre. Je croise une des six équipes de sécurité qui patrouillent en permanence dans la maison depuis le second épisode des fleurs : grâce à Jesse, la protection du Shelter a été triplée. Mais si je me sens en sécurité et peux presque relativiser les agissements du tordu photographe, je le dois aussi à Nathan, Emma, et bien sûr Aidan.

Même Dobby et Tyler sont investis, ce dernier m’ayant envoyé hier soir un texto où il m’embrassait. Je m’excuse mentalement auprès de Tyler de l’avoir fait passer après Dobby dans mes pensées. Et je souris en gravissant les marches car j’en connais une pour qui le manager passe clairement au premier plan. Emma n’étant pas encore arrivée, je me promets d’avoir des nouvelles de son week-end dès la fin de mon entrevue avec Remy.

C’est donc avec le sourire, consciente de l’importance de ce rendez-vous pour tenter de récupérer ma boulette et plus que jamais heureuse de faire mon travail que je toque à la porte de l’ado.

– Remy ? insisté-je en l’absence de réponse.

Ai-je bien compris ? M’attend-il ici et non pas dans le salon ? Mais Nathan a bien dit « le faire sortir de sa chambre ». Comme je n’entends aucun bruit, je finis par actionner la poignée.

– Remy ?

Le lit est défait, les draps méthodiquement repliés sur le dessus, les portes du placard ouvertes, la

penderie béante et les étagères vides.

Aucun sac, aucun vêtement, aucune basket ni trace de vie : Remy a clairement quitté les lieux.

2. Pièce maîtresse

Willow

– Comment ça disparu ? dit Emma en nous rejoignant. Vous êtes sûrs ?

Hélas oui. J'ai tout de suite couru prévenir Nathan et nous avons eu beau fouiller la maison de fond en comble, questionner quelques ados dont Garrett et Josh avec lesquels Remy s'était accroché, interroger les gars de la sécurité et faire le tour du quartier, l'ado n'est nulle part. La seule certitude que nous avons pu récolter est qu'il était encore là hier soir puisque Lindsay et Maud l'ont croisé dans la cuisine et qu'il avait l'air très excité. « Presque content », a précisé Lindsay.

Ce qui est surprenant chez cet ado maussade, qui avait plutôt tendance à raser les murs. Que s'est-il passé ?

– Est-ce qu'il a eu du courrier, des appels, une visite ? Est-ce qu'on peut imaginer qu'il ait eu des nouvelles de sa famille ? demandé-je alors que je connais déjà la réponse.

– Ça m'étonnerait, soupire Emma en se mettant à arpenter le bureau de Nathan.

– Il a sans doute fait une fugue, nous apaise Nathan, et on va le voir réapparaître dans quelques jours.

– Ou pas, murmuré-je malgré moi.

Il y a quelque chose qui ne colle pas. Cet ado renfermé soudain agité et excité... Quelque chose l'a décidé à partir... Quoi ? Ou qui ? Peut-être a-t-il rencontré quelqu'un quand il est sorti dimanche ?

Le regard tendu d'Emma croise le mien. Depuis que je travaille au Shelter, les fugues ne sont pas rares. Mais elles sont toujours inquiétantes. Car dans le règlement que nous faisons signer aux ados à leur arrivée, il est bien indiqué qu'ils sont ici par choix – le leur – et qu'ils peuvent repartir quand ils le souhaitent. Le Shelter n'est ni un lieu clos, ni une prison. Le deal est que nous n'appelons jamais la police. Les jeunes le savent et nous font confiance.

C'est justement cette autonomie qui fait qu'en général, ils reviennent ou finissent par nous donner de leurs nouvelles. En quelque sorte, en décidant par eux-mêmes, ils commencent à se sentir maîtres de leur destin, à reprendre confiance en eux et en leur capacité à prendre le contrôle de leur vie. Cette liberté d'action est aussi le symbole d'une reconquête : la réaffirmation de ce « moi » maltraité et ébranlé par leurs traumatismes antérieurs.

Il n'est arrivé que rarement qu'on ne sache pas ce que les fugueurs étaient devenus, ou bien plus tard, comme lorsqu'il y a un an, nous avons appris qu'Anton avait été arrêté par la police pour vol et agression. La rue avait repris ses droits et nous n'avions rien pu faire pour ce jeune d'origine russe,

contraint à voler et se prostituer depuis l'enfance. À ce souvenir, je frémis en pensant à Remy et au peu qu'il m'a raconté.

– Où peut-il être allé ? s'interroge Emma.

Nous savons tous les trois que la réponse est nulle part et partout. À la rue, à son ancienne vie, à ses démons. Et dans tous les cas, c'est dangereux.

– Pourvu qu'il ne fasse pas de connerie, reprend Emma en formulant ce qui me brûle les lèvres. Il y a tellement de colère chez ce même !

J'acquiesce. Avec tristesse, je repense à son visage, presque adouci, heureux et charmé le jour où il a discuté avec Jesse. Je repousse à nouveau la petite pique de remords qui ne sert à rien en cet instant mais il me semble tellement avoir senti en lui un potentiel de réparation, cette petite flamme qu'en riant les soirs des jours difficiles au Shelter où nous décompressons autour d'un verre, Emma, Nathan et moi appelons « la rédemption ».

Mais le terme exact serait souvent « résurrection ».

– Et si on demandait aux autres ados ?

Nathan soupire, rappelant ainsi que Remy ne s'est pas franchement fait de copains ici.

– Ce qu'a dit Lindsay me semble bizarre. Pour le peu que je le connais, ce n'est pas lui.

Nathan lève un sourcil intéressé.

– Sur 25 jeunes, il y en a forcément un qui a pu voir ou entendre quelque chose.

– Ce n'est pas dans nos habitudes de les pousser à ce qui pourrait leur sembler de la délation vis-à-vis de l'un des leurs, fait remarquer Nathan.

– Ils ont su faire la part des choses quand il s'est agi d'aider Lindsay, dit Emma en argumentant dans mon sens. Et aujourd'hui, même si Remy n'est pas encore intégré, il fait partie du Shelter. Comme eux.

– Ça peut marcher, insisté-je. On doit faire appel à cette solidarité que nous essayons de créer ici, cette certitude qu'ils peuvent compter sur certaines personnes qu'ils ont choisies.

Quelque chose entre esprit de corps et esprit de famille.

– OK, on le tente, dit Nathan en se levant tandis qu'Emma est déjà sur le pas de la porte.

Dix minutes plus tard, toute la maisonnée présente ce matin est réunie dans le salon. Après que Nathan leur a expliqué la disparition de Remy, notre inquiétude vu son état prostré ces derniers temps et le caractère un peu exceptionnel de notre demande, les jeunes restent cois.

– C'est pas gagné, marmonne Emma en promenant son regard sur eux.

– Écoutez, je me sens particulièrement responsable de la disparition de Remy, dis-je en m’avançant. Vous savez tous ce qui s’est passé dans l’ancien Shelter et qu’on a dû renforcer la protection autour de la nouvelle maison. Ici, vous êtes en sécurité. Mais dehors, dans la rue, non. Aussi, on doit retrouver Remy pour s’assurer qu’il va bien. Et pour ça, on a vraiment besoin de vous.

Je passe sous silence les livraisons de ces fichus bouquets dont j’espère qu’ils n’ont pas eu connaissance. Pas la peine de les inquiéter davantage. Mais en moi-même, je frémis en pensant à l’appartement que nous avons vu hier, à ces photos, à cette étrange traque au minimum photographique dont nous sommes l’objet Jesse et moi... Est-ce que cette histoire d’appartement et de sosie pourrait avoir un rapport avec la disparition de Remy ? Malgré moi, le bleu des yeux du livreur se superpose à celui du regard de l’ado, se confondant en un coup de poignard glaçant.

Comme s’il sentait mon trouble, Melvin murmure en évitant mon regard :

– Vous allez en parler à la police ?

– Non, ce n’est pas dans le règlement mais nous devons le retrouver, répond Nathan. Nous pensons que quelque chose d’inhabituel s’est produit pour lui et qu’il est peut-être en danger. Il est seul, sans doute très en colère et peut-être incapable de prendre du recul si quelqu’un de mal intentionné l’approche.

Évidemment, nous pensons à Beauty, mais à présent s’y ajoute l’inconnu de cet appartement du Bronx.

– Vous a-t-il parlé ? Dit ce qu’il comptait faire ?

– Ce mec-là est un autiste, jette Josh. Il parle pas et il sort jamais de sa chambre.

– Le moindre indice peut nous aider. Il est sorti dimanche après-midi, dit Nathan, quelqu’un sait-il où il est allé ? S’il a vu quelqu’un ? Est-ce qu’il avait rendez-vous ? Est-ce qu’il avait l’air comme d’habitude quand il est rentré au Shelter ?

– Il a jamais l’air net de toute façon, ricane Garrett en cherchant l’approbation des autres.

– Il avait des nouvelles baskets, dit soudain Lukas, les Gucci avec la bande tricolore.

Murmure envieux chez les jeunes, impressionnés par ce modèle hors du budget de tout ado ici.

– Il a dit qu’elles étaient à lui et que c’était que le début. Que bientôt il en aurait plein d’autres, poursuit Lukas encouragé par l’air admiratif des autres.

Mais cette information me fait échanger un regard anxieux avec Emma et Nathan. Parce que soit Remy a volé ces baskets de luxe, ce qui n’est pas rassurant, soit on les lui a offertes.

Mais qui ? Et pourquoi ? Et surtout en échange de quoi ? Connaissant la façon dont Remy a survécu pendant tout un hiver, on peut craindre le pire des schémas.

– Il m’a dit qu’il avait un plan, que lui aussi il deviendrait une star et que plus personne le planterait comme une merde. Qu’il allait se faire des masses de fric très rapidement et qu’après, il pourrait partir loin d’ici.

À ces mots, mon sang se fige. Un nouveau coup d'œil vers Emma et Nathan me montre que nous avons la même pensée : *comment se fait-on beaucoup d'argent en très peu de temps ?*

Le spectre de Beauty et de ses sales trafics plombe soudain la pièce.

– Il avait rencontré un mec qui connaissait plein de gens, qui allait l'aider et lui faire gagner un max. Je croyais qu'il parlait de Jesse, intervient alors Melvin en me regardant.

Je devine la jalousie qu'a dû ressentir Melvin. Et je comprends son air fuyant d'il y a quelques minutes. Je lui souris tandis que Nathan continue à poser des questions. Les ados n'en savent pas plus : personne n'a vu la personne qui a promis monts, merveilles et richesses à Remy mais nous avons à nouveau confirmation de son excitation inhabituelle.

– Je me suis même demandé s'il avait pas pris quelque chose, dit Lindsay d'une voix timide.

Horriés, Nathan, Emma et moi hochons la tête : tout ceci ressemble de plus en plus au mode opératoire de Beauty. Approcher un jeune, utiliser son mal-être ou ici sa colère, le mettre en confiance, le flatter, le soudoyer avec un cadeau, parfois une dose, faire miroiter des gains rapides et faramineux puis le mettre sur le trottoir avec drogue et/ou prostitution. Le mettre en état de dépendance et le couper de ceux qui pourraient le protéger.

En cela, Beauty a presque un don pour repérer la faille chez les gens. Et vu ce qui s'est passé avec Remy, celui-ci était une proie facile pour le dealer. Mais à présent, le temps presse car l'une des caractéristiques des mauvais plans de Beauty est leur rapidité d'exécution.

– Qu'est-ce que vous allez faire ? demande Melvin inquiet.

– Nous allons commencer par regarder dans sa chambre, répond Nathan calmement.

Même si ici, l'intimité de chacun est sacrée, tous hochent la tête, comprenant que c'est la seule solution pour essayer de trouver une piste nous menant à Remy.

Mais hélas, une fois dans la chambre de Remy, nous avons beau retourner les tiroirs, chercher sous le matelas, derrière les tableaux et sous le lavabo, la pièce est vide.

– C'est un peu flippant ! On dirait qu'il n'a jamais habité ici, dit Emma en refermant un placard.

Toute trace de son passage semble en effet avoir été effacée, comme s'il ne voulait pas qu'on puisse le retrouver. Malgré moi, je fais le parallèle avec l'appartement du Bronx, dont l'occupant a effacé toutes marques ou empreintes permettant de l'identifier.

– Je suis sûr qu'on va vite avoir de ses nouvelles, me dit Nathan en passant un bras autour de mon épaule.

Je voudrais qu'il ait raison. Et croisant les doigts très fort, je chasse mes mauvais pressentiments.

Nous sommes quasiment seuls dans ce petit resto à deux pas des studios de production de Jesse, situés juste derrière Park Avenue. Ce matin, avant que je ne parte au Shelter, Jesse m'a proposé de le rejoindre pour déjeuner entre deux enregistrements. Sans que je ne lui ai rien dit de ma décision de démissionner, on aurait dit qu'il avait senti que j'aurais envie de lui en parler après. Une nouvelle fois, sa délicatesse, sa volonté de ne pas me bousculer et sa prévenance me touchent. Presque amusé, il sourit quand je lui raconte que Nathan a catégoriquement refusé que je quitte le Shelter mais son sourire disparaît dès que je lui parle de la disparition de Remy. Très soucieux, il me pose des tas de questions auxquelles je n'ai hélas pas de réponse.

Et à présent, mes pâtes à la carbonara refroidissent sans que j'aie le cœur de les manger.

– Je n'arrête pas de penser à lui, m'excuse-je.

Depuis que nous avons fouillé sa chambre, la disparition de l'ado tourne en boucle dans ma tête, avec questions et réponses, allant du miracle au drame, en passant par les pires suppositions.

Toute la fin de matinée, j'ai lutté pour ne pas prendre mon téléphone et prévenir Walligan. J'ai même pensé à passer un coup de fil anonyme à la police mais ce serait aller contre toutes les règles d'honnêteté du Shelter. Ceci dit, les informer que nous soupçonnons Beauty d'un nouveau mauvais coup, ce serait presque un pléonasme. Et complètement inutile : ils savent ce qu'ils ont à faire.

– Je sais que ça ne sert à rien, mais je m'en veux, tu ne peux pas savoir. J'ai l'impression d'avoir laissé tomber Remy.

Suivant des yeux ma main qui joue avec ma fourchette depuis plusieurs minutes, Jesse opine.

– Je m'en veux aussi, dit-il en saisissant mes doigts. J'avais un bon feeling avec ce gosse, le courant était passé. D'habitude, les ados... c'est pas trop mon truc, mais lui, il y avait quelque chose. Quand je l'ai vu se bagarrer avec les deux autres... Je ne sais pas pourquoi, j'ai pensé qu'on pouvait se comprendre, ou au moins qu'on avait des choses en commun.

Je me souviens soudain que ce jour-là, il lui a en effet parlé de son père, presque naturellement, alors que, d'après tout ce que j'ai pu constater, Jesse n'a jamais été du genre à s'épancher sur son histoire familiale. Encore moins à propos de son père auprès d'un ado revêche et inconnu.

– Peut-être qu'on se ressemblait finalement, dit-il songeur.

Un peu surprise, je pense à Remy si fermé, si sombre, si agressif et j'ai du mal à imaginer le Jesse que je connais, solaire, nonchalant et sûr de lui en ado renfermé et hargneux.

– Ce pauvre gosse a dû se sentir abandonné comme une merde. J'aurais dû l'appeler directement, lui expliquer que je devais aller à Chicago et que ce n'était que partie remise.

Plus que tout autre, Jesse sait ce que sont les blessures d’ego à cet âge-là. Nous restons silencieux un moment, pensant tous les deux à Remy.

Où est-il ? Est-ce qu’il va bien ?

Jesse ouvre la bouche pour commencer une phrase quand son téléphone se met à vibrer.

– Excuse-moi, c’est Tyler, dit-il. Je dois le prendre. On a fait un enregistrement studio ce matin et on doit caler le mix de cet aprèm.

J’acquiesce d’un sourire en observant le soleil qui joue sur la mèche brune glissant sur son front, dessinant une boucle rebelle très sexy.

Un accroche-cœur dit-on...

– Alors on se retrouve à quelle heure, mon Tyler d’amour ? demande-t-il d’une voix amusée.

Amusée par le petit jeu taquin entre Jesse et son manager, je pouffe mais l’air moqueur de Jesse est soudain remplacé par un froncement de sourcils.

– Est-ce que je suis parti avec mon violon après l’enregistrement ? Ben non, je l’ai laissé dans le studio puisqu’on doit y retourner tout à l’heure. Pourquoi, il y a un problème ?

Ses doigts se crispent sur son téléphone et il a l’air nerveux. Un peu gênée, je m’en veux d’écouter sa conversation mais quelque chose dans son ton m’alerte.

– Mais putain, je n’ai pas bougé de ce resto ! C’est quoi ce délire ? gronde-t-il en se levant d’un bond. J’arrive ! Mon violon a disparu, m’explique-t-il en déposant plusieurs billets de vingt dollars sur la table. Le type est venu au studio.

La fureur dessine un masque lugubre sur son visage.

– Je viens avec toi, dis-je en sortant précipitamment du restaurant derrière lui.

Cinq minutes plus tard, nous retrouvons Tyler et le gardien devant la porte du studio. En arrivant, essoufflée d’avoir couru, j’ai une écœurante sensation de déjà-vu... et d’une histoire délirante qui se répète.

– Alors ? demande Jesse d’une voix blanche.

– J’ai vu M. Halstead revenir peu après que vous êtes sortis pour déjeuner, répète le gardien d’un air gêné en fixant tour à tour Jesse et Tyler. Et vous... enfin il, m’a dit qu’il avait besoin de récupérer son violon mais qu’il avait oublié ses clés. Je lui ai ouvert puis j’ai refermé après, mais j’ai pas pensé que... parce que je croyais vraiment que...

Il observe Jesse par en dessous, comme pour vérifier.

– Mais comment il était ? insiste Tyler incrédule.

Avant même que le gardien n'ouvre la bouche, je connais la réponse. Et je me mords les lèvres pour ne pas crier tout en regardant Jesse à présent blême de colère.

– Pareil, le blouson, les yeux, les cheveux, le tatouage, dit le gardien en montrant la rose des vents sur la main de Jesse.

– Mais c'est pas vrai ! Mais qu'est-ce qu'il veut ce putain de *stalker* ! Me rendre dingue ? explose alors Jesse en donnant un violent coup de paume sur le mur.

Il se reprend aussitôt pour appeler la police. Abasourdie, je l'écoute expliquer la situation à Walligan. Sa voix basse, presque haletante, me fait l'effet d'une main glacée autour de ma gorge. J'ai du mal à respirer car l'angoisse que je m'efforce de maîtriser depuis la découverte des photos hier est en train de monter d'un coup. Car après être venu au Shelter, nous avoir suivis à chaque instant et être vraisemblablement entré chez nous, le sosie a pénétré sans problème dans les bureaux de Jesse... Jusqu'où ira-t-il ? Que veut-il ? Qui est-il ?

Luttant contre la panique, je reste immobile à côté de Tyler qui continue à poser des questions au gardien. Je cherche le regard de Jesse pour essayer d'y puiser de la force. Il est toujours au téléphone mais la colère embrase de violet le bleu de ses yeux. Il se rapproche de moi et passe son bras autour de mon épaule. Son corps me semble de l'acier. Mais son demi-sourire crispé me fait mal, surtout quand je l'entends ajouter à l'intention de Walligan :

– Ce violon a une valeur particulière pour moi : mon frère me l'a offert après mon premier concert au Madison Square.

Un objet à la valeur symbolique importante, synonyme d'affection et de lien, et devenu encore plus essentiel depuis les révélations de Chicago...

Je frémis en regardant Jesse, qui reste droit et solide malgré ce coup porté à ce qui est vital pour lui.

Et soudain, je me souviens du nom donné par les luthiers à cette petite pièce placée à l'intérieur de tout instrument à corde : un petit bout de bois conique dont la fonction est à la fois de soutenir et de transmettre la vibration des cordes dans la caisse de résonance. On l'appelle l'âme. Elle est la pièce maîtresse du violon, celle qui lui donne sa sonorité unique et particulière.

Prendre son violon à Jesse, c'est chercher à lui voler son âme.

3. Le goût du sang

Willow

Un grondement insistant se répète depuis plusieurs secondes alors que le visage de Remy se reproduit à l'infini dans un miroir petit à petit envahi de flammes noires et dansantes. Réveillée en sursaut au milieu de la nuit, je chasse cette image de cauchemar, me retourne et me blottis contre le torse de Jesse, chaud et rassurant. Passant son bras autour de mon épaule, il me serre contre lui et murmure dans son sommeil. Je commence à me rendormir. Mais quand le grondement reprend, je réalise qu'il s'agit de mon portable en train de vibrer sur le sol où je l'ai posé hier soir en me couchant.

Qui m'appelle à cette heure-ci ? Nathan ? La police ? Remy ?

Repoussant délicatement la main de Jesse, je me penche pour attraper mon téléphone. Malgré le numéro inconnu qui s'affiche, je réponds aussitôt, espérant, malgré le peu de chance que ce soit le cas, que Remy soit au bout du fil.

– Ici, le Presbyterian Hospital du Queens... Vous êtes bien madame Willow Halstead ?

Acquiesçant d'une voix étranglée, je me redresse d'un bond contre l'oreiller, bousculant Jesse réveillé par mon sursaut. Comme il allume la lumière, je cligne des yeux : sous mes paupières, défilent alors à toute vitesse les visages de Remy, Nathan, Emma, Aidan, les jeunes... Tous ceux que j'aime et qui comptent pour moi.

– Nous avons reçu un patient dans un état critique. Il a réussi à nous donner son identité...

– Remy, murmuré-je effondrée en même temps que l'homme au téléphone prononce le nom de l'ado.

Sourcils froncés, Jesse me dévisage pour tenter de comprendre. Sans un mot, je mets le téléphone en haut-parleur.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Il est en salle d'opération, continue l'homme sans vraiment me répondre. Juste avant de perdre connaissance, il nous a donné une carte de visite où figurait votre téléphone.

Des dizaines de questions se bousculent dans ma tête : a-t-il eu un accident, fait une mauvaise rencontre, tenté de se suicider ? À cette pensée, une énorme boule d'angoisse s'engouffre dans ma gorge, m'empêchant presque de respirer.

– Est-ce qu'il va s'en sortir ? demandé-je d'une voix très basse.

Au bout du fil, j'ai l'impression d'entendre l'homme soupirer. Je reprends mes esprits en réalisant que seuls ceux qui sont encore en train d'opérer Remy pourraient répondre à ma question.

– Merci de m'avoir prévenue, j'arrive tout de suite, dis-je en fixant Jesse qui enfle déjà son caleçon. Remy Gordons est un des jeunes que nous accueillons au Shelter et nous étions tous très inquiets pour lui depuis hier.

Je ne sais pas pourquoi j'ai besoin d'ajouter ça, peut-être que c'est une façon d'affirmer haut et fort que Remy n'est pas seul. Que la grande famille du Shelter est avec lui et qu'il peut compter sur nous. Mais quand je raccroche, mes doigts, mes mains et mes jambes tremblent tellement que je dois me rasseoir. La main de Jesse se pose sur mon épaule, solide et réconfortante. Rassemblant mon courage, je lui souris et trouve dans son regard intense la force de me lever, pour m'habiller à toute vitesse tout en appelant Nathan. Très inquiet lui aussi, mon boss reste néanmoins calme et posé.

– On l'a retrouvé, c'est le plus important, dit-il. Il est vivant, il est pris en charge et il a besoin de nous, alors pour le moment, on se concentre là-dessus. J'appelle Emma et on vous rejoint là-bas.

Tandis que la voiture de nos gardes du corps roule à fond sur la *Highway* qui traverse le Queens, blottie sur la banquette arrière, je ferme les yeux. La radio diffuse un air nostalgique qui me donne envie de pleurer. Appuyée contre l'épaule de Jesse, ma main serrée dans la sienne, je pense au dernier geste de Remy avant de s'évanouir : donner ma carte de visite du Shelter. Cette image agit comme une petite étoile soudain apparue dans le brouillard, réconfortante et lumineuse.

Car Nathan a raison sur ce point : Remy a voulu nous prévenir. Malgré sa colère contre nous, cet appel à l'aide est une marque de confiance. Peut-être est-ce aussi un espoir que les liens si ténus et difficilement noués avec Remy ne soient pas totalement coupés.

Dès que nous entrons en hâte dans l'hôpital, les gardes du corps sur nos talons, je me précipite vers les urgences pour obtenir des nouvelles. Regardant droit devant moi, je réprime la sensation de dégoût qui monte dans ma gorge en sentant l'odeur, un mélange de chlore, de soupe industrielle et de relents médicamenteux reconnaissable même les yeux fermés pour quiconque a jamais séjourné dans un hôpital. Fouillant dans son classeur à la recherche de la fiche d'admission de Remy, l'homme chargé du dispatching nous confirme que l'ado a bien été hospitalisé au milieu de la nuit dans un état grave, avec contusions, fractures multiples, plaies ouvertes et suspicion de rupture de la rate. Aux mots scanner et IRM d'urgence, je frémis.

– Est-ce que Remy a expliqué ce qui lui était arrivé ?

Essuyant ses lunettes avec un coin de sa blouse, l'homme secoue la tête en semblant compter les minutes que je lui fais perdre avec mes questions.

– Je ne peux rien vous dire, ce n'est pas à moi de vous informer. Il faut que vous attendiez le

chirurgien.

– Écoutez, supplié-je presque, je voudrais savoir ce qui s’est passé ! Dites-moi au moins si c’était un accident, une chute ? Où on l’a trouvé ? Il est arrivé ici comment ? Tout seul, en ambulance ? Quelqu’un était avec lui ?

Mon regard fait le tour du hall, cherchant malgré moi Beauty ou un autre comme si le dealer allait être assis là tranquillement à nous attendre pour nous expliquer la situation. Ne rien comprendre me rend folle.

– Il faut attendre le compte rendu opératoire et voir avec le chirurgien. Et maintenant, excusez-moi, dit le dispatcheur en nous abandonnant pour repartir vers un nouveau brancard qui arrive entre deux ambulanciers.

Un peu déboussolée au milieu de cette agitation où l’urgence est aux soins et non aux explications, je le suis du regard, doutant tout de même que ce fichu compte rendu m’apporte toutes les réponses que j’attends. Je m’apprête à lui courir après pour lui arracher la feuille du dossier d’admission de Remy et la lire, mais Jesse me retient en passant son bras sous le mien.

– Écoute, s’il y a un truc que j’ai appris d’Aidan et du fonctionnement des hôpitaux, c’est qu’il faut parler à la bonne personne, sourit-il en me sentant au bord de l’implosion. On va commencer par trouver celle que tu as eue au téléphone.

Arghh, dans la panique, je n’ai pas pris son nom !

Heureusement, une infirmière nous envoie au bureau d’accueil de nuit de l’hôpital, où une petite femme à cheveux gris et un grand barbu à dreadlocks se débattent avec une dizaine de téléphones qui sonnent tous en même temps.

– On nous a appelés tout à l’heure pour un ado arrivé cette nuit, Remy Gordons. Nous souhaiterions parler au médecin qui l’a examiné à son arrivée, demande Jesse d’un ton ferme mais calme qui m’impressionne.

Fronçant les sourcils, le barbu dévisage Jesse avec indifférence avant de vérifier sur son ordinateur et dire qu’en raison de la rotation des tours de garde, l’interne qui a reçu Remy ne doit sans doute plus être là. Les doigts de Jesse écrasent les miens tandis que je me retiens de bondir sur le type pour le secouer.

– Vous pouvez vérifier peut-être ?

Le ton de Jesse est sec, presque coupant. Avec un soupir, le barbu s’exécute. La main encore posée sur son bip, un jeune brun aux joues très rouges finit par arriver. Sur son badge, je lis « interne en chirurgie ».

– Il est encore au bloc, nous explique-t-il après que je lui ai dit qui nous étions pour Remy. Nous avons pu stopper l’hémorragie au niveau de la rate et réduire les plus grosses fractures. Son état est

stabilisé mais il faudra attendre plusieurs heures avant d'être sûr qu'il soit tiré d'affaire.

– Donc, il ne va pas mourir ?

– Le pronostic vital n'est plus engagé à cette heure-ci, me répond le médecin en s'abritant derrière une formule que j'aurais voulu plus rassurante mais vu mon état de stress et l'absence de réponse depuis que nous sommes ici, cela me convient.

Légèrement soulagée, je soupire en serrant la main de Jesse puis je l'interroge à nouveau, priant pour ne pas me heurter à un nouveau mur.

– Est-ce qu'on sait ce qui s'est passé ? C'est un accident ?

Le regard du médecin passe du visage de Jesse au mien : il inspire longuement avant de dire d'une voix étonnamment neutre.

– Il est arrivé ici dans un sale état. Vu les traces sur son corps et son visage, il a été violemment tabassé.

– Comment ça ? Mais qui... ? balbutié-je, décomposée.

– Un passant l'a trouvé et l'a tout de suite accompagné ici, dit le médecin en se méprenant sur mon interrogation.

– Mais Remy, il se souvient de quelque chose ? Il a dit qui l'avait agressé et pourquoi ? demande Jesse tandis que je m'accroche à sa main pour rester debout, craignant d'entendre en retour le nom qui me brûle les lèvres.

– Il a à peine pu prononcer son propre nom, dit le médecin, presque gêné. Heureusement, il avait votre carte de visite dans la main. Mais il la serrait tellement fort qu'on a eu du mal à la lui retirer.

Le cœur broyé, j'imagine les doigts de l'ado écrasés sur le petit bristol.

– Il est arrivé ici à temps. Il avait déjà perdu beaucoup de sang.

– Est-ce que la personne qui l'a conduit ici est encore là ? demande Jesse.

L'interne secoue la tête.

– Vous avez son nom, son téléphone ? demandé-je d'une voix tendue.

– Il a disparu aussitôt après avoir déposé le patient. Vous savez, ça arrive tout le temps, les gens préfèrent rester anonymes, ils ont peur d'avoir des ennuis, essaie de nous rassurer le médecin.

Sauf que pour moi, avec tout ce qui est arrivé ces jours-ci, ce désir d'anonymat n'est pas du tout tranquillisant. Au contraire.

– Il était comment ? demande Jesse presque sèchement.

– Je ne l'ai pas vraiment regardé, mais costaud, c'est sûr, car d'après ce qu'il a dit, il a porté le jeune sur son dos en courant pour venir ici. Mais je dirais qu'il était à peu près comme vous, surtout les yeux, ajoute le médecin en jugeant l'allure de Jesse.

Un souffle glacé tombe sur ma poitrine, comme si la banquise entraînait en moi.

Sans comprendre, le médecin nous regarde d'un air étonné. Mais impossible de lui expliquer que le type qui a conduit Remy à l'hôpital est vraisemblablement celui qui a mis le feu au Shelter, épié notre vie, tapissé son appartement de photos de nous, livré des fleurs et volé le violon de Jesse... C'est incompréhensible et complètement angoissant. Surtout quand je réalise que ce dangereux sosie dont nous ignorons tout a approché Remy de très près.

Que veut-il ? Pourquoi fait-il tout ça ? Qui est-il ???

– J'allais oublier, dit soudain le médecin. Quand on a déshabillé l'ado, il y avait une enveloppe à votre nom glissée dans son blouson. La voici.

Presque hébétée, je fixe la petite enveloppe blanche que sort le médecin de sa poche-poitrine tout en regardant son bip qui vibre. Quand il me la tend avant de se diriger vers l'accueil pour se saisir d'un téléphone, je reconnais avec horreur l'écriture en majuscules de tailles inégales :

POUR WILLOW HALSTEAD

Ces lettres capitales me font l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Cherchant le regard de Jesse qui opine d'un air crispé, j'ouvre lentement la lettre qui m'est adressée. Sur un papier soigneusement plié en quatre, je lis avec effarement :

Je l'ai sauvé POUR TOI !

Je ne comprends plus rien. Est-il de notre côté ou contre nous ?

– Qu'est-ce que c'est encore que ce truc de taré ? gronde Jesse.

Sans répondre, je surveille le visage préoccupé du médecin qui revient vers nous.

– C'est Remy ? Il y a eu un problème ? demandé-je.

– Il a perdu trop de sang pendant l'opération. On a besoin de lui faire d'urgence une transfusion. Mais on est en rupture de stock pour son groupe sanguin et malheureusement, c'est pareil dans tous les hôpitaux de la région. Il est O négatif.

Un vague souvenir de mes cours de sciences refait surface : O négatif, donateur universel mais qui ne peut recevoir que du sang de groupe et rhésus identiques. Je suis A : donc aucun espoir de compatibilité. Alors que je me rappelle avec inquiétude que O négatif n'est pas un groupe sanguin très répandu, le sourire qui éclaire le visage de Jesse me surprend :

– C'est bon. Je suis O négatif moi aussi. On y va quand vous voulez, dit-il au médecin en sortant une carte de donneur de sang de son portefeuille.

Sans voix, je le fixe, médusée et entends l'interne appeler le labo pour préparer les tests avant le prélèvement.

– Il va falloir en prendre plusieurs poches, dit le médecin d’une voix compatissante.

Jesse acquiesce en souriant. Quand il lâche ma main pour aller vers le couloir, je le suis des yeux, à la fois admirative – il n’a pas hésité une seconde – et abasourdie par cette coïncidence heureuse.

Un vrai miracle en cet instant !

Je me sens fière d’être la femme d’un homme aussi généreux et décidé.

Et maintenant, je n’ai plus qu’une chose à faire : attendre et croiser les doigts. Apercevant un des gardes du corps réprimer un bâillement, j’insiste pour qu’ils aillent se chercher un café. Après un bref échange entre eux, l’un s’éloigne vers le hall tandis que l’autre reste non loin de moi, si discret que je l’oublierais presque.

Me sentant vaciller de fatigue, je me laisse tomber sur une chaise de la salle d’attente et ferme les yeux. J’essaie de penser calmement mais j’ai l’impression d’être devant un puzzle monstrueux. Et qu’au lieu de s’assembler, les pièces ne font que se démultiplier et prendre des contours impossibles, rendant tout encore plus impénétrable et confus.

Que vient faire le stalker dans ce qui est arrivé à Remy ? Peut-être est-il tout simplement encore plus machiavélique qu’on ne le pense et c’est lui qui a battu Remy à mort avant de le déposer à l’hôpital et de s’enfuir... Dans ce cas, il est de mèche avec Beauty pour se venger du Shelter ? Mais si ça colle avec l’incendie, pourquoi les photos chez lui, les bouquets au Shelter, les messages de dingue et le vol du violon de Jesse ?

Coudes sur les genoux, je prends ma tête entre mes mains : j’ai l’impression qu’elle va exploser tant elle bouillonne. Un début de migraine se profile que je tente de repousser à coups de calmes respirations.

Même s’il ne se passe sans doute que quelques minutes, j’ai l’impression de rester un siècle assise à frotter mes tempes douloureuses tout en essayant vainement d’y voir clair. Quand mon téléphone se met à sonner, le nom de Walligan qui s’affiche me rend nerveuse. Priant pour qu’il ait pu retrouver le violon de Jesse – ce qui serait la seule nouvelle inattendue que je pourrais supporter en cet instant –, je décroche :

– Vous avez du nouveau ? lui demandé-je en oubliant toute formule de politesse.

S’il est surpris par mon accueil, il reste imperturbable. Et c’est d’une voix posée qu’il m’annonce :

– Nous avons retrouvé Alan John Welden dit Beauty dans un appartement de Jamaica. Une voisine nous a appelés.

Mon sang ne fait qu’un tour : cette ordure va enfin retourner sous les verrous qu’il n’aurait jamais dû quitter et payer pour ce qu’il a fait ! Même si je sais que cela ne résoudra pas tout, c’est déjà un

sale type de moins aux environs du Shelter. Mais au moment où je vais lui demander si Beauty a avoué, je réalise que Walligan se tait depuis quelques secondes. Qu'il n'a pas dit « arrêté ». Et que l'emploi du patronyme complet de Beauty est étonnamment formel.

– Nous l'avons retrouvé mort, précise alors le policier. Tué d'une balle tirée à bout portant.

J'en reste scotchée sur ma chaise : mort, tué ? J'ai beau ne pas porter le dealer dans mon cœur, cela fait un choc.

– Il y avait un message épinglé sur sa poitrine, dans une enveloppe à votre nom, reprend le policier.

Quelque chose se bloque au niveau de ma gorge et descend comme un tube glacé dans mes poumons avant de se ramifier dans mon ventre. Presque douloureuse, ma cicatrice se met alors à fourmiller d'un millier de petites déchirures. Le souffle court, les tempes battantes, je me sens me lever de ma chaise et aller vers la sortie comme si mes jambes prenaient le commandement et ne pensaient qu'à une chose : partir en courant.

Ne pas entendre ce que je crains déjà de savoir.

– Un message qui disait... ? m'entends-je pourtant demander d'une voix rocailleuse.

– Il y avait écrit : « Je l'ai tué pour toi. »

Sans les voir, je devine les majuscules sur les deux derniers mots. Ma tête bourdonne de plus en plus fort. La voix de Walligan devient inaudible. Un froid monstrueux tombe comme une chape sur mes épaules et le sol s'effondre sous mes pieds. Mon téléphone s'écrase à terre tandis qu'il me semble tomber sans fin dans un puits noir, froid et terrifiant.

Quatre mains solides me récupèrent, tandis que je claque des dents, épouvantée et incapable même de crier.

– On est là, Willow, tout va bien, répètent Nathan et Aidan plusieurs fois en me soulevant littéralement pour rejoindre la chaise la plus proche.

Aidan prend immédiatement mon pouls tandis que Nathan tamponne mon front avec un mouchoir. Leurs regards anxieux surveillent mon visage.

– C'est monstrueux, il est... mort ! réussis-je à articuler entre deux claquements de dents.

Comme Nathan se décompose et qu'Aidan écrase violemment mon poignet, je retrouve mes esprits en comprenant qu'ils imaginent que je parle de Remy.

– Beauty. On lui a tiré dessus. Chez lui, dis-je avec l'impression de parler en rafales.

– Oh putain, j'ai eu une de ces peurs, souffle Nathan en se laissant tomber sur le siège à côté de moi. Mais Beauty assassiné ? C'est horrible.

Tandis que j’opine, je vois Aidan regarder rapidement autour de nous, se demandant sans doute où est son frère. Quand son regard passe sur les gardes du corps à nouveau postés près de la porte, il fronce les sourcils.

– Jesse est allé donner son sang pour Remy, lui expliqué-je.

Rassuré, il hoche la tête sans poser de questions. Après avoir dit à Nathan et Aidan ce qu’il en est pour l’ado et le peu que nous savons sur les circonstances, je leur parle du passant mystérieux enfui et de la découverte de Walligan. D’une voix encore tremblante, j’explique aussi les messages écrits à mon intention et trouvés l’un dans le blouson de l’ado, l’autre sur le cadavre de Beauty. Avec deux mots en miroir : « sauvé », « tué ».

Dans les deux cas : pour moi...

M’écoutant sans m’interrompre, ouvrant des yeux horrifiés, Aidan et Nathan sont aussi blêmes l’un que l’autre.

– Ce type est un psychopathe et un meurtrier, murmure Nathan comme pour lui-même.

– Il y a une véritable escalade dans la violence de ses actes et ça va vite, trop vite... réfléchit Aidan, mâchoires serrées. Il s’est donné une mission. Mais s’il a maintenant atteint le stade où il peut tuer, il n’a plus aucune limite.

Le goût âcre de la peur qui remplit ma bouche me donne envie de vomir.

– Mon Dieu, souffle Nathan en me regardant avec inquiétude.

Le regard sinistre qu’Aidan jette à Nathan me fait complètement perdre pied. Comme dans un cauchemar, je pense à ce que l’on dit de certains chiens devenus fous : après avoir mordu une fois, ils ont le goût du sang... Et d’après la rumeur, rien ne peut alors les arrêter de tuer à nouveau.

– Mais que me veut ce type ? essayé-je de me raisonner à voix haute.

Quand elle sort de mes lèvres, je sais déjà l’inutilité de ma question. Car s’il est fou et incontrôlable, comment pourrait-on comprendre son objectif ?

– La seule question en cet instant est de savoir quand la police parviendra à l’arrêter, dit Nathan en nous fixant tour à tour.

Je soupire en pensant qu’il a déjà réussi à leur échapper plusieurs fois. L’image d’un monstre rusé, insaisissable, empruntant le visage de Jesse et glissant sans problème entre les mailles du filet de la police apparaît dans mon esprit. Luttant contre l’étau d’angoisse qui serre à nouveau ses griffes autour de mon crâne, je m’efforce de ne pas laisser la peur gagner du terrain. Pourtant, il me semble qu’elle rampe sous ma peau, grignote ma raison et chemine à l’intérieur de chacune de mes cellules pour imposer sa terrifiante loi à tout mon être. J’essaie d’écouter calmement Nathan qui explique qu’Emma a préféré se rendre au Shelter pour être là quand les ados vont se réveiller. Je hoche la tête

machinalement mais je ne comprends rien.

Tout est confus, obscur et effrayant.

Quand Jesse arrive dans le couloir, je me lève brusquement, chancelante, le cœur fou. En cet instant, malgré le meurtrier qui se balade en liberté, malgré la violence, malgré le danger, malgré l'incompréhensible, le simple fait de le voir et le savoir avec moi me redonne de la force. Les yeux rivés aux siens comme à un phare dans la nuit, je me réfugie dans ses bras tendus vers moi. Blottie contre son torse, je sens la peur reculer, la panique fondre et le soulagement se déposer lentement en moi. C'est comme si sa solide assurance se répandait dans mon corps : son souffle calme, son parfum épicé, ses bras qui m'étreignent me paraissent en cet instant les plus solides remparts du monde contre la peur. Dans les bras de Jesse, je me sens en sécurité et je peux tout affronter.

Même la folie meurtrière d'un psychopathe.

4. Signe d'espoir

Jesse

Endormie sur mon épaule, Willow murmure des mots incompréhensibles : un frissonnement rapide passe sur son visage, comme une ride sur la mer. Attentif au moindre de ses battements de cils, je me retiens presque de respirer pour ne pas la réveiller.

Putain, qu'elle est belle !

À chaque fois que je la retrouve, même si je n'ai été séparé d'elle que quelques instants, je suis si ébloui et heureux que j'en ai le cœur en feu d'artifice. Et à chaque fois, même maintenant, même dans cet hôpital sordide, je mesure ma chance de l'avoir dans mes bras. Ce bonheur pourrait me faire oublier toute la misère du monde.

Mais pas le délire d'un malade en liberté.

La peur que j'ai vue dans le regard de Willow en revenant du labo m'a mis en colère. Mais la sentir à présent calme et assoupie contre moi m'apaise. Avec un long soupir, elle se niche au creux de mon épaule. Je voudrais qu'elle soit toujours si tranquille. Malgré ses paupières marbrées de fatigue, ses cheveux emmêlés en boucles sauvages et la fatigue qui creuse ses traits, elle irradie. Il émane d'elle une sorte de lumière, quelque chose d'aussi fascinant qu'une constellation dans le ciel, faite d'une matière solide, chaude et charnelle, d'une énergie mystérieuse et puissante et d'une force d'attraction à laquelle je ne résiste pas.

Je ne me lasserai jamais de la regarder et de l'aimer. Il y a toujours eu en elle ce mélange fascinant de force et d'abandon. Comme un oiseau, à la fois libre, indépendant, gracieux, léger, coloré, volontaire, capable de traverser les océans mais malgré tout, vulnérable. Je l'admire pour sa résistance, pour cette incroyable façon de se battre et de dépasser ce qui lui fait peur.

Respirant le doux parfum de la femme que j'aime, je ferme les paupières en la berçant tendrement, comme pour l'entourer d'un nuage de protection et d'amour. Quand je rouvre les yeux, j'aperçois les deux gardes du corps en faction près de l'entrée de la salle d'attente et sur la rangée de fauteuils en face, Nathan qui somnole sur l'épaule d'Aidan.

Nous échangeons un regard complice. Malgré la raison de notre présence ici au milieu de la nuit, j'ai envie de rire en nous voyant exactement dans la même position : des piliers. Solides et inflexibles.

La marque Halstead !

Outre notre attitude en miroir, mon frère semble dans le même état d'esprit que moi : fatigué,

inquiet, attentif et protecteur. Mon regard se pose sur le grand roux abandonné contre lui, une main posée sur la cuisse de mon frère. D'après ce que je connais de Nathan, je ne suis pas certain que l'abandon soit son genre : il est plutôt du style à vouloir maîtriser et gérer avec recul et réflexion, cherchant à faire croire que rien ni personne ne le perturbe. Mais en dessous, un volcan gronde...

En cela, ils se ressemblent avec Aidan... On dirait bien qu'il est lui aussi en train de changer. Mais ce qui me fait le plus plaisir en cet instant, c'est que je crois bien qu'Aidan est amoureux.

Voyant que je l'observe, il m'adresse un clin d'œil amusé.

Des pas dans le couloir me tirent de mes réflexions. Accompagné de celui qui doit être le chirurgien, l'interne que nous avons vu avec Willow se dirige vers nous. À la vue de leurs blouses, stéthoscopes et visages impénétrables, je me crispe. Il faut dire que depuis que nous sommes entrés dans l'hôpital, de vilains flashes liés à l'accident me reviennent, accompagnés d'une sensation de malaise dont je me passerais bien. La vue du corps médical prêt à donner son verdict me donne toujours autant envie de ruer dans les brancards. Immobile sur mon siège, je me contiens, devinant que Willow doit lutter contre des souvenirs bien pires encore de ce genre d'endroit.

Sentant que je m'agite, Willow se redresse. En moins d'une seconde, comme si nous nous étions donné le mot, nous sommes tous les quatre debout, en arc de cercle devant le staff médical. Au centre Willow et Nathan, de part et d'autre, prêts à les soutenir, Aidan et moi. Le teint livide de Willow me serre le cœur mais accrochée à ma main, elle se tient droite, fixant bravement les médecins. Sa force de caractère m'impressionne : rien sur son visage ne dit à quel point elle est tendue.

– Nous sommes passés à deux doigts du pire mais le jeune Remy est tiré d'affaire, dit le plus vieux d'un ton sérieux. Après des heures d'opération et grâce à la transfusion qu'il a pu recevoir en urgence, je peux à présent assurer que ses jours ne sont plus en danger. Mais son rétablissement complet sera long, vu ses nombreuses fractures.

Bouche bée, nous restons cois un moment sans oser bouger. Comme si nous voulions être certains de ne pas rêver. Un petit sourire soulagé finit par éclairer le visage de Willow, mais très vite remplacé par de l'inquiétude.

– Mais comment est-il ? Est-ce qu'il souffre ? demande-t-elle.

– Il est sous bonne dose d'analgésiques mais, de ce point de vue, ça devrait aller mieux d'ici quelques jours.

Mon regard croise rapidement celui d'Aidan, resté soucieux. Sur mes gardes moi aussi, je me rapproche un peu plus de Willow, au cas où, après ce début encourageant, les nouvelles deviendraient mitigées. J'ai appris à me méfier des médecins. Et justement, « de ce point de vue » et « devrait » ne sonnent pas à mon oreille comme des certitudes d'avenir réjouï.

– Il y aura des séquelles ? Est-ce qu'il va...

– ... être comme avant ? demande Willow en terminant la phrase de Nathan.

– Une fois complètement rétabli, oui, opine le médecin.

– En clair, il n’a aucune lésion invalidante ou irréversible et n’aura aucune séquelle physique, neurologique et cognitive ? fait préciser Aidan en scrutant le chirurgien.

Ce qu’Aidan appelle « en clair » est un charabia total pour moi mais je lui fais confiance pour poser les bonnes questions. Et je lui fais d’autant plus confiance que même si le chirurgien affirme que Remy sera en pleine forme après sa convalescence, je ne regarde que mon frère pour avoir confirmation des dires du corps médical. Et je ne suis pas le seul : Nathan et Willow ont les yeux fixés sur le visage d’Aidan. Quand il nous sourit calmement en remerciant le chirurgien, je sais que tout va bien se passer pour Remy. Desserrant l’étreinte de ses doigts sur les miens, Willow m’adresse un sourire ému avant de demander :

– Il est conscient ? Réveillé ?

– Et je vous autorise même à aller le voir, sourit le chirurgien. Pas trop longtemps ni tous ensemble, 2^e étage, chambre 237.

Quand les médecins nous quittent, nous parlons tous en même temps, soulagés et presque euphorisés par cette bonne nouvelle. Ça nous ferait presque oublier les sombres agissements de l’autre dingo mais je reste sur mes gardes.

– Tu l’as sauvé, me dit Willow en se tournant vers moi pour m’embrasser.

Trois minutes plus tard, sur ma demande expresse, les deux gardes du corps qui sont venus avec nous sont postés de part et d’autre de la porte vert pâle numéro 237 en attendant les renforts de sécurité qui vont arriver. Après leur avoir jeté un regard reconnaissant qui m’englobe aussi, Willow s’apprête à ouvrir doucement la porte. Quand je vois ses doigts trembler sur la poignée, je pose d’office ma main sur la sienne et actionne doucement le mouvement.

Pourtant, je flippe un peu. Je ne suis vraiment pas fan des chambres d’hôpitaux. Stores baissés, la pièce est dans la pénombre. L’odeur caractéristique associée pour moi à milieu hospitalier hostile me retourne les tripes. Avant d’entrer, je jette un regard vers Aidan et Nathan. Le sourire confiant de mon frère me rassure et me pousse aux fesses.

Pourtant, à peine à l’intérieur, j’ai un mouvement de recul.

Oh putain !

Mais je me retiens de jurer en voyant le visage de Willow qui, malgré l’obscurité de la pièce, pâlit de deux crans sur l’échelle du livide.

Adossé contre deux oreillers, entouré de potences de perfusion et d’écrans de surveillance, Remy est méconnaissable. C’est de la charpie de même : une jambe dans le plâtre jusqu’à la cuisse, l’autre avec une attelle au genou, un bras en écharpe, le torse pansé de haut en bas, une minerve, la moitié du

visage violacée, l'autre tuméfiée, la lèvre du bas déchirée et la joue fendue d'une belle cicatrice qui remonte vers le bandage qui entoure son crâne. Les paupières closes, il respire avec difficulté. Il ne nous a pas entendus entrer.

– Mon Dieu, gémit Willow en agrippant mon avant-bras.

Le souffle court, des larmes plein les yeux, elle est bouleversée et tâche courageusement de prendre sur elle pour ne pas fondre en larmes. Moi aussi, même si je joue le costaud : ce pauvre gosse en lambeaux me fend le cœur. Et s'il n'était pas en si piteux état, je le serrerais contre moi de toutes mes forces pour essayer de lui en redonner un peu.

Va-t-il vraiment s'en sortir ?

Il a tellement l'air d'être passé sous un rouleau compresseur que ma fureur redouble contre le type qui a osé faire ça à un pauvre gamin innocent.

Mais je me sens un peu coupable aussi. Car si je n'étais pas parti à Chicago au lieu de rencontrer Remy comme prévu, on n'en serait pas là. Cet ado paumé n'aurait pas été déçu, il n'aurait pas été furieux et prêt à tout, et peut-être qu'il n'aurait pas fugué. Je m'en veux car finalement, ma visite familiale était-elle si urgente ? Est-ce que je n'aurais pas pu attendre une semaine de plus pour savoir que je n'étais pas le fils d'un homme qui m'a détesté depuis ma naissance ? Franchement, quand je vois ce gamin démantibulé sur son lit, il n'y a pas photo : je n'aurais jamais dû laisser tomber ce gosse au moment où il avait besoin de moi.

Lâchant mon bras, Willow avance lentement vers le lit. Avec une douceur infinie, elle se penche vers l'ado et pose un baiser sur le seul endroit de sa peau qui semble dans un état normal : sa tempe gauche. Si elle ne me surprend pas, la délicatesse de son attitude me touche : je la sais bouleversée par l'état de Remy, gênée parce qu'elle se sent responsable de ce qui lui est arrivé. Je repousse le petit pincement de tripes qui me vient en pensant qu'elle fait instinctivement un geste maternel, à la fois rassurant et affectueux.

Surpris, l'ado ouvre les yeux. Sous ses paupières presque noires, l'éclair terrifié qui s'en échappe me fait penser à celui de ces cerfs qu'Hunter chassait quand j'étais enfant : acculés, terrifiés et conscients de l'impossibilité de toute fuite. Son regard s'adoucit légèrement quand il reconnaît Willow. Mais lèvres scellées, il se contente de la fixer d'un air étrange. Impossible de deviner ce qu'il éprouve : colère ou indifférence ? Mais ce qui me remue jusqu'à l'âme est cette peur animale que je sens tapie au fond de ses tripes et inscrite pour longtemps dans son corps. Et je ne peux m'empêcher de me demander : combien de temps lui faudra-t-il pour ne plus sursauter quand quelqu'un essaiera d'être gentil avec lui ?

– Remy, c'est Willow, je suis avec Jesse.

Sans tourner la tête, il paraît me chercher du regard. Je m'avance alors le long du lit et pose la main sur le bout des doigts qui émergent du plâtre.

- Salut mec, dis-je d’une voix plus basse que la normale. Content de te voir, mais désolé que ce soit à l’hosto.
- On s’est fait tellement de souci pour toi.

Sans quitter Willow des yeux, il hoche légèrement la tête tandis que ses doigts remuent sous ma paume. Tente-t-il de se dégager ? Sans lui laisser le choix, je garde sa main dans la mienne.

- Remy, tu m’en veux et je te comprends, ajoute Willow. Alors, je voudrais te demander de m’excuser de t’avoir négligé quand tu avais besoin de moi.
- Nous voudrions te demander de nous excuser, corrigé-je en surveillant la réaction de l’ado. Parce que moi aussi, j’aurais dû être plus disponible. Je t’ai fait faux bond alors que tu comptais sur moi.
- C’est moi qui ai été trop con, dit Remy d’une voix cassée. J’étais furieux et je n’ai pas réfléchi. Je suis parti sur un coup de tête. Et si je n’avais pas été aussi stupide... Si je n’avais pas cru à toutes ces conneries...

Aussi stupéfaite que moi, Willow ouvre de grands yeux ronds comme deux astres verts : quand elle mord ses lèvres, je devine qu’elle brûle d’envie de le questionner. Mais elle et moi savons qu’un rien peut suffire à cadénasser les confidences de Remy.

- Quand ce type m’a dit qu’il pouvait me faire gagner plein d’argent, j’ai cru que je pourrais devenir un mec important moi aussi.
- Quel type ? Quelqu’un que tu connaissais ? ne peut s’empêcher de demander Willow, devançant ma question.
- Je l’avais jamais vu. Quand je suis sorti du Shelter pour acheter des clopes, il m’a abordé. J’ai cru que... parce que souvent, les vieux, ils me parlent pour... grimace-t-il d’un air fatigué. Il m’a offert un coca et on a discuté un peu. Il m’a dit que quand il était jeune, il avait été judoka en compétition, qu’il s’était blessé, qu’on l’avait aidé à s’en sortir et qu’il s’était reconverti. Il s’appelait Alan John.

Beauty.

- Il m’a dit qu’il était dans le commerce de proximité, continue Remy.

Doux euphémisme pour son sale trafic !

- Il avait besoin d’un assistant, pas trouillard. D’après lui, j’étais le mec idéal. Comme il m’a montré plein de gros billets, qu’il m’a dit que bientôt j’en aurais autant, j’ai dit oui. Il m’a emmené sur la 5^e avenue, j’avais envie de tout, avoue-t-il. Il a dit que les baskets étaient un acompte sur tout ce que j’allais gagner. Mais quand je l’ai retrouvé le lendemain et que j’ai compris ce qu’il voulait que je fasse, j’ai dit non. Et que je voulais rentrer au Shelter.

Écarquillés entre ses paupières enflées, ses yeux semblent noyés dans un brouillard poisseux. Willow frissonne tandis que nous échangeons un rapide regard.

– Il a dit que j’avais plus le choix. Que de toute façon, comme j’étais parti, vous ne me reprendriez plus au Shelter. Mais j’ai quand même refusé de faire le trottoir, alors il a commencé à me frapper en disant que je n’étais qu’une sale petite pute. Qu’il l’avait vu tout de suite et que je ne savais faire que ça, hoquette l’ado en baissant le regard.

– Oh Remy, dit Willow en caressant les cheveux de l’ado. Il a dit ça pour te blesser et te manipuler, c’est faux !

Elle semble calme mais je vois ses yeux briller, sans doute autant de colère que de larmes contenues. Quant à moi, je maudis Beauty et tous les sales types de son espèce, qui savent toucher les gens fragilisés pile là où ils sont à vif.

– J’ai redit non. Il était furieux. J’ai réussi à sortir de l’appartement mais il m’a coursé dans la rue. J’ai jamais eu aussi peur, gémit l’ado en se recroquevillant malgré ses bandages. J’arrivais plus à respirer. Puis il m’a chopé et il a tapé, tapé... Ça s’arrêtait jamais. J’étais sûr qu’il allait me tuer mais je m’en foutais, j’avais trop mal.

Son air terrifié me met en rage, surtout quand je vois le visage de Willow se décomposer encore un peu plus.

– À un moment, je me suis évanoui. Je me souviens juste de quelqu’un penché sur moi avec des yeux bizarres.

– Bizarres comment ? demandé-je doucement.

– Bleus, exactement comme toi, mais sans rien dedans. Vides, froids. Comme des yeux de serpent.

S’il ne s’agissait pas d’un mec qui nous colle dangereusement aux basques, je devrais être soulagé et même reconnaissant qu’il soit intervenu pour tirer Remy des griffes de Beauty. Mais hélas, je ne ressens aucun sentiment positif envers mon sosie, juste de la colère, du dégoût et une envie colossale de l’envoyer en enfer. Car pour moi, son intervention n’a rien d’un geste purement charitable et désintéressé.

Je ne sais pas ce qu’il cherche, mais rien ne me fera croire que ce mec est un philanthrope, feu Beauty en sait d’ailleurs quelque chose...

Revenant alors à ce qui se passe dans la chambre d’hôpital, j’observe Willow qui s’est assise au bord du lit et éponge le front trempé de sueur de l’ado.

– C’est fini maintenant, dit-elle tendrement.

– Mais Beauty... il va revenir... Il a dit qu’il me lâcherait pas.

Quand mon regard croise celui de Willow, nous sommes aussitôt sur la même longueur d’onde.

– Beauty ne pourra plus te faire de mal : il est mort, dis-je en regrettant déjà de ne pas avoir pris plus de précautions oratoires pour ne pas alarmer l’ado, déjà très secoué.

Il me dévisage, l’air de craindre que j’y sois pour quelque chose, ce qui pourrait presque me faire

sourire, vu toutes les fois où j'ai eu envie de tordre le cou au dealer.

– Un règlement de comptes, expliqué-je alors sans avoir l'impression de mentir véritablement.

Juste pas la peine de préciser avec qui...

Comprenant qu'il ne risque plus rien, Remy se met à claquer des dents. Puis il sanglote en cherchant le regard de Willow. Bouleversée, elle essuie les larmes qui coulent sur le visage tuméfié.

– Maintenant, tu vas oublier tout ça, te reposer et te remettre, murmure-t-elle en caressant ses cheveux. Le médecin a dit que tu allais te rétablir parfaitement mais que ce serait long.

Malgré son plâtre, l'ado esquisse un haussement d'épaules, tandis que ses pleurs redoublent. Son corps douloureux tout secoué de sanglots fait mal à voir.

– Tout ça, c'est de ma faute. Je suis désolé. J'ai été tellement nul. Est-ce que vous pourrez me pardonner un jour ?

– Mais, Remy, tu n'as rien à te faire pardonner, assure Willow d'une voix tremblante.

– C'est plutôt nous qui sommes désolés, dis-je très ému en cherchant le regard de Willow.

Quand elle lève les yeux vers moi, des larmes roulent sur ses joues comme si elle ne s'en apercevait pas. Je voudrais pouvoir la prendre dans mes bras.

– Je vous demande pardon, répète l'ado en larmes.

Il paraît incapable de se contenir, comme si toute la frayeur qu'il avait retenue jusque-là sortait de ses yeux et de sa bouche. Assise au plus près de lui, Willow pose son front contre le sien et le rassure en chuchotant doucement, comme elle le ferait avec un enfant. La gorge serrée, fixant leurs larmes qui se mélangent, j'écoute cette mélodie de mots doux et consolants qui petit à petit semblent presque ramener de la couleur dans la pièce sombre. Alors, incapable de résister, je m'approche et je les prends tous les deux dans mes bras pour les bercer le plus délicatement du monde. Jusqu'à ce que ses pleurs se calment, nous restons enlacés autour de l'ado.

– Est-ce que je pourrai revenir au Shelter ? dit-il quand nous nous écartons de lui.

– Mais c'est pas que tu peux, tu as intérêt à revenir ! On t'y attend tous ! dit soudain la voix de Nathan en s'approchant derrière nous.

Je n'ai même pas entendu la porte s'ouvrir. Après avoir serré longuement Remy contre lui dans la mesure des possibilités laissées par les plâtres et les perfusions, Nathan pose une main affectueuse sur l'épaule de Willow.

– Désolé, on est entrés, on n'en pouvait plus d'attendre.

– Et on a tout entendu pour Beauty et le sosie, me précise Aidan à l'oreille avant de se présenter à l'ado. Je suis Aidan, le grand frère de la star. On ne se connaît pas encore mais on va arranger ça.

Passant un bras autour de la taille de Willow qui s'est écartée légèrement du lit, je soupire, refusant pour l'instant de penser que la star a de grosses emmerdes avec un *stalker* assassin qui a le mauvais goût de lui ressembler. Ce moment appartient à Remy. Et je suis intrigué par son attitude. Comme les nouveaux arrivants l'observent en souriant, il semble mal à l'aise, nous dévisageant tour à tour d'un air suspicieux.

– Mais vous êtes vraiment tous là pour moi ? demande-t-il soudain.

Amusés, nous sourions en opinant, ce qui a le mérite de le faire sourire aussi, cette fois d'un air ravi.

– Et encore, Emma aurait voulu être là aussi mais elle a été obligée de rester au Shelter ! ajoute Nathan.

Sous ses yeux ronds, un petit sourire se dessine sur les lèvres de Remy. Mais derrière la surprise, je devine la solitude de ce jeune, peu habitué à ce qu'on se préoccupe de lui.

– On a une proposition à te faire, dit alors mon frère en observant Remy. Il se trouve qu'en attendant là dans le couloir, on s'est dit avec Nathan que tu pourrais venir passer ta convalescence chez moi. Comme je suis infirmier, je pourrais m'occuper de tes pansements à domicile. Et Nathan viendrait aussi s'installer à la maison. Comme ça, on pourrait discuter, apprendre à te connaître et pourquoi pas envisager ton avenir ?

L'air satisfait de son offre, Aidan sourit avec tant de naturel que je me retiens de faire des sauts de joie tout autour de la pièce en criant : « ce mec super, généreux et exceptionnel, c'est mon frère ! » Même si ce n'est pas une découverte pour moi, c'est avec une vraie fierté que je vois Remy, complètement baba, le dévorer des yeux en souriant de plus belle malgré la plaie qui lui fend la lèvre.

– Oh oui ! dit-il sans hésiter une seconde.

– Alors, on t'attend avec impatience, dit Nathan. Tu connais Chaussette, il va être ravi, ce chat adore qu'on soit nombreux à s'occuper de lui.

Secouant la tête comme s'il n'avait déjà plus mal nulle part, l'ado semble émerveillé et regarde Aidan comme un dieu.

Moi aussi, parce qu'à mes yeux, mon frère en a toujours été un.

Nathan couve lui aussi Aidan du regard, ce qui m'attendrit et m'enchant. Car en cet instant, même si l'heure n'est pas à la romance, je suis certain que leur couple va fonctionner : cette complicité, cette admiration et leur façon à tous deux d'appréhender la vie en s'occupant des autres ne peut que les souder. Sentant qu'elle s'appuie plus lourdement contre mon flanc, je me tourne vers Willow, qui, souriant de plaisir, semble aussi au bord de l'épuisement. Malgré la pénombre, je ne vois que ses yeux cernés et sa peau diaphane.

Après un échange de regards avec Aidan qui comprend tout de suite l'état de Willow en la voyant vaciller, je l'entraîne vers la porte, direction la maison. Un bon bain chaud et au lit ! Avec un mari qui va cajoler sa belle épuisée et lui faire oublier tous les drames de cette journée de merde qui finit contre toute attente sur une note heureuse.

Je veux y voir un signe d'espoir pour tout le reste.

Quand l'ascenseur s'immobilise à notre étage, Willow, appuyée contre moi depuis que nous sommes sortis de la voiture qui nous a déposés, rouvre les yeux. Elle est si fatiguée qu'elle a dormi sur mon épaule pendant tout le trajet et s'est presque rendormie debout dans l'ascenseur. Un peu égarée, chancelante de fatigue, elle cherche du regard les deux gardes du corps. Je souris, presque amusé quand je pense à sa toute première réaction le jour où j'ai parlé de sécurité devant elle. Attendri par ce souvenir de ce temps récent où nous n'arrivions pas à nous adresser la parole sans que je joue le mec détaché et qu'elle m'aboie dessus, je la rassure en posant un baiser sur ses lèvres.

– Tout va bien, on est à la maison, lui dis-je en passant la main autour de sa taille pour avancer.

Avant de quitter l'hôpital, j'ai demandé aux deux types qui nous ont accompagnés à l'aller de rester devant la chambre de Remy. Car ici, avec le système ultra-sécurisé désormais installé sur les portes et les fenêtres, plus les deux colosses qui font des rondes dans l'appartement tout en réussissant à rester invisibles, nous ne craignons rien : depuis quelques jours, nous habitons quasiment dans une succursale d'Alcatraz, délocalisée à Manhattan. Toutefois, après avoir mis Willow sous la couette, j'appellerai la boîte de protection pour qu'ils nous renvoient une autre équipe afin de surveiller l'immeuble.

Au moment où je pénètre dans l'entrée tout en me demandant pourquoi Dobby ne vient pas nous faire la fête, un énorme coup s'abat sur mon crâne. La dernière chose que j'entends avant de sombrer est le cri de Willow.

Puis le monde devient noir et froid.

5. Pour l'éternité

Jesse

Où suis-je ? Pourquoi mon corps ne répond plus ?

Ma tête semble sur le point d'exploser et j'ai tellement mal que je n'arrive pas à ouvrir les yeux. On dirait qu'ils sont cousus ensemble, et que mon cœur bat entre mes tempes où il pulse à pleine puissance. J'essaie de me concentrer et de me souvenir de ce qui s'est passé mais l'effort défonce le peu de neurones qui me restent. Alors j'essaie juste de ressentir : mes pieds, mes jambes, mon torse, mon dos, mes bras. J'ai l'air entier, c'est déjà ça. Mais je ne peux pas bouger. Luttant contre l'inquiétude, j'inspire presque violemment : des effluves de parfum entrent dans mes narines, fortes, insistantes, écœurantes, comme si j'avais vidé le flacon sur ma tête. Soudain, je réalise qu'au-delà du boucan dans mon crâne, c'est le silence autour de moi. Que je suis assis, que je peux sentir chaque partie de mon corps et que si je ne peux pas remuer, c'est parce que mes mains sont attachées derrière mon dos, coincées derrière ce qui doit être le dossier d'une chaise. Et que si j'ai du mal à respirer, c'est parce que j'ai un bâillon enfoncé dans la bouche.

Oh bordel ! est ma première pensée.

Willow ! est la seconde.

Repoussant la douleur qui me vrille le crâne, j'ouvre les yeux. Pour me trouver face à deux yeux bleus plantés sur moi. Les mêmes que les miens.

C'est un autre moi-même qui me fixe, avec la même tronche, la même allure et un revolver dans la main droite...

Stupéfait, je regarde alentour, enregistrant machinalement que nous sommes dans mon salon, que je suis à deux mètres du type qui me scrute et que ni Dobby ni les gardes du corps ne sont dans les parages. Puis je vois Willow : son corps a été jeté en travers du canapé, les bras attachés derrière le dos, les pieds ficelés et la bouche bâillonnée. Le visage tourné vers moi, elle me lance un regard paniqué qui m'arrache le cœur. Elle ne semble pas blessée, ce qui me rassure un peu, mais la terreur que je lis sur son visage tendu me rend fou.

Comme s'il était vexé que je préfère le visage de Willow au sien, mon sosie se dirige vers moi en semblant faire exprès de se mettre en travers de mon champ de vision. Je m'efforce de ne pas avoir les yeux scotchés sur son revolver, de me dire que c'est juste un truc pour m'intimider, qu'il est factice, pas chargé, en savon... – bref, n'importe quoi pour ne pas avoir les dents qui claquent et le cœur dans la gorge –, et je me concentre sur ses traits.

Copie conforme, même couleur de peau, de cheveux, de regard... flippant.

Il me laisse l'observer. Malgré mon envie de l'ignorer, je ne peux détacher mon regard de lui. C'est complètement fascinant et déstabilisant de se regarder dans la peau d'un autre. Car tout ce que je vois est moi mais ce n'est pas moi.

Comment peut-on se ressembler autant ?

Essayant de raisonner pour ne pas devenir dingue, je liste à toute vitesse les explications logiques possibles : chirurgie esthétique, masque silicone, maquillage avec effets spéciaux ou... Mais peu importe, parce que quelle que soit la clinique esthétique ou plus vraisemblablement psychiatrique d'où il sort, ce type est un danger en puissance.

Surtout armé.

Pensant aussitôt à Beauty assassiné d'une balle à bout portant, je ne peux m'empêcher de frissonner. Pivotant lentement vers Willow, l'inconnu pointe alors son arme dans sa direction. Respirant à peine, je ne bouge plus.

– Elle est belle, n'est-ce pas ? dit-il presque rêveusement avant de revenir à moi.

Même sa voix ressemble à la mienne... c'est complètement déstabilisant. Mais je suis soulagé en voyant le canon de son revolver revenir se poser sur moi.

– C'est ma femme, folle amoureuse de moi... Depuis le temps que j'attends de la retrouver, on va être tellement heureux tous les deux, dit-il d'un ton sérieux. Elle et moi.

Il espère vraiment qu'elle va le prendre pour moi ? Et si elle ne rentre pas dans son jeu et ne se plie pas à son plan tout tracé, comment va-t-il réagir ? Va-t-il la forcer ? Lui taper dessus ? La tuer ? Serrant les dents à m'en faire exploser les mâchoires, je tire sur la corde de mes poignets jusqu'à m'arracher la peau.

– Tu verras, je vais être parfait pour elle. Enfin non, tu ne verras rien.

Son regard plane sur la pièce, caressant les meubles et les objets comme s'il en évaluait le confort. Puis tirant un fauteuil vers lui, il s'y cale avec un air de propriétaire satisfait.

– Ne t'inquiète pas, je vais bien m'occuper d'elle puisque je suis Jesse Halstead, l'homme de sa vie.

Baissant soudain son arme, il jette un regard caressant à Willow, ce qui a le don de me révolter. Puis il vient retirer le torchon coincé entre mes lèvres avant de se rasseoir. Retenant à grand-peine les insultes que je voudrais lui lancer, j'essaie de retrouver l'usage de ma bouche complètement desséchée avant de lui demander.

– Mais si tu es Jesse Halstead aujourd'hui, qui étais-tu avant ?

Discrètement, je tente de faire descendre la corde sur mon poignet droit en la faisant rouler sur ma chair à vif.

– Benjamin Pinstripe. Fils de Gabe Pinstripe. Mais tu peux m'appeler Ben, sourit-il content de lui.

Jamais entendu parler de ces Pinstripe de mes deux mais son regard froid soudain rétréci en pointe de clou me rend nerveux.

– Et de Katie Halstead... ajoute-t-il en plantant son regard glacial sur moi.

Abasourdi, je ne peux empêcher mon visage de marquer la surprise, yeux écarquillés et bouche ouverte, mais je me retiens de hurler.

Ce type est mon frère ?

– Ça fait drôle, hein ? Eh ouais, on est né le même jour à la même heure, de la même mère et du même père. Tous deux fils d'une droguée de 18 ans et d'un dealer à peine plus âgé.

Des jumeaux ?

– Il n'y a pourtant eu qu'une seule naissance déclarée à la maternité !

– Mais deux bébés ! jette-t-il avec condescendance en rabattant son revolver vers moi. Gabe était là, il m'a tout raconté. Katie est morte le surlendemain après qu'ils se sont shootés ensemble dans la nuit. Deux fils, ça se fête ! Alors double dose !

Comme il me fixe avec attention pour surveiller l'effet de sa révélation, je reste stoïque, bravant le tsunami de rage, incompréhension, douleur et dégoût qui dévaste l'intérieur de mon corps.

Je pourrais me dire qu'il est dérangé et s'est inventé une histoire. Que me rendre fou fait partie de son plan...

Mais je sais au fond de moi qu'il ne ment pas. Il est mon frère. Mon jumeau. Mon double. La partie manquante d'un puzzle invisible. Une part de moi. Mais une part monstrueuse. Une part faite de colère, de haine et de rancœur. Une part sombre que je refuse.

Soudain, je réalise que Willow avait fait la bonne supposition depuis le début. Il ne pouvait pas y avoir d'autre explication que la plus simple et la plus évidente : j'ai un jumeau et il est en face de moi.

Je ferme les yeux. J'ai pu m'en sortir enfant, j'ai pu lutter ado, j'ai pu rester debout après avoir revu Hunter, mais là, c'est trop. Ce passé qu'on m'a caché si longtemps pèse trop lourd. Sous mes paupières closes, des fantômes dansent, effrayants, tristes, dédoublés.

Que me veulent-ils encore ? Je ne veux pas les écouter, je ne veux plus rien entendre, plus rien savoir.

Mon frère jumeau va me tuer.

– Pourquoi on a été séparés ? demandé-je.

– Parce que Gabe, malgré ses petits défauts, aimait Katie... poursuit Benjamin. C'était une belle histoire d'amour entre eux.

– Qui a mal fini, lui opposé-je.

– Gabe a été dévasté, continue-t-il d'un ton imperturbable. Il voulait garder quelque chose d'elle, alors il a pris un des bébés. Comme finalement il était pas si con avant que l'héroïne et les amphets lui bouffent ses derniers neurones, il a pensé aussi à voler le dossier, et personne n'a moufté. Pour l'administration et l'état civil, Katie n'a eu qu'un enfant : Jesse. Aucun autre n'a jamais existé.

– Et qu'est-ce qui s'est passé après ?

Sans le quitter des yeux, je continue de tirer sur les cordes nouant mes poignets. Ma tête pulse, je voudrais vomir mais me détacher est mon seul espoir. Je m'effondrerai plus tard.

– On a vécu un peu partout en Europe. Mais il ne s'en est jamais remis. Il a vite recommencé à se droguer, à dealer, à boire. C'est pas drôle la vie avec un camé pour un même ! Entre ses séjours en désintox, en prison, ses plans foireux et toutes les fois où il fallait le ramasser dans des squats infâmes, c'était très... perturbant, dit-il avec sérieux. Ce n'était pas un père, mais je n'avais que lui. Alors, je l'ai aidé, j'allais chercher ses doses, je volais pour qu'il mange, je prenais les coups à sa place. J'ai eu vraiment de la peine quand il est mort. Mais au moment de mourir, il m'a parlé de toi. Jesse Halstead, la star, le prodige du violon, le bad boy du Stradivarius, qui vivait comme un prince en Amérique ! siffle-t-il entre ses dents.

Ce qui me décontenance, c'est la rapidité avec laquelle il passe d'un sentiment à un autre, comme si aucun n'imprimait sur lui : mépris, haine, moquerie, chagrin et amour fou. Et maintenant envie...

– Car pendant que je crevais la dalle dans des taudis avec un dealer minable, tu vivais la belle vie : une famille pleine aux as, une belle maison, des parents aimants parfaits, une éducation avec lycée, université, école de musique, aucun souci et tous frais payés !

Si le moment n'était pas mal choisi, je rétablirais la vérité sur cette vision fantasmée de mon enfance. Mais c'est sûr que par rapport à lui, la famille Hunter Halstead, c'était le paradis.

– Tu vois, toi et moi, on fait partie de la même histoire, on est comme deux pousses d'un même arbre, on est faits de la même chair, de la même sève. On est pareils. Interchangeables... Il fallait juste que le bon moment arrive... Et c'est maintenant. Je suis prêt, dit-il d'un ton étrange. On est comme les deux facettes d'une même pièce : si l'un vit, l'autre meurt, c'est comme ça.

Effaré par son délire, je pense à toutes ces histoires de doubles maléfiques, ces *Doppelgänger* incapables de coexister et qui doivent s'entre-tuer pour vivre.

– Alors maintenant, c'est mon tour. J'y ai droit. Je veux ta vie, je vais être toi, dit-il en se retournant vers Willow.

Ben tiens ! pensé-je, concentré sur la corde que je peux à présent faire remonter juste sous les os à la base de mes doigts.

– Et comment tu comptes t’y prendre ? dis-je en effaçant toute trace de sarcasme dans ma voix.

– Je vais terminer ce que j’ai commencé depuis que j’ai retrouvé ta trace : t’éliminer de la surface de cette terre, poursuit-il sans que son visage n’exprime rien. Qu’est-ce que tu crois ? L’incendie, l’accident de la route, la poursuite sur le circuit de vitesse, le violon disparu, tout ça c’est moi !

Sa voix est fière, presque vantarde. Au moment où je vais lui demander ce qu’il a fait de mon violon, un doute affreux me saisit : quel accident ? Se pourrait-il vraiment que... ? Imaginant sans doute la même chose, Willow blêmit au moment où je demande :

– L’accident le jour de nos fiançailles, c’était toi ? dis-je la bouche sèche d’horreur.

– Oh non, ça, c’était juste la chance ! Mais tu vois, elle était déjà en train de tourner. Ton heure était finie, tu aurais dû mourir ce jour-là.

Presque soulagé que ce putain de hasard qui a bousillé ma vie n’ait pas la tête de ce malade, je jette un regard vers Willow : elle pleure silencieusement. Et je voudrais détruire Benjamin, anéantir ces révélations, effacer ce passé et mettre le feu au monde si seulement ça pouvait la sauver.

– Je suis toi, reprend-il. Mais ne t’inquiète pas, je serai parfait pour Willow. Je l’aime et je peux la protéger. Je l’ai prouvé : j’ai surveillé le Shelter, j’ai suivi Remy, je l’ai sauvé et porté à l’hôpital, et j’ai tué Beauty... Tu n’as rien fait alors que moi je lui ai même fait livrer des fleurs par centaines !

L’air songeur, il se lève et se dirige vers moi, revolver pointé. Le cœur battant, je m’efforce de ne pas lui cracher au visage. Sans le quitter des yeux, je m’arrache la chair en tirant sur la corde pour lui faire passer le haut de ma paume.

– Maintenant, elle est à moi pour l’éternité, murmure-t-il en jetant un regard amoureux sur Willow.

Tirant de toutes mes forces sur les liens, je les fais littéralement exploser. Dans un rugissement, je bondis sur Benjamin. Des deux mains, je cherche à éloigner son bras droit pour le désarmer. Il résiste en me bourrant de coups. Sa main libre agrippe ma gorge et serre au point que je vois des étoiles. Incapable de respirer, la tête en étau et la poitrine en feu, je ne lâche pas son poignet dans lequel je plante brutalement mes dents. Profitant de sa surprise, je réussis à lui donner un coup de boule qui le déstabilise. Repoussant alors son bras en arrière, je jette tout mon poids en avant pour le faire basculer, mais à cet instant, du tranchant de la main, il me balance un coup d’une violence inouïe sur la clavicule. Malgré mon hurlement, j’entends mes os craquer puis je sens mon épaule se désarticuler. Sans lâcher prise pour autant, je m’agrippe à lui et nous roulons à terre. Une détonation retentit soudain, assourdissante, presque irréelle, dans une odeur de sueur, de sang et de peur mêlés... Puis une douleur insupportable me déchire tout le côté gauche.

– Willow, essayé-je d’articuler en voyant petit à petit s’effacer son visage flou et épouvanté.

Mais seul un filet d’air presque sifflant sort de ma bouche.

6. V comme vie

Willow

Un an plus tard

Une brise tiède caresse ma peau encore ruisselante. Je pourrais rester toute la journée à nager, bercée par le ressac de l'eau, à observer la tranquillité du monde sous-marin. Quand je retire mon masque et mon tuba, le soleil m'envoie un éclair aveuglant. Baissant la tête vers le sable clair sous mes pieds, je suis du regard le mouvement des mini-poissons tachetés qui continuent à effleurer mes mollets, passant autour de moi dans l'eau translucide comme si la présence d'un humain ne les dérangerait pas. Après plus d'une heure dans l'eau, je me sens aussi paisible qu'eux. Dans une autre vie, je voudrais être un poisson-papillon, un poisson-arc-en-ciel ou un poisson-coffre, chamarré de noir et de blanc.

Jesse y serait sûrement un poisson-ange, bleu avec des éclats dorés. Je ne sais pas s'il existe des violons sous-marins... mais je suis sûre que quelles que soient la couleur de nos écailles, ou la forme de nos nageoires, on se reconnaîtra.

Attendrie par la pensée de Jesse réincarné en poisson, je regagne la grève en souriant rêveusement. Après le drame d'il y a un an, il y a une chose que j'ai comprise : le bonheur est fragile. La vie aussi. Tout peut basculer en une seconde.

En un coup de feu.

Il m'a fallu toutes ces épreuves pour vraiment en prendre véritablement conscience : avant, ce n'était que des mots, des belles phrases que je lisais dans les livres. Jesse, lui, le savait bien avant moi. Peut-être que son enfance sans affection, sa triste histoire familiale et cette gémellité dont il ne savait rien lui avaient donné cette maturité avant moi. Ce que je sais aujourd'hui, c'est que quand tout va bien, il faut juste se dire : « Je suis heureuse de ma vie et j'ai de la chance. »

Et pour le moment, je profite à fond de l'existence... Ressentant chaque grain de sable chaud sous mes pieds, je respire à fond. Je fixe la maison qui se dresse sur un petit promontoire face à la mer : tous ses murs sont bleus, avec de hautes fenêtres au fronton coloré et un escalier couleur brique qui mène à une immense porte verte grande ouverte. Construite sur cette petite île privée du golfe de Basse-Californie pour un riche industriel dans les années soixante, cette bâtisse carrée est une réplique exacte de la Casa Azul, la maison d'enfance de Frida Kahlo à Mexico.

C'est un paradis. Et c'est surtout le cadeau de mariage de Jesse !

Quand il me l'a annoncé en arrivant devant cette maison assortie à ses yeux ravis, j'ai cru rêver. Je l'ai fait répéter trois fois avant de comprendre. Puis j'ai sauté à son cou, émerveillée. Je me suis

souvenue avec émotion de cet après-midi d'il y a plus d'un an : quand je lui avais raconté l'origine du tatouage sur mon ventre et parlé de mon admiration pour le courage de la célèbre peintre mexicaine après son accident.

Remplie d'amour et de reconnaissance pour l'homme de ma vie, je hâte le pas pour le retrouver. Étendu sous les arbres, la nuque posée sur sa chemise enroulée, il dort paisiblement, pieds croisés l'un sur l'autre. Une mèche brune, un peu éclaircie par la mer et le soleil, s'échappe de sa casquette ornée du logo AC/DC. Je m'approche sans un bruit, fascinée par la lumière que le feuillage vert fait danser sur son corps couleur caramel. Sur ses joues mal rasées, la mer a déposé des délicats cristaux de sel, comme de petits points scintillants dans sa barbe. Et quand la brise passe sur sa peau dorée, une légère contraction révèle dans un frisson le tracé somptueux de ses muscles.

Posant masque et tuba sur le sol, je m'assieds à côté de lui en promenant mes yeux de son visage paisible, à ses épaules solides, ses abdominaux découpés à merveille, ses cuisses de statue jusqu'à ses orteils soignés : tout son corps est perfection, beauté, labyrinthe hypnotique où s'annihilent les pensées pour devenir divagations sensuelles. Je tends la main vers lui pour l'effleurer. Sans le toucher, je survole du bout du doigt le dessin de ses tatouages : la clé de sol dont la hampe part vers les côtes, l'arbre sur sa poitrine avec ces hirondelles qui volent vers le dos. Puis le bras.

Je frissonne en passant ma paume au-dessus de la longue cicatrice qui fend désormais sa chair du haut du coude jusqu'à l'aisselle. J'ai encore du mal à penser sans trembler à cette horrible nuit. Je revois Jesse au sol, Benjamin agrippé à lui, tous les deux luttant, hurlant et enragés. Les yeux baignés de larmes, hurlant malgré mon bâillon, je ne parvenais même plus à les distinguer l'un de l'autre : ils étaient si soudés l'un à l'autre, si semblables, qu'on aurait dit un monstre à plusieurs membres et deux têtes. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Quand le coup est parti, j'ai cru que tout était perdu : haletant, Jesse était étendu au sol, du sang rouge vif imbibait sa chemise par salve.

À ce moment-là, par miracle, une dizaine de policiers en gilet pare-balles sont apparus dans le salon. L'effet surprise et la rapidité de leur intervention ont évité le pire : en un quart de seconde, avant que Benjamin ne se ressaisisse et tire à nouveau sur Jesse, quatre flics étaient sur lui, le maintenant à terre avant de le menotter. Ensuite, tout est allé très vite. Sans que je puisse l'approcher, Jesse a tout de suite été emmené sur un brancard.

« Il était inconscient », a tenté de me rassurer gentiment le médecin quand j'ai compris que l'ambulance était partie pour l'hôpital sans moi. Mais rien ne pouvait me rassurer : gémissant et sanglotant, j'étais complètement affolée. En pleine crise de panique. On m'a fait une piqûre de tranquillisant alors tout est devenu flou et cotonneux. Je me souviens juste que tout le long du trajet vers l'hôpital, j'ai continué à pleurer en répétant « je veux Jesse, je veux Jesse... » comme une enfant terrifiée. Le fait que nous ne soyons pas dans la même voiture me rendait quasiment hystérique. Car au fond de moi, j'étais terrorisée à l'idée qu'il puisse mourir et que je ne sois pas près de lui. J'ai su après qu'il était urgent que Jesse arrive au bloc, car ils craignaient que plusieurs artères du bras n'aient été sectionnées par la balle.

Ce que j'ai compris en le retrouvant enfin quelques heures plus tard, c'est qu'à dix centimètres

près, elle l'aurait atteint en plein cœur. À cette pensée et à celle de tout le drame que serait devenue ma vie, je frémis en revenant au présent. Et à Jesse bien vivant.

– Tu as froid ? me demande-t-il sans ouvrir les yeux.

Secouant la tête, je pose un baiser sur sa cicatrice. Avec un sourire ensommeillé, il rabat son avant-bras autour de mon épaule et m'attire à lui avant de se rendormir. Cela fait longtemps que je ne l'ai pas vu aussi détendu... Comme si ce séjour sur cet îlot loin de tout avait pu chasser les derniers mauvais souvenirs.

En fixant son beau visage paisible, le souvenir de ses traits tirés quand j'ai enfin eu le droit de le voir à l'hôpital me revient : le bras et l'épaule en écharpe, il était si pâle, presque olivâtre, mais quand il m'a souri, je l'ai trouvé plus beau que jamais. Bouleversée, je me suis précipitée contre lui et nous nous sommes embrassés en pleurant. Je ne me souviens pas de ce que j'ai dit mais je ressens encore la violence de cette vague de soulagement, d'amour fou et de reconnaissance qui débordait de mon cœur.

Alors que je l'avais cru mort, il était sain et sauf. Tout en le couvrant de baisers, mes mains couraient sur son visage, ses cheveux, sa nuque, son épaule valide, son torse, comme si seuls mes doigts pouvaient m'assurer qu'il était complètement vivant. Il fallait que je le touche, que je le sente, que je le respire.

Mais comme sa main semblait inerte au bout de l'énorme bandage de son bras, je me suis soudain demandé avec angoisse s'il pourrait encore jouer. Devinant ce qui m'inquiétait, il m'a expliqué que ce n'étaient que les suites de l'anesthésie. Et du bout de ses doigts maladroits, il a dessiné un V de victoire.

Mais pour moi, c'était un V de Vie.

Légèrement rassérénée, j'ai alors aperçu de l'autre côté du lit Aidan et Nathan, l'air aussi soulagés et émus que moi. Incapable de leur dire un mot sans fondre en larmes, je ne bougeais pas, cherchant d'abord à lire sur le visage d'Aidan. Car même si les médecins m'avaient dit que tout allait bien, j'avais besoin d'entendre de la bouche de son frère que Jesse était hors de danger. Aidan m'a confirmé calmement qu'il n'y avait plus aucun risque, à part, très certainement dans l'avenir, un nouveau tatouage autour de la cicatrice toute fraîche !

Ensuite Aidan, Nathan et moi nous sommes pris dans les bras avant de nous serrer tous trois contre Jesse dans une mêlée de bonheur.

– C'est un véritable miracle que la police soit arrivée à temps, ai-je murmuré entre mes larmes de joie.

– Que l'on doit à Aidan et Nathan, si j'ai bien compris, a souri Jesse.

En effet, trouvant bizarre de ne pas avoir de nos nouvelles ni même un texto « bien arrivés » après notre départ de l'hôpital, ils avaient alerté la police. Et heureusement, car sinon, ç'aurait été un

véritable carnage. Car après avoir tué Jesse, le plan de Benjamin prévoyait d'éliminer aussi les gardes du corps que la police a retrouvés gravement blessés sur le sol de la cuisine. Dobby était avec eux, assommé lui aussi d'un coup qui aurait pu lui défoncer le crâne.

Mais aujourd'hui, à part un côté chien fou qu'il avait déjà avant et une propension persistante à tout mordiller, mon adorable beagle va bien. Depuis notre départ en vacances, il est en pension chez Nathan et Aidan, où il passe son temps à courser Chaussette paraît-il. Nathan a insisté pour que je parte sans Dobby :

- Ce sont des vacances en amoureux.
- Et vous en avez bien besoin, a ajouté Aidan.

Je n'ai pas lutté car je savais qu'ils avaient raison.

L'année a été dure. Après le traumatisme, il y a eu la convalescence, la clôture de l'enquête, les audiences auxquelles Jesse tenait à assister puis le jugement avec l'incarcération de Benjamin à vie. Pour moi, cela a été un soulagement. Pour Jesse, c'était plus mitigé. Avec l'aide de son avocat maître Lindberg, il a tout fait pour que son jumeau soit détenu dans un de ces nouveaux hôpitaux-prisons, où Benjamin recevra un traitement psychiatrique adapté. J'admire Jesse d'avoir été si peu rancunier mais en réalité, ça ne m'a pas étonné : il est fondamentalement généreux. « C'est mon frère et il est malade. Je crois que je dois faire quelque chose pour lui » m'a-t-il dit.

Je ne suis pas certaine que j'aurais eu autant de mansuétude pour ce jumeau maléfique. Surtout quand on a appris qu'il avait massacré à coups de marteau le violon de Jesse avant de le brûler...

Petit à petit, nous avons réussi à vivre normalement malgré la sensation d'être suivis, la vigilance permanente et le malaise qui ne nous quittait pas de la journée. Jesse a repris ses enregistrements et je suis retournée au Shelter.

Les nuits ont été plus difficiles. Quand ce n'était pas moi qui cauchemardais en premier, Jesse se réveillait en sursaut. Puis il se tournait et retournait avant de se lever pour aller dans le salon. En général, je l'y rejoignais deux minutes plus tard, il souriait, on prenait un café ensemble, souvent on faisait l'amour puis on restait blottis l'un contre l'autre à essayer de ne pas trembler. Ensuite, il prenait son violon et arpentait la pièce en semblant oublier ma présence. Jouer était sa façon d'exorciser sa triste histoire familiale et de petit à petit, la digérer. Je restais silencieuse, à le regarder improviser, chercher, tester, recommencer, s'énervier et reprendre, mais jamais se décourager. Je savais qu'il jouait autant pour lui que pour moi. Car ce n'est qu'en le suivant des yeux, allongée sur le canapé, que je réussissais à dormir. Je savais aussi qu'il n'avait jamais laissé personne assister à ses moments de création. Mais qu'il avait besoin que je sois là. C'était comme un équilibre entre nous. Une manière de nous protéger l'un l'autre.

Un chant d'oiseau me fait revenir au présent. Je souris en observant les doigts de Jesse qui pianotent sur sa cuisse alors qu'il dort. Une nouvelle fois dans sa vie, la musique lui a donné la force de rebondir : il a même composé un nouvel album et d'après Tyler, c'est son meilleur. Un succès de

folie qui s'intitule simplement *Again*.

La première fois que Jesse m'a fait écouter cet album, j'ai été bouleversée. Chaque note, chaque arpège, chaque envolée de violon étaient notre histoire : celle de Jesse tourmentée, la mienne fragmentée, la nôtre, compliquée et chaque jour plus soudée.

Mais il nous aura fallu un an pour retrouver une vie normale soupiré-je en moi-même en caressant sa peau tiède. Si tant est que vivre avec une rock star surdemandée et surmédiatisée soit normal ! D'ailleurs, Jesse va partir en tournée à notre retour et, cette fois, nous avons prévu que je l'accompagne sur plusieurs dates.

- À quoi penses-tu ? me demande Jesse en ouvrant un œil.
- Aux groupies hystériques avec qui je vais devoir te partager.
- Je ne compte rien partager du tout : ce sont *mes* groupies ! sourit-il en se tournant vers moi. Mais Tyler s'en occupera, il fait ça très bien...
- Oui, je crois me souvenir qu'il est assez doué pour ça, plaisanté-je. Mais il ne sera peut-être plus aussi disponible qu'avant pour gérer tes RP : Emma sera avec lui. Et elle est jalouse comme une tigresse, pire que moi !

Mon amie et moi avons déjà prévu de voyager ensemble pour retrouver nos hommes. « Et les remettre dans le droit chemin s'ils s'avisent de s'égarer », m'a dit Emma avec un clin d'œil. En repensant au visage heureux de mon amie, je souris, amusée et surtout attendrie : je suis tellement contente pour elle ! Et aucune chance que Tyler s'égare, il est complètement hypnotisé dès qu'Emma apparaît dans son champ de vision. Et c'est réciproque ! Ainsi, après des débuts houleux dont je suis finalement un peu responsable si l'on se souvient de leur première rencontre à Vegas, ils sont fous amoureux. Et malgré ses dehors bourrus, son look de rocker-biker vintage, Tyler est un cœur en or, prêt à tout pour rendre heureuse la femme qu'il aime. De son côté, mon amie a su avec tendresse et délicatesse lui réapprendre à oser aimer. Et sans jamais s'imposer, elle a aussi réussi à se faire aimer de Sasha, qui a désormais un rêve dans la vie : chausser du 38 pour pouvoir mettre les escarpins de sa presque belle-mère et devenir styliste de chaussures !

- Je ne suis plus une star facile, sourit Jesse en jouant avec le cordon de mon haut de maillot de bain. Je ne cède plus systématiquement aux charmes des groupies qui veulent m'épouser. J'ai changé.

Il se moque clairement de moi mais au fond, je sais qu'il dit vrai : il a changé. Il pense toujours que la vie est un combat permanent mais il sait qu'il peut désormais compter sur le soutien de deux personnes.

Aidan, indéfectible et moi, pour toujours. À cette liste, on pourrait ajouter Tyler, Nathan, Emma, Remy, sans doute Melvin, tous ses *roadies* un peu bourrus que j'ai appris à connaître, Dobby et Chaussette. Dans une moindre mesure, Walligan...

Pour quelqu'un qui ne comptait que sur lui-même, ça fait une sacrée différence.

- À propos de tournée, Nathan t'a dit ce qu'Aidan et lui comptent offrir à Remy pour son

anniversaire ?

Tout en conversant tranquillement, il promène sa main sur mon ventre et mes hanches. Savourant la douceur de sa paume sur ma peau, je songe avec attendrissement à Nathan et Aidan : très amoureux, très complices, ils ont tout fait pour que Remy se sente bien chez eux puis, avec l'accord de l'ado, ils ont lancé les démarches pour l'adopter. Le souvenir de leur fierté et de leur joie à tous les trois quand ils nous ont annoncé leur décision me fait encore monter les larmes aux yeux.

– On a eu tellement à faire au Shelter avant que je parte qu'on n'a presque pas eu le temps de parler d'autre chose que de boulot.

Il faut dire que depuis que la vidéo réalisée par les jeunes a gagné le Prix jeune espoir au Festival du Nous, on n'a pas arrêté : projet de long-métrage avec Julius très emballé, lancement d'autres ateliers avec des professionnels, visites d'officiels qu'on n'avait jamais vus avant et généreux donateurs tombés du ciel qui ont le mérite de m'éviter de fastidieux dossiers de subventions. Et comme toujours, chaque semaine ou presque, accueil de nouveaux jeunes à accompagner, qui arrivent brisés, fragiles et si seuls.

« La société évolue », me dit Nathan avec son optimisme habituel. Mais pour moi, pas assez vite et pas dans le bon sens : la discrimination, la stigmatisation et la violence existent encore et toujours. Et tant qu'elles existeront, tant que des gens seront maltraités pour ce qu'ils sont, je me battraï : chacun a le droit d'être qui il veut être.

Au Shelter, Jesse et Aidan sont devenus nos meilleurs ambassadeurs. Ils viennent régulièrement y discuter avec les jeunes mais notre mascotte – et notre fierté –, c'est Remy, qui vient lui aussi partager son expérience, bonne et mauvaise, avec les ados médusés.

– Ils lui offrent un voyage en Argentine... m'explique Jesse en m'embrassant, interrompant ainsi mes pensées.

– ... avec un concert de Jesse Halstead à Buenos Aires ?

Car Remy, depuis qu'il vit avec Aidan, veut lui aussi assister à tous les concerts de Jesse ! Il s'est aussi inspiré de Nathan et assure désormais que rien n'est impossible.

– Alors, c'est pour ça que Remy s'est mis à l'espagnol ! ris-je tandis que Jesse m'attire à lui, les yeux brillant de petits éclats de désir naissant. Nathan m'a juste dit qu'il suivait des cours de jurisprudence internationale en espagnol en plus de ceux de son université.

Ça, c'est la grande fierté de Nathan et Aidan mais aussi la mienne : durant sa longue convalescence, Remy a bossé d'arrache-pied. Coaché par Nathan, il a préparé son bac, soutenu par Aidan, il s'est présenté à l'examen en candidat libre puis boosté par un stage avec Lindberg en personne, il s'est inscrit en fac de droit où il cartonne. Son rêve d'enfant va se réaliser...

– À propos d'espagnol, comment dit-on « j'ai très envie d'arracher ton maillot de bain et de te faire l'amour ici tout de suite sous cet arbre » ?

Happant ma bouche pour un baiser torride qui me fait instantanément oublier toute envie de poursuivre une quelconque conversation en anglais, en espagnol ou en inuit, Jesse plaque son bassin contre le mien. Ses mains qui cherchent mes fesses et son érection éloquente me confirment son désir.

Agrippant alors sa nuque, je réponds longuement à son baiser. Sa bouche a un goût de sel, d'épices et de fruits capiteux. Je me sens fondre de plaisir mais me détache de son corps en riant.

– Tu cherches à me déconcentrer, objecté-je en caressant son corps du regard avant de m'arrêter sur la bosse qui déforme son maillot de bain.

– Au contraire, je te ramène à l'essentiel ! sourit-il en s'allongeant complètement sur le dos, bras ouverts.

La tentation incarnée !

Ses yeux brillants et son sexe qui fend presque le tissu sont un pousse-au-crime. Sensuel, sexuel et passionnel car je meurs d'envie de me jeter sur lui, mais je lutte, désireuse de faire durer l'attente et de le provoquer un peu. Son air joueur m'amuse et titille mes sens.

– Alors, tu crois que je suis une fille facile qui cède à une rock star qui lui fait le coup du beau gosse tout chaud à poil sur sa serviette ?

– Tu n'es pas une simple fille, mais la femme de ladite rock star. Et d'ailleurs, je ne suis pas tout à fait à poil ! remarque-t-il en me souriant d'un air innocent.

Puis il observe son maillot avec perplexité. Et d'un geste lent, il le retire. Mes joues prennent feu, mon ventre aussi et je sens que mes lèvres se retroussent de gourmandise... Ainsi, malgré la connaissance que j'ai de son anatomie, la voir si fièrement dressée me fait toujours autant d'effet... Amusée par son air à présent très coquin, excitée par cette glorieuse virilité en évidence, je me lève lentement sans le quitter des yeux.

– Tu crois m'impressionner ? dis-je en élevant les mains vers ma nuque.

Ses yeux intrigués suivent mon mouvement : on dirait deux cristaux bleus. Avec une petite moue lascive, je dénoue lentement les bretelles de mon haut de maillot dont les deux triangles retombent l'un après l'autre, dévoilant ainsi mes seins. Leurs pointes tendues se dressent, semblant répondre au sexe de Jesse. Son regard me trouble autant qu'il me rend folle. Comme si sentir son désir croître démultipliait le mien à l'infini.

Mon regard rivé à celui de Jesse, je retire complètement la partie haute du maillot. Un bras sous la nuque, Jesse m'observe attentivement, les yeux étincelants. D'un balancement de hanches à droite, je fais alors glisser le bord de ma culotte vers le haut de ma cuisse. Puis de l'autre côté. Quand le haut de mon pubis apparaît au centre, le sourire de Jesse devient sauvage. Sa fossette creuse un éclat voluptueux sur sa joue. Je fixe sa bouche, les imaginant déjà courir sur ma peau et atteindre mon intimité. Un soupir s'échappe de mes lèvres et une vague chaude remplit mon sexe : rien qu'en le sentant me regarder, je pourrais avoir un orgasme.

Je joue avec les liens qui retiennent encore le tissu avant de les délayer totalement. Dans un glissement presque troublant, ma culotte tombe à mes pieds. Un souffle bouillant passe sur mon corps, fait de trouble et de fiébrilité. Jesse avale sa salive plusieurs fois tandis que son corps tressaille.

– Tu sais que tu es en train de me rendre fou ? demande-t-il d’une voix rauque en bandant de plus belle.

– C’est largement réciproque, murmuré-je en le caressant du regard.

Malgré mon envie de céder à la tentation dans la seconde, je pose les mains sur mes hanches, puis remonte mes paumes à plat vers mon nombril où je caresse ma cicatrice avant de remonter vers mon buste en effleurant mes seins. Mes doigts rejoignent ma nuque humide de désir. Soulevant mes cheveux en chignon, je lui souris : j’ai l’impression de prendre feu sous ses yeux. Un demi-sourire sur les lèvres, il semble fasciné, mais aussi lutter tout autant que moi contre l’envie de se jeter sur moi.

Comme à chaque fois que nous faisons l’amour, j’aime que nous soyons en harmonie. Aujourd’hui, notre envie commune de repousser la limite de notre résistance me plaît, m’excite et stimule ma créativité. Balançant alors d’un pied sur l’autre, j’ondule lentement devant Jesse, offerte à son regard brûlant avant de me retourner pour lui proposer mon dos. Je sais qu’il a une faiblesse pour ma chute de reins et mes fesses... mais je suis prise à mon propre jeu.

Quand je tends ma croupe en arrière, je l’entends soupirer. Je lui jette alors un regard par-dessus mon épaule : redressé sur un coude, il me dévore des yeux. Il semble prêt à bondir. Chacun de ses muscles frémissants est une invitation et une promesse. Je voudrais être capable de faire durer encore et encore ces instants si intenses et exaltants où chaque cellule de mon corps l’appelle et l’attend, où je bruisse d’impatience, de langueur et de plaisir naissant. Je voudrais pouvoir retarder encore le moment où nos corps entreront en contact. Mais je sais qu’à la seconde où il posera un doigt sur moi, qu’au moment où je sentirai sa peau sous mes mains, je ne pourrai plus résister ni diriger quoi que ce soit : mes sens auront complètement pris le dessus.

Et j’aimerai ça. Encore plus que cette attente fiévreuse que je me délecte de prolonger au maximum en commençant à m’élancer vers la maison.

Je ne me retourne pas pour voir son visage mais j’imagine son sourire. Son rire et ses pas derrière moi me font courir encore plus vite, rendant absolument irrésistible mon envie de lui échapper pour mieux me fondre en lui. Le cœur battant, le corps en flammes, j’avance en riant, anticipant avec délices le moment où Jesse me rattrapera et me serrera dans ses bras.

Quand je sens ses mains saisir ma taille, j’en ai le souffle coupé : le plaisir et le désir sont si puissants que je halète, soudain immobilisée dans ma course. J’en oublie le lieu, l’espace et le temps. Seule compte maintenant mon envie de faire l’amour avec Jesse.

Maintenant. Tout de suite.

Je tente de me retourner mais il me retient dos à lui en m’embrassant dans le cou. Son souffle sur

ma peau, ses lèvres qui murmurent, ses dents qui mordillent mon oreille, ses paumes puissantes qui écrasent mes seins et son membre dur contre mes fesses... je ne sais plus où j'en suis. Je murmure, frémis et gémis tandis qu'il me plaque de plus en plus fort contre lui. Ses doigts courent sur mon corps tandis que je noue mes bras autour de ses reins pour le sentir tout entier contre ma peau. Ses caresses semblent allumer en moi des milliers de lumières, je me transforme en torche de désir, en feu de joie et de jouissance. Quand il glisse ses doigts vers mon intimité palpitante, une onde familière se propage entre mes cuisses, légère et frémissante.

Je voudrais ne pas jouir tout de suite...

Mais dès qu'il se faufile entre mes chairs qu'il effleure, caresse, titille, entre en moi et me pousse au bout du plaisir, une marée de plaisir s'épanouit dans mon sexe puis se diffuse dans tout mon corps, secoué de contractions voluptueuses et infinies.

Quand je rouvre les yeux, je réalise que nous ne sommes pas dans la maison mais dans le patio qui est en son centre, peuplé de cactus, de fleurs tropicales et de statues précolombiennes. Énigmatiques et bienveillantes, elles semblent nous observer. Quand les vibrations de l'orgasme s'atténuent, je me retourne vers Jesse pour l'embrasser : le bleu de ses yeux est immense, noyé de grandes traînées de désir doré, qui me font penser à des comètes dans l'espace.

Cet homme a le ciel dans ses yeux, me dis-je en cherchant sa bouche avec passion.

Sans cesser de nous enlacer, nous avançons vers le sofa bleu pâle situé sous l'immense manguier. Vacillant l'un avec l'autre, nous nous effondrons sur le matelas moelleux. Jesse se retrouve sur le dos et moi allongée sur lui, ressentant chaque parcelle de son corps sous le mien. Je continue mon baiser en enserrant son visage entre mes mains. Mes lèvres quittent les siennes pour parcourir ses joues, ses pommettes, son front, son menton. J'aime le parfum et le goût qu'a déposés la mer sur sa peau.

Je rêve de le goûter tout entier.

Glissant lentement, je commence à descendre ma bouche sur son cou. Je longe ses clavicules, son épaule, j'embrasse son tatouage, je suis la courbe de ses pectoraux. Je dépose un baiser au creux de son plexus, là où les côtes se rejoignent comme dans un estuaire. Puis je cerne son nombril de baisers. Ses abdominaux se contractent à chaque fois que passent et repassent mes lèvres. Quand j'atteins le bas de son ventre, Jesse se cambre presque. Je pose doucement mes lèvres au pied de sa verge puis lentement je les fais glisser le long de son membre, que je sens se gonfler de plaisir. Tout en embrassant la peau fine, je caresse du bout de la langue chaque petit vallon ou renflement de son membre de plus en plus frémissant. Jesse râle doucement en cherchant mon crâne avec sa main. Les gouttes de son plaisir qui perlent, épicées et vanillées à la fois, m'excitent terriblement.

Sans le quitter des yeux, j'enfonce doucement le bout de sa verge entre mes lèvres. Il soupire quand j'accentue la pression de mes lèvres. Plus je fais pénétrer son sexe dans ma bouche, plus sa respiration s'accélère et plus il agrippe mes cheveux. J'aime son plaisir et la façon dont il reçoit mes caresses, les yeux mi-clos, un sourire de contentement presque rêveur sur ses lèvres entrouvertes.

Tout en continuant à le caresser, je pense à la première fois où j'ai pris son sexe dans ma bouche sans préservatif. C'était juste après sa sortie de l'hôpital où sous forme de conjuration définitive du mauvais sort et d'engagement solennel l'un vis-à-vis de l'autre – étonnamment presque plus impliquant pour chacun de nous que le mariage de Vegas et tout ce que nous avons vécu depuis –, nous avons décidé de faire les tests de VIH. Et depuis, à chaque fois que nos chairs se retrouvent et s'épousent sans protection, nues, fragiles et confiantes, je suis émue. C'est comme si, à chaque fois, je découvrais Jesse un peu plus intimement et me livrais de la même façon.

Quand tendu de plaisir, il est sur le point d'exploser dans ma bouche, il se retire. Ses mains attrapent mes épaules et m'attirent à lui. Le goût de son sexe est encore sur mes lèvres quand je l'embrasse, excitant et troublant.

– Viens, dit-il en saisissant mes hanches.

Écartant les jambes de part et d'autre de son bassin, je m'installe à califourchon au-dessus de lui, suspendue à quelques millimètres de son sexe dressé. Oscillant lentement, je me caresse sur le bout de sa verge. Il sourit en sentant la moiteur onctueuse de mon entrejambe. Je me laisse alors lentement glisser jusqu'à ce qu'il pénètre entièrement en moi. Puis je reste immobile, savourant cette force plantée en moi, qui semble se démultiplier à chacune de nos respirations.

– Je t'aime tellement, Willy-Willow, murmure-t-il en repoussant les cheveux qui tombent dans mes yeux.

Amusée, je souris. La tête pleine de musique, j'entends retentir les notes joyeuses de ce morceau qu'il a composé hier sur la plage et aussitôt intitulé *Willy-Willow*.

Les yeux débordant d'amour, il pose doucement ses paumes sur mes seins qui se gorgent à nouveau de désir et, tout en caressant ma poitrine, il commence à serrer ses muscles fessiers en petites contractions régulières. L'effet de ce tout petit mouvement de bascule de ses reins est une lente et divine ascension de notre plaisir. Je retiens mon souffle pour écouter mon corps murmurer de plaisir en accueillant le sexe de Jesse. Il me semble sentir chaque cellule de son être en moi, sur moi, avec moi et que nous sommes si unis que rien ni personne ne pourra jamais nous empêcher de nous aimer.

– Moi aussi je t'aime.

Les larmes aux yeux tant je suis heureuse, je me laisse aller au plaisir qui m'envahit. C'est d'abord un infime fourmillement de tout mon vagin, qui se répand ensuite en un échauffement voluptueux dans mes cuisses puis mon sexe, irradiant progressivement mon clitoris qui frotte contre sa chair. Petit à petit, le picotement devient ravissement, puis vertige, puis ivresse, puis folle passion, violente et urgente, réclamant accélération et fougue. Agrippée à ses épaules, je me mets à coulisser sur le membre de Jesse, qui entre en moi à une cadence de plus en plus rythmée. Je me sens fournaise, brasier et gouffre, je le happe, il m'emplit et nous ne faisons qu'un, feu de plaisir et de désir. Jusqu'à ce que l'orgasme se déclenche, colossal, dévastateur. Je hurle de plaisir tandis que Jesse continue à me pénétrer et qu'un nouvel orgasme encore plus inouï que le précédent nous emporte.

Quand je m'endors sur son épaule, toutes les statues du jardin semblent nous sourire.

7. Arbre de vie

Jesse

- J’ai eu Lindberg au téléphone : il a reçu les papiers officiels du jugement. Tout est en règle : nous sommes officiellement divorcés depuis deux semaines. Il nous envoie tout par mail.
- Cool, sourit Willow en retenant ses cheveux qui volent dans tous les sens autour de son visage. Finalement, on sera quand même restés mariés un peu plus d’un an !
- Même s’il le voulait, Monty ne pourrait rien dire, ni même Dangelo. Tu as pensé à le prévenir d’ailleurs ? me moqué-je.

Sans me laisser distraire par l’auréole dorée que dessine sa chevelure autour de son crâne, je fixe la route en pensant que l’héritage d’Elena appartient désormais pleinement et sans réserve à sa petite-fille. Il me semble que la grand-mère de Willow aurait été heureuse de nous et de ce que nous avons décidé.

- Il faudrait peut-être se grouiller ! dit soudain Willow en regardant l’heure. Ils vont arriver dans quelques minutes. Fonce !
- Accroche-toi alors, dis-je en quittant la route pour m’engager sur un chemin qui coupe à travers champs pour rejoindre le terrain d’aviation situé de l’autre côté de l’île.

Willow s’exécute en s’arrimant d’une main à la portière de la jeep décapotable et de l’autre à la barre située sous le pare-brise. Pied sur l’accélérateur, je fais monter le compte-tours en jetant un rapide regard vers Willow qui me sourit. Un vrombissement de moteur nous fait lever les yeux en même temps : le petit avion bleu turquoise qui contient nos amis passe au-dessus de nous pour se poser d’ici quelques minutes. Clairement, on est en retard ! Il faut dire qu’après un petit intermède sensuel sous le manguier, notre sieste s’est un peu prolongée.

- Tu es sûr que c’est un raccourci ton truc ? demande Willow dubitative quand je ralentis pour passer une petite rivière à sec.

Cette fois, j’éclate de rire : je n’aurais jamais cru la voir tranquillement assise sur un siège passager sans chercher le bouton du fauteuil éjectable. Et encore moins l’entendre me demander de rouler plus vite !

- Pourquoi tu ris ?
- Parce que je suis heureux ! Et que je vais bientôt épouser pour de vrai la femme que j’aime depuis toujours.
- Ça a toujours été pour de vrai entre nous, me corrige Willow d’un ton sévère.
- Mais se marier à Vegas quelque part, ça sonne faux...
- Je trouve surtout qu’avoir juste des souvenirs tronqués et quelques photos pourries à regarder

quand on sera vieux, c'est hyper frustrant, rit Willow.

Admiratif, je lui jette un rapide coup d'œil : elle sourit tranquillement, amusée et fière de sa plaisanterie. Et en la regardant, je suis aussi attendri que fier : sa force, celle que je sais qu'elle a toujours eue en elle, est ce qui lui permet de rire aujourd'hui de cette perte de mémoire qui l'a désespérée et affolée si longtemps.

Quel chemin parcouru depuis nos retrouvailles à Las Vegas... Un chemin houleux, sinueux, inattendu, effrayant, obscur parfois, avec de grands moments d'espoir et de bonheur mais que j'ai souvent cru sans issue.

Et qui finit en apothéose puisque demain nous nous remariions !

Et pour ça, nous avons d'abord dû divorcer. Procédure technique obligatoire et purement formelle que Monty Morgans a saluée d'un froncement de sourcils avant de nous féliciter d'avoir toujours su prendre des décisions qui nous honorent. Étonnamment ému, Lindberg a récité d'une voix solennelle un vers d'Emerson un peu obscur en nous souhaitant « un œil joyeux, une innocence qui fait envie au ciel, l'élan vers l'enthousiasme, le rire, afin que vous puissiez cueillir librement la fleur splendide à la cime des arts ». J'ai apprécié l'attention mais en suis resté sur le cul.

En un peu plus d'un an, nous avons changé : elle, moi, nous. Sans être différents, nous ne sommes plus tout à fait identiques à ce que nous étions. Willow est plus fondamentalement elle-même, comme si toutes ces épreuves l'avaient recentrée, faisant apparaître encore plus précisément ce qu'elle a toujours été. Un joyau, une perle, intense, précieuse et lumineuse.

– Tu as l'air bien sérieux, me dit Willow.

J'opine en silence. Je ne dirais pas que je suis devenu plus sérieux, car Aidan se foutrait de moi en me rappelant ma dernière nuit post-concert à danser sur les tables – en tout bien tout honneur puisque c'était avec Willow – mais je me sens apaisé. Comme si cette colère qui avait toujours fait partie de moi avait disparu. « Pas tout à fait », dirait Tyler qui, sans me le reprocher, trouve que je monte toujours un peu vite en pression, en particulier avec les journalistes. Il a raison mais je progresse. Je prends sur moi...

La preuve, je ne l'appelle plus la nuit à pas d'heure pour lui faire écouter un truc qui sonne mal !

Ce n'est pas que je n'ai plus d'insomnies – bien au contraire – mais je suis presque prêt à admettre que je serai toujours un mec qui dort peu, qui compose la nuit comme un hibou mais qui ne doit pas pour autant réveiller tout le monde quand il a besoin d'un avis.

Le bon point de mon absence de sommeil ces derniers mois est que ça m'a permis de pondre un album mais surtout de veiller sur Willow toutes ces nuits où elle se réveillait en sueur, encore terrorisée. Et tout en jouant et composant, j'ai réfléchi : à mon histoire, à ma vie, à tout ce que je ne saurai sans doute jamais. À ma famille, au sang qui coule en moi. À Benjamin. À mes vrais parents ainsi qu'à Hunter et Selena.

Il m'a fallu du temps pour regarder mon histoire en face, avec tous ses mystères et ses drames. Benjamin n'a dit que ce qu'il voulait bien dire, c'est-à-dire pas beaucoup plus que pendant ces longues minutes où il nous a tenus à sa merci. Aux audiences, il s'est tu, abattu, marmottant presque et renfermé sur lui-même. Le *stalker* grandiloquent et mégalo de cette terrible soirée avait disparu pour laisser la place à un type paumé, les yeux fous, les mains tremblantes à cause des médicaments.

Un type que j'aurais pu être... Si Gabe Pinstripe m'avait emmené moi, et pas Benjamin.

En un an, je me suis souvent posé la question : est-ce le hasard, un karma de merde ou rien ? Juste la malchance, sans doute. La main d'un père défoncé qui attrape un bébé dans un berceau, n'importe lequel, comme un souvenir qu'il fourre dans sa poche.

Je trouve tout ça tellement triste. Et tellement injuste. Et c'est aussi pour ces raisons que j'en veux encore à Hunter et Selena. D'une certaine façon, ils ont contribué à tout cela. Je ne pourrai pas leur pardonner leur bêtise, leur égoïsme et leur inflexibilité. Je pense à Aidan bien sûr mais aussi quelque part à mes vrais parents. Si Hunter n'avait pas jugé sa sœur artiste et marginale et condamné d'office ses aspirations à un mode de vie hors de ses sacro-saints principes, peut-être que son existence n'aurait pas été la même. Pas si courte. Pas si sordide.

Et qu'est-ce qui se serait passé alors ? Qui serais-je ?

– Où es-tu ? Reviens, me dit soudain Willow d'une voix douce en posant sa main sur ma cuisse.

Secouant la tête, je souris et repousse les ombres de ce qui aurait pu être, autrement, ailleurs, très ému qu'à son tour, elle me tende la main par-delà le passé. Vers le présent, celui que j'ai toujours voulu et qui est bien là désormais. Car ce qui compte est sous mes yeux : Willow, notre amour, notre mariage, Aidan et nos amis dans l'avion qui va se poser d'ici peu. Et même si mon passé n'est pas ce que j'imaginais, qu'importe finalement.

La vie est devant moi, pas derrière.

Et d'ailleurs, je ferais bien de me concentrer très sérieusement sur ce qui est en face de moi, à savoir le petit coucou bleu tout juste posé sur la piste... À quelques mètres devant la jeep à laquelle je viens de faire gravir un talus pour déboucher au pied de l'avion !

– Et merde, ce n'est pas tout à fait par là que je pensais arriver, soupiré-je en voyant la tête ébahie des agents de piste, casques sur les oreilles, qui font des moulinets de bras pour m'indiquer que je n'ai rien à faire là.

– En fait, c'était bien un raccourci ton truc !

Willow éclate de rire en sautant de la jeep pour se diriger vers l'escalier posé devant l'avion.

– Service d'accueil VIP, explique-t-elle aux types en casque avec un aplomb qui me fait fondre.

Le comble pour un violoniste-performer : avoir les jambes et les mains qui tremblent avant d'entrer en scène.

Le truc qui ne m'est jamais arrivé – au contraire, je suis généralement dopé à l'adrénaline – et qui est en train de me tomber dessus par surprise alors que je m'escrime depuis trois minutes à tenter de boutonner ma chemise, tout en me répétant que tout va bien, que des tas de gens se marient tous les jours et que je me suis déjà marié complètement bourré.

Donc à jeun, je devrais y arriver !

Apercevant mon air dépité, Willow s'approche de moi en souriant. Quand ses doigts effleurent mon torse, j'oublie toute appréhension et soupire de bonheur en la contemplant : elle est superbe, vêtue d'une simple robe blanche courte presque transparente d'où ses longues jambes dorées émergent comme deux tiges de fleurs.

Tandis que, complètement confit d'amour, je fixe la couronne de fleurs de *sakura* qui orne ses cheveux, Willow écarte doucement ma chemise.

Un peu stupéfait, je proteste timidement, voyant dans ce geste une invitation intéressante mais peu gérable en timing avant la cérémonie. Elle sourit mystérieusement en posant sa tête contre mon torse. Son parfum vanillé mêlé aux effluves venues de la mer monte à mes narines et m'enivre. Fermant à demi les yeux, elle semble vouloir écouter les battements de mon cœur. Chaviré, je ne bouge pas, de peur de rompre ce moment de grâce.

– Je t'aime, murmure-t-elle.

– Je t'ai toujours aimée et chaque seconde, je t'aime davantage.

Presque rêveusement, ses doigts suivent le dessin de l'arbre tatoué sur ma poitrine, caressant doucement les racines, le tronc, les branches puis les oiseaux. Sans mélancolie, je me souviens du jour, il y a six ans à présent, où j'ai fait graver cet emblème sur ma peau, un arbre d'immortalité. J'avais choisi un saule, l'arbre dont vient le prénom « Willow », un arbre d'enchantement et de vie, associé à la renaissance dans la mythologie celtique.

Et aujourd'hui, après ce qui est arrivé, cet arbre gravé au-dessus de mon cœur me semble encore plus symbolique : reliant le monde souterrain des ombres et des mystères au ciel pur, là où les oiseaux s'envolent en nuée mélodieuse. En passant par la vie.

Quand elle se redresse, je saisis sa paume dans laquelle je dépose un baiser en m'inclinant. L'émotion me fait trembler, surtout quand je vois ses yeux scintiller de larmes.

– Allons-y, dit-elle en prenant ma main dans la sienne.

Quand nous montons sur la petite colline juste derrière notre maison, je ne peux m'empêcher de sourire en observant sa surprise. Ébahie, elle secoue la tête avec ravissement en découvrant les centaines de paniers de liserons blancs disposés de part et d'autre du chemin de terre qui monte vers

le petit autel situé au sommet. Tout en haut, le maire du village et les gens qui comptent pour nous sont là. Mon regard passe sur eux tour à tour et je me souviens de leur réaction quand nous leur avons annoncé que nous allions divorcer pour mieux nous remarier.

Très ému, Aidan m'a serré contre lui en murmurant qu'il était ravi, qu'il me souhaitait un bonheur immense et que la chance de sa vie avait été d'avoir un petit frère comme moi. Les larmes aux yeux, Nathan nous a embrassés à son tour en nous félicitant avant de s'emberlificoter d'émotion dans des vœux de remariage heureux où il apparaissait tout de même qu'Elisabeth Taylor et Richard Burton avaient divorcé plusieurs fois avant de se remarier une fois de moins ! Plus concis, Emma et Tyler ont hurlé « oh putain, c'est pas vrai ! » en chœur. Et Sasha s'est mise à pleurer au mot divorce jusqu'à ce que je lui explique qu'elle allait être notre demoiselle d'honneur. Plus réservé, Remy a trouvé ça hyperromantique et a proposé qu'on en fasse un scénario pour le prochain court métrage du Shelter.

Catégorie love story !

Et aujourd'hui, tous rassemblés autour de nous, beaux comme des papes, ils semblent aussi joyeux que nous. Très émus aussi. Même Dobby orné d'un énorme nœud blanc a cessé de courir après Chaussette pour s'asseoir avec lui de part et d'autre du maire. Tels deux sphinx pas encore remis de leur premier voyage en avion, ils nous observent d'un air bienveillant.

Quand le maire prend la parole, je serre la main de Willow, presque oppressé. Dans ma tête défilent des images en accéléré : nous au Conservatory Garden, sur le Brooklyn Bridge, moi à genoux devant elle dans la neige, le camion fonçant sur notre voiture, mon émerveillement terrifié en la reconnaissant au Shelter.

En fixant le visage de la femme que j'aime, je pense à ceux qui l'ont aimée avant moi et à qui je jure de toujours la chérir : ses parents que je n'ai pas connus, Elena. Je songe aussi à tous ceux qui m'ont permis de devenir qui je suis aujourd'hui. Ceux qui ont cru en moi, Aidan, mes profs, Tyler...

Tout en écoutant le maire énoncer mes devoirs d'époux, je jette un regard vers Aidan. Mon frère, très troublé – je le devine à sa façon de remettre ses cheveux en brosse sur sa tête régulièrement alors qu'ils n'ont pas flanché d'un millimètre –, nous observe affectueusement.

« Tu es sûr que tu ne préfères pas que ce soit Elvis ? » a-t-il souri malicieusement le jour où je lui ai demandé d'être mon témoin. « Même pas en rêve ! » ai-je répondu en déclinant aussi Marilyn et Madonna : « d'immenses artistes mais on a déjà donné avec les sosies ! » Comme moi, Aidan a éclaté de rire, signe que la fratrie Halstead avait commencé à digérer l'arrivée inattendue et tardive de ce troisième rejeton si particulier.

– Willow Blake, voulez-vous prendre Jesse Halstead pour époux ? demande alors le maire avec un accent espagnol chantant.

Même si je devrais avoir un peu d'entraînement entre une cérémonie à Vegas et deux demandes en mariage à genoux, le tout avec la même femme, je retiens mon souffle, pétri d'appréhension. Puis fou

de joie en l’entendant accepter, je prononce à mon tour un oui grave et sonore qui vibre longtemps, comme une note tenue au violon.

Coachée par Tyler et Emma, l’air très appliqué, Sasha apporte lentement nos alliances déposées dans un coquillage : la mienne, un simple anneau d’or. Celle de Willow, une bague ancienne, un épais ruban d’or rose avec des oiseaux stylisés.

D’un commun accord, Willow et moi avons donné les anneaux en diamant de Vegas à une vente de charité de prestige. Et maintenant, amusé et ravi, je fonds devant la surprise de Willow dont le regard oscille entre Sasha qui avance à petits pas et Aidan qui improvise un discours racontant notre périple fraternel à travers New York pour dénicher cette alliance.

– Elle aurait appartenu à une jeune Sioux enlevée à sa tribu pour être élevée par des quakers, qui serait ensuite devenue violoniste avant d’ouvrir un orphelinat avec des méthodes éducatives assez révolutionnaires pour l’époque, explique Aidan, l’air concentré. Au siècle suivant, elle aurait été offerte à Georgia O’Keeffe avant de disparaître pendant des années et de réapparaître comme par magie au doigt d’une riche héritière...

– Cette bague était faite pour toi, dis-je en prenant la main de Willow.

Belle, singulière, elle a une histoire et un avenir, le nôtre.

Radieuse, Willow me sourit. Quand je passe l’alliance à son doigt, j’entends résonner de la musique : le son martelé du soleil sur ma peau, les coups de gong de l’amour dans ma poitrine, les notes verdoyantes du bonheur et le frissonnement argenté de la brise de fin d’après-midi.

– C’est le plus beau jour de ma vie. Et celui-là, je ne l’oublierai pas, dit la femme de ma vie en m’embrassant.

FIN.

TOI ET MOI : C'EST COMPLIQUÉ

Extrait Premiers chapitres

1. Un couple en danger

- Mia, on doit faire quelque chose pour Kim ! Elle est vraiment trop malheureuse, insiste Ivy.
- Oui, mais quoi ?

Je jette un regard vers Kim en équilibre précaire sur mon canapé : après avoir sangloté pendant deux heures, ma meilleure amie est maintenant assoupie, son verre encore crispé entre ses doigts. Son visage tendu à son arrivée est presque apaisé : effet réparateur d'une soirée avec ses amies de toujours.

Et de plusieurs verres de chardonnay...

- Il faudrait, tu vois, un truc inoubliable, un événement génial, unique qui réussirait à la réconcilier avec Alec... LE truc dont ils se souviendraient toute leur vie et qui ferait qu'ils ne voudraient plus jamais se quitter.

J'opine, tout en tentant de me redresser sur mon fauteuil. Mais j'ai du mal à imaginer qu'une quelconque solution miracle puisse exister pour reconstruire le couple de notre amie Kim. De toute façon, j'ai du mal à imaginer quoi que ce soit, parce que depuis un bon moment, grâce au vin blanc, mon cerveau est amputé de quatre-vingt-dix pour cent de ses facultés...

Devant moi, trois des quatre bouteilles apportées par Ivy et Kim pour l'apéro gisent sur la table basse. Vides. Mes amies sont arrivées vers dix-neuf heures. Il est vingt-deux heures. Et nous n'avons rien mangé.

- Un truc vraiment romantique comme on voit dans les films, continue Ivy sur sa lancée.
- Un tour de Manhattan à dos de chameau ? Une partie de pétanque géante dans la 5^e avenue ? Un saut du haut de l'Empire State Building dans les bras d'Alec ? lancé-je de plus en plus réjouie par les folles idées qui me montent à la tête dans de joyeuses vapeurs d'alcool.

J'éclate de rire en me rendant compte que mes dix pour cent de neurones encore en fonction viennent de proposer un vol suspendu à une aile au-dessus de New York. Moi, à qui la simple évocation d'un engin s'élevant dans le ciel donne des sueurs froides.

Et voilà le résultat d'une grosse journée cumulée avec un abus de chardonnay : j'en perds mes phobies !

- Non, trop compliqué à organiser, me répond Ivy en secouant la tête.

Elle a l'air tellement sérieuse que je ris de plus belle.

- Mais, reprend-elle aussitôt en souriant, on pourrait tout simplement pirater le système

informatique de Times Square pour faire défiler sur tous les écrans « Kim + Alec = true love » !

– Mais évidemment ! dis-je en applaudissant. Avec des photos de Kim et Alec en forme de cœur. Et le sol serait couvert de pétales de roses qui tomberaient du ciel...

Imaginant déjà la foule de Time Square acclamant Alec à genoux devant Kim pour lui dire son amour, Ivy et moi sourions en observant tendrement notre amie affalée sur le canapé.

– Oh ouais ! Et puis, on demande à Adele de venir et de chanter pour eux *Make You Feel My Love* ?

– Ça va le faire ! assuré-je. Imagine un peu...

Joignant le geste – vacillant –, à la parole – pâteuse –, je me mets debout. Puis rejetant mes cheveux en arrière, pieds serrés, mains croisées l'une sur l'autre au centre de ma poitrine, je commence à chanter d'une voix grave.

– « *When the rain is blowing in your face, And the whole world is on your case...* »

Hilare, Ivy se redresse, portable levé vers le ciel, yeux extatiques, et balance son buste en rythme sur les accents soul de la célèbre chanson.

– « *I could offer you a warm embrace...* », continué-je avec ferveur.

– « *To make you feel my love* », reprenons-nous, Ivy et moi, avec des accents tragiques dans la voix.

– C'est extra comme idée, dit Ivy en se laissant soudain retomber sur le canapé, mais on a un vrai problème : on n'a pas le temps d'attendre qu'Adele revienne de sa tournée en Europe ! Il y a urgence pour Kim.

– C'est pas faux.

Car dès l'instant où j'ai vu Kim – que je n'avais pas revue depuis plusieurs semaines à cause de son boulot qui la fait se balader tout le long de la côte Est – elle m'a semblé au fond du trou : il y a donc clairement urgence à la sortir de là. Mais comment ?

À part lui dire que seul le temps effacera sa douleur ou que « un de perdu, dix de retrouvés »... Mais elle s'en fout des neuf autres, car visiblement, elle souffre énormément à cause du premier.

« Passe à autre chose », aurais-je dû lui dire. Mais devant son corps amaigri et ses yeux tristes, je n'ai pas eu le courage. Je l'ai juste serrée dans mes bras très fort en lui souhaitant la bienvenue chez moi.

– Et si... commence Ivy.

Je me retiens de pouffer. Les « et si » d'Ivy ont toujours été célèbres parmi nous. « Une porte ouverte sur le paranormal », dit Kim d'habitude, et la plaisanterie est devenue rituelle dès qu'Ivy prononce son fameux « et si... ».

Je cherche Kim du regard mais elle est à présent penchée à l'oblique, menton rabattu sur sa

poitrine. Ses cheveux auburn tombent en rideau épais sur son visage. Je fais un effort pour me mettre debout et tenir droite quelques secondes avant de me déplacer d'un pas incertain vers mon amie. Je retire délicatement son verre d'entre ses doigts.

– Et si on leur organisait un petit voyage où ils pourraient se retrouver, se parler, se pardonner ? reprend Ivy.

– Vu ce que Kim a dit tout à l'heure d'Alec...

Comme si elle voulait participer à notre conversation, Kim marmonne dans son sommeil, semblant rire à son tour. Car depuis plus de dix ans qu'on se connaît toutes les trois, c'est pareil : après un « et si » d'Ivy, il y a généralement un plan foireux.

Dans le cas présent, complètement fantasmatique et irréalisable.

– Tu crois vraiment qu'elle a envie de se retrouver en tête-à-tête à Venise avec lui ?

– Mais non, je te parle d'un séjour chaleureux, entouré d'amis, pour les aider, les soutenir et les épauler, dit Ivy en faisant un ample mouvement de rassemblement avec ses mains.

– C'est ambitieux. Et généreux, ajouté-je.

Imaginant déjà son week-end de grande réconciliation, Ivy se met à sourire, les mains passées sous son crâne appuyé sur le canapé. Ses mèches dorées encadrent son joli visage concentré.

– Je suis sûre qu'ils pourraient dépasser leurs difficultés. L'amitié est le ciment du couple, affirme-t-elle d'un air convaincu.

– Ce n'est pas ce qu'on dit, remarqué-je dans un éclair de sobriété. Il paraît que quand un couple devient ami, c'est plutôt mal barré...

– Je te parle de l'amitié des autres pour un couple en difficulté, dit Ivy en mettant un énorme accent tonique sur « amitié ».

Je hoche la tête, un peu perplexe. Puis je finis mon verre sans un mot. À l'autre bout du canapé, Kim ouvre soudain un œil trouble dont l'opacité indique qu'elle n'a aucune idée de ce dont Ivy se préoccupe : son couple, celui que Kim forme avec Alec depuis quatre ans. Ce couple idéal dont Kim ne veut plus entendre parler depuis leur dernière soirée de Nouvel An il y a un mois et demi, qui s'est soldée par les valises d'Alec sur le palier et des vœux de bon vent pour l'éternité.

D'un geste incertain, Kim récupère son verre sur la table et le dirige vers sa bouche. Mais son bras retombe d'un coup et le verre roule à ses pieds.

Complètement bourrée. Comme Ivy et moi, mais Kim a un tour d'avance.

– Oh Kim, dit Ivy d'une voix attendrie.

Kim murmure un « quelle heure est-il ? » pâteux puis, sans attendre de réponse, son corps s'affaisse sur le côté. Ses paupières luttent encore un instant, tandis qu'elle bascule tout entière à l'horizontale sur le canapé. Que penserait-elle du projet d'Ivy si elle entendait notre conversation ?

– Le parquet ne craint rien, dis-je tandis qu'Ivy s'empare d'un torchon pour essuyer le sol.

Je la regarde en souriant, admirative : Ivy est la fille la plus délicate, la plus attentionnée et la plus bienveillante du monde. C'est elle qui m'a appelée hier pour organiser cette soirée entre copines. Objectif : remonter le moral de notre amie fraîchement célibataire et complètement déprimée par la situation.

Entre mes dossiers de boulot à vérifier, mes boîtes-cadeaux en papier journal à fabriquer par dizaines pour samedi et mon sacro-saint cours de yoga, j'aurais bien décliné. Mais j'ai rarement l'occasion de voir Kim depuis qu'elle s'est installée à Philadelphie avec Alec, et surtout : ma meilleure amie va mal.

– J'ai un oncle en Floride, reprend Ivy en se rasseyant. Il pourrait nous prêter sa maison.

– Celui qui bossait à Hollywood ? Trop bien !

– Je suis sûre qu'il accepterait, opine Ivy. Je lui dirai qu'il y va de la survie d'un couple ! Et on pourrait y aller tous ensemble.

– Tous ?

– Kim, Alec, toi et moi évidemment, plus leurs amis, tous ceux qui voudraient venir quoi !

– Le rêve ! Kim et Alec à nouveau ensembles et nous en vacances avec eux, ça serait génial.

Je me rencogne dans mon fauteuil moelleux et avale une nouvelle gorgée de chardonnay. J'imagine déjà un long week-end paradisiaque, un épisode de *Friends* sous le soleil de Floride, tous en short, casquette et tongs et une grosse fête pour la réconciliation de nos amis.

Plutôt excitant comme perspective, mais horizon un peu confus pour l'objectif Kim/Alec !

– En Floride, il fait toujours beau et mon oncle a une piscine. Tu sais qu'Alec fait très bien les mojitos ?

Hochant la tête, je ferme les yeux. Pas désagréable de m'imaginer les pieds dans l'eau, la peau chauffée par le soleil, à peine dérangée par le bruit des glaçons tintant dans les verres...

– Alors, tu vois, en partant ce vendredi, on pourrait rester jusqu'au jeudi. Ça ferait un peu plus qu'un week-end mais ça leur donnerait plus de temps.

– Mmm.

Renversée sur mon fauteuil, je me laisse griser par le parfum des feuilles de menthe écrasées auquel se mêle l'acidité du citron... Puis, l'info parvient jusqu'à mon esprit parti flâner sous les palmiers de Floride.

Ce vendredi ?

– Tu veux dire, là tout de suite ?

– Ben, la Saint-Valentin c'est mercredi de la semaine prochaine non ?

– Je le sais bien, soufflé-je avec un sourire, Je n'ai pas une minute à moi d'ici là !

– On pourrait partir jeudi...

– Ivy, la coupé-je, on est... enfin je ne sais pas très bien quel jour on est... à cette heure-ci. Mais je sais qu'il faut absolument que j'ouvre la boutique ce week-end, sinon je suis morte ! Mon banquier va me flinguer si mon compte reste dans cet état.

État complètement désespéré, que, même avec deux boulots – l'agence la semaine et la boutique le week-end –, je n'arrive pas à améliorer.

– Mais c'est quand même la Saint-Valentin ! réplique Ivy comme si le monde devait s'arrêter de respirer pour une fichue fête des amoureux.

– C'est pas un jour férié ! dis-je en riant.

Quoique du point de vue de Kim allongée sur le canapé, la Saint-Valentin doive s'apparenter désormais à un jour de deuil national.

– Écoute, là maintenant j'ai du mal à... organiser mes idées mais... sur le principe tu es d'accord, hein ? demande Ivy.

– Sur le principe d'aider Kim, évidemment... dis-je avec fermeté. Je crois qu'elle n'a jamais été saoule de sa vie, ajouté-je après un silence en regardant notre amie.

Ivy acquiesce avec un regard triste. Car de nous trois, Kim a toujours été celle qui buvait peu et nous raccompagnait quand Ivy et moi avions abusé des cocktails en soirée.

– Elle a le cœur brisé. On ne peut vraiment pas la laisser comme ça, dit-elle en se servant un nouveau verre.

Je lui tends le mien. D'un air soucieux, elle verse la moitié du chardonnay à côté en remplissant nos verres. Elle ne semble pas s'en apercevoir.

– Alors c'est d'accord ? demande-t-elle en approchant son verre du mien.

Je hoche la tête. Le son des verres entrechoqués me sort un instant de ma torpeur : je viens de m'engager, mais à quoi exactement ? Je réfléchis dans la faible mesure de mes possibilités à cette heure-ci : le plan d'Ivy est idyllique, utopique et à l'état larvaire. Même sous l'effet de l'alcool, je sais qu'il a peu de chance de se concrétiser.

Ivy tente de se lever.

– Ça ne t'ennuie pas si je dors là ? demande-t-elle en se laissant retomber.

Et elle s'allonge à côté de Kim.

Ramassant un plaid, je le pose sur mes deux amies endormies. Puis, je réussis à rejoindre mon lit où je m'endors tout habillée, rêvant de tonneaux de mojitos se déversant dans une piscine, de doigts de pieds en éventail, de transats aux couleurs bariolées et de Kim embrassant Alec sous un tonnerre

d'applaudissements.

Au matin, j'ai la tête saucissonnée dans un étau qui écrase à la fois mes tempes et l'arrière de mon crâne. Un coup d'œil sur mon portable m'indique qu'il est déjà horriblement tard : dix heures ! Debout dans le salon, je descends un litre d'eau au goulot et gobe deux aspirines. Sous mes yeux, plus rien de la soirée d'hier ne transparaît : table basse nickel, bouteilles disparues dans le bac à verre et coussins bien alignés sur le canapé. Je reconnais la patte d'Ivy.

Serviable et attentive, même avec la gueule de bois !

Je n'ai pas entendu partir mes amies, seul un petit mot sur la table me confirme que je n'ai pas rêvé leur présence :

Encore merci pour hier soir :-) On se parle vite, Kim + Ivy.

La signature d'Ivy me fait sourire : sur le i, un énorme point rond s'étale, dernier reliquat de notre adolescence. À l'époque, elle aurait aussi mis un cœur à côté ! L'écriture de Kim est plus ramassée, presque nerveuse. Ce matin, il me semble que même les lettres de son prénom sont douloureuses.

Après un coup de fil de confirmation au client dont je dois visiter l'appartement en fin de matinée, je quitte la maison au pas de course au moment exact où je devrais être au bureau : Charlie, mon patron, doit déjà m'attendre... Hélas, mes retards fréquents – pour ne pas dire réguliers – sont quasi légendaires et j'imagine ses yeux levés au ciel quand je vais arriver. Mais nous savons tous les deux que je ne rechigne jamais à rester plus tard le soir ou à venir le samedi si nécessaire pour me rattraper.

Je cours vers le bus : sous le bras, mes dossiers, dans mon sac, mon ordinateur, mon prototype d'emballage cadeau fait maison et ma tenue de yoga.

Et merde mon tapis !

Je repars à petites foulées dans l'autre sens. Chaque pas que je fais déclenche un roulement de grosse caisse dans mon crâne. Une fois l'aller-retour effectué, je m'assieds dans le bus vers Williamsburg et je respire calmement, essayant à chaque expiration de faire disparaître la tension en moi.

En plus de la douleur physique au-dessus de mes sourcils, je ressens une sorte de gêne, comme un souvenir inconfortable.

– Résidu persistant de cuite ? m'interroge Charlie en m'observant avec un sourire quand je pousse la porte de l'agence.

– Mmm, grommelé-je. Un coucher un peu tardif et... un très bon chardonnay.

– Le vin blanc, c'est ce qu'il y a de pire !

Son ton docte me fait sourire. Depuis que je le connais, j'ai toujours l'impression qu'il veut m'expliquer les choses de la vie. Comme si vraiment je n'y connaissais rien. Aussi, en plus jeune, en homme et en chauve, il me fait penser à ma grand-mère.

D'ailleurs, il faut absolument que j'appelle Grandma aujourd'hui : l'autre jour, elle m'a paru fatiguée.

– Tu rêves ? me demande Charlie en me tendant un cappuccino *king size*.

Je secoue la tête, je le remercie puis je déguste mon breuvage en silence. Charlie a un autre point commun avec ma grand-mère : son côté nourricier à toute heure du jour. Mais c'est grâce à lui que je gagne ma vie depuis un an. Charlie Pritchard est fondateur et propriétaire de l'agence Pritchard Estates. Je l'ai rencontré le jour où j'ai songé à vendre la maison héritée de mes parents, propriété de la famille dans la rue principale de Redhooks depuis plus d'un demi-siècle. Charlie a beau être un professionnel de l'immobilier, diplômé de l'université et détenteur des deux licences obligatoires, Real Estate et Broker, il m'a tout de suite dissuadé de vendre.

Je me souviens de ma surprise. « Vous êtes un très mauvais agent », lui ai-je dit. Mon sentiment exact oscillait entre irritation et soulagement. « Mais excellent manager et de bon conseil », a-t-il répliqué. Et il avait besoin d'une assistante. La sienne venait de déménager dans le Missouri.

Et me voilà !

Interrompant les souvenirs de mes conditions d'embauche, mon téléphone se met à vibrer. Le nom de mon correspondant apparaît : je me tétanise presque en fixant le mobile qui fait des soubresauts dans ma main.

– *Ah Mister Palmborg, I presume !* se moque Charlie.

C'est une blague récurrente entre Charlie et moi. Charlie est fan de James Bond, je suis plutôt Avengers et superhéros. Mais on se comprend. Et nous savons tous deux que M^r Palmborg est l'homme qui menace régulièrement de ruiner ma vie en me retirant mes cartes de crédit. Soit la dégradation suprême, pire que d'arracher en place publique à un officier les boutons dorés de sa veste d'uniforme.

Et même bien pire, parce que je ne pourrais plus jamais me racheter une veste si M^r Palmborg met ses menaces à exécution.

– Mmm, dis-je, je devais le rappeler hier.

Charlie me regarde d'un air de reproche.

– Je n'ai pas eu le temps ! Il y a eu la pré-visite de l'appartement à Vinegar Hill, puis le dossier à remplir pour la visite de tout à l'heure, les documents à rassembler pour la location...

– Tu devrais vraiment suivre une formation en gestion du temps.

- Mais je n’ai pas le temps !
- C’est bien ce que je disais ! sourit Charlie.

Non seulement Charlie porte le prénom du patron de la série *Drôles de dames* que ma grand-mère regarde en rediffusion d’un air attendri, mais en plus il est aussi protecteur et paternaliste que le héros de la série des années soixante-dix. Ainsi, c’est lui qui m’a poussée à présenter l’examen de pré-licence, « on sait jamais, si tu veux faire carrière dans l’immobilier » et c’est lui qui se porte garant des heures obligatoires dont j’ai besoin pour valider ce premier cursus permettant de devenir agent immobilier.

– Tu sais ce que je crois, dit Charlie en m’entraînant vers le bureau, ce Palmborg est amoureux de toi.

Quelque chose en moi se ferme, genre herse d’un château du Moyen Âge.

Respire Mia !

- Palmborg est juste celui qui sait que la faillite de Lehman Brothers n’est rien à côté du gouffre financier sur lequel titube mon compte en banque, bougonné-je.
- Ah, justement, j’ai peut-être une bonne nouvelle.

Charlie fait défiler des images sur un des iPad du bureau.

- Regarde ça, rentré hier.

Je fixe l’écran : une maison aux volets vert anis dont les arrondis dessinent un feston tout autour du rez-de-chaussée, des palmiers et un magnifique flamboyant aux fleurs rouges. Je fais défiler les images.

- Waoou. On dirait la maison de Hemingway.
- Elle appartient à l’assureur qui nous a acheté la grande villa à Brooklyn Heights le mois dernier. On l’a en mandat.
- De vente ?

Je fronce les sourcils et regarde plus attentivement. Clairement la maison n’est pas à New York ni aux environs. Anticipant mes questions, Charlie m’explique.

- C’est en Floride.

Un frémissement me parcourt : le mot Floride résonne en moi, assorti d’une impression désagréable de brouillard et de quelque chose dont je devrais me souvenir et qui irrite le bout de ma langue. Je réfléchis. Peu à peu, quelques détails de notre soirée d’hier refont surface : Ivy, notre euphorie et... son plan de week-end !

- Oh non, c’est pas vrai ! dis-je à voix haute.

Parce que ça y est, je me souviens de tout : la menthe, les mojitos, la piscine de l'oncle, le séjour de réconciliation forcée... Et à l'heure qu'il est, Ivy doit déjà être en train de tout organiser. Il faut absolument que je lui redise, et en urgence, que ce n'est pas une bonne idée et qu'on doit imaginer autre chose !

Mais au fait, est-ce que je lui ai dit que ce n'était sans doute pas l'idée la plus adaptée ?

Le regard intrigué de Charlie est posé sur moi, attendant une explication.

– Excuse-moi, dis-je avec un sourire, je t'ai coupé...

– Bon. Si on fait l'affaire, reprend-il, on sera obligé de s'associer à un confrère sur place. Mais, même en partageant la comm, ça devrait valoir le coup !

Je hoche la tête, pour ne pas montrer à Charlie que je pense à autre chose : je revois très bien le visage d'Ivy en train de me demander si je suis d'accord...

C'est donc préoccupée que je monte dans le métro, mes dossiers sous le bras pour rejoindre l'appartement dont je dois faire la visite ce matin. Je songe à envoyer un SMS à Ivy mais je ferais mieux de lui parler directement. Histoire d'être sûre. Et qu'on trouve vite un autre moyen d'aider Kim.

Sa ligne est occupée. J'essaierai plus tard mais j'ai un peu l'esprit ailleurs en serrant la main du propriétaire. Pourtant, je reste très professionnelle, questions, mesures, photos et remplissage des quatre pages de la fiche de renseignements... Quand le rendez-vous se termine, je rappelle Ivy : à nouveau impossible de la joindre.

Ma pause déjeuner va être entièrement consacrée à un Français avec qui j'ai rendez-vous et qui se débarrasse d'un stock de roses en mini-perles faites à l'ancienne. Le genre de truc vintage qui peut faire un carton ici. Le hic : il habite au fin fond de Brooklyn, à la limite du Queens, et ça va me prendre une bonne heure pour y aller. Le hic numéro deux : il est d'accord pour tout me laisser et n'être réglé qu'après les ventes, mais moyennant un dépôt de cent cinquante dollars non négociable. À raison de la moitié des recettes pour moi, je devrais malgré tout être bénéficiaire sur ce coup ! Et ces fleurs vont apporter à moindres frais une impression de nouveauté à la clientèle, tout en me permettant de déstocker ce qui s'entasse dans l'arrière-boutique. Et si ça marche, je pourrai peut-être ouvrir à nouveau plus souvent que des week-ends occasionnels ?

Du calme... Chaque chose en son temps.

Je me focalise sur ce que j'ai à faire en prévision de ce gros week-end et, tout en avalant un sandwich, j'optimise chaque minute du trajet en postant des photos sur l'Instagram de la boutique avec rappel de l'ouverture de ce week-end.

« Dernier week-end avant la Saint-Valentin, achetez malin ! »

Slogan ringard mais je ne trouve pas mieux en cet instant. En même temps, cela reflète mon état

d'esprit : les affaires sont les affaires, et je dois faire du chiffre.

Sinon Palmborg me décapite.

Les fleurs du Français sont encore plus belles que sur les photos de son annonce : je fourre tous les modèles dans mon grand sac Ikea et repars délestée de cent cinquante dollars.

Les ventes ont intérêt à être importantes. Donc le service au client au top. Du coup, durant le trajet retour (encore une heure, mais ça devrait le faire pour mon rendez-vous suivant) j'envoie un message à Nuola.

[Peux-tu m'aider pour tenir la boutique ce we ? Rémunération en nature :-)]

C'est-à-dire réduction sur son loyer du mois prochain. Nuola est ma colocataire depuis un an. Je la connais depuis quatre, nous étions dans la même fac en histoire de l'art. Quand j'ai eu un besoin urgent de trouver des sources de revenu complémentaires, elle cherchait une chambre. Voilà comment nous en sommes venues à habiter ensemble sans jamais nous croiser, faute d'avoir les mêmes horaires. Aussi, notre mode de communication est écrit : SMS et mots sur le frigo.

[Oh oui ! J'ai toujours aimé jouer à la marchande]

J'ai déjà eu l'occasion de voir Nuola à l'œuvre avec la caisse : un vrai bazar. Heureusement que je serai là. Dans ma tête, j'organise déjà la journée : Nuola aux ventes, moi au conseil spécifique, Nuola aux emballages cadeaux, moi aux encaissements. Ça devrait le faire : M^r Palmborg sera satisfait par des chiffres positifs. Et moi un peu moins obnubilée par l'état de mon compte bancaire.

On va y arriver !

Le front appuyé contre la vitre, je me sens presque rassérénée. Le spectacle des rues qui défilent contribue à cet état d'esprit paisible. J'aime ma ville, son caractère hétéroclite fait d'une juxtaposition de pavillons résidentiels, de friches industrielles, de casses de voitures et de blocs bruns de logements sociaux. Mais quels que soient les quartiers où le bus passe, les décors pour la Saint-Valentin commencent à fleurir. Je n'ai jamais été fan du tapage commercial fait autour de cette fête, mais à présent, j'en ai particulièrement besoin pour renflouer ma trésorerie... Et puis au fond, j'aime bien voir tous ces amoureux sourire en achetant leur cadeau.

À présent, le mot qui pourrait décrire mon état d'esprit est « déterminé ».

Je rédige les premiers mots de ma newsletter spéciale :

« Une Saint-Valentin incroyable ! Déclarez votre amour avec les cadeaux rares et uniques de la boutique, Andrews & Fils, curiosités. »

Andrews : le nom de mon grand-père paternel, fondateur de la brocante familiale, une chiffonnerie à l'origine.

& Fils : Paul Andrews, mon père, fils unique.

Curiosités : la signature de ma mère, Martha, dont la thèse portait sur les cabinets de curiosités en France au XVIII^e siècle.

Je n'ai jamais voulu changer le nom de la boutique, même à l'époque de mes grands projets de *concept store* éthique. Parfois je regrette de m'être embarquée là-dedans : emprunts colossaux, travaux pharaoniques, repositionnement stratégique... Et maintenant quand j'angoisse de ne pas arriver à m'en sortir, insomnies titanesques !

Avec ces pensées, un peu de contrariété apparaît : je n'étais pas seule dans le bateau...

Changement de sujet, vite !

L'après-midi passe à toute vitesse sans que j'aie une seconde libre. En fin de journée, j'arrive en courant à mon cours de yoga, ma parenthèse détente trihebdomadaire. Dès que je m'allonge sur mon tapis parmi les autres élèves, je me sens bien. Les yeux clos, j'inspire la plus belle énergie, comme le recommande Daljeet, la prof de yoga, et j'expire tout ce qui m'encombre l'esprit. Puis je ne pense plus à rien et pendant toute la séance, je vis l'instant présent à fond.

Quand le cours se termine, j'ai l'impression d'avoir passé une heure et demie sur un tapis volant !

En arrivant à la maison, je rappelle une nouvelle fois Ivy pour bien mettre au clair ma position sur cette histoire de Floride. Je veux bien tout faire pour aider notre amie commune mais je ne suis pas certaine qu'on l'aide vraiment en la mettant face à Alec. Ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus adapté ni confortable pour elle. Donc plan foireux confirmé.

Et moi, les plans foireux, j'ai déjà donné...

Il faut absolument que j'en parle à Ivy avant qu'elle ne s'emballe.

– Ah Mia, c'est génial que tu appelles maintenant, me dit Ivy sans me laisser le temps d'en placer une. Tout est OK pour ce dont on a parlé.

– Ivy, je ne pense pas que...

– J'ai eu mon oncle ce matin, m'interrompt-elle joyeusement, et il est d'accord avec nous, il pense que c'est une super idée et que ça ne peut que marcher...

Aucun doute, c'est bien l'oncle d'Ivy : enflammé, optimiste et rempli de bonne volonté ! Mais ce « nous » me fait craindre la suite...

– Il nous prête sa maison dès jeudi !

– Après-demain ?

– Oui ! crie Ivy euphorique, figure-toi que je me suis organisée avec mon boulot et que j'ai pris mes billets, j'ai aussi eu Neil et Anish, tu sais les potes d'Alec, ils peuvent venir.

Une sourde angoisse commence à faire des bulles dans mon ventre.

– Ivy, murmuré-je d’une voix inaudible.

– Et Kim, eh ben, elle est ravie.

– Ravie, tu es sûre ? demandé-je étonnée en me souvenant des paroles de Kim hier, qui m’a semblé plus proche de vouloir assassiner Alec que de passer quelques jours avec lui.

– Oui, oui... t’inquiète pas. Elle doit justement être pour la journée à West Palm Beach le vendredi donc ça lui fera pas trop loin. Donc toi, tu peux arriver quand ?

– Mais Ivy, j’ouvre la boutique tout le week-end, je ne peux pas venir... dis-je avec douceur.

– Ce n’est pas possible, on ne peut pas annuler, plus maintenant ! Et puis, tu m’as promis.

– Écoute Ivy, hier on avait bu ! Donc, on était très optimiste, pas du tout réaliste et on a déliré sur un plan Floride-palmiers-mojitos hyper attirant mais pas forcément top pour Kim. On doit respecter ses choix, je crois que ce n’est pas correct de la pousser comme ça dans les bras d’Alec.

Au bout du fil, Ivy reste silencieuse.

– Il faut y réfléchir calmement, voir si c’est une bonne idée, reprends-je. Et puis, moi, les jours qui viennent, j’ai vraiment plein de boulot...

– Tu ne peux pas essayer de t’arranger ? insiste-t-elle en ignorant totalement mes précédents arguments.

– Écoute, comme toi, je veux aider Kim alors je comprends que tu sois déçue. Mais là, ce n’est pas... raisonnable.

Je choisis mes mots, parce que je connais Ivy : elle veut bien faire. Et puis au fond je me sens un peu fautive : j’aurais dû dire non bien plus fermement dès hier.

Putain de chardonnay.

– De toute façon, il faut que je demande à mon patron, dis-je incapable de trouver un meilleur argument.

– Oh, fais-le s’il te plaît. Je suis sûre qu’il sera d’accord si tu lui expliques la situation de Kim.

Et le plan bancal qui va avec ? Certainement pas !

De plus, je m’en garderai bien car Charlie est tout à fait le genre de type à adhérer à ce genre de plan. Et à insister pour que j’y aille...

– Je vais essayer...

– Oh, ça serait tellement sympa pour Kim, elle a besoin de nous.

Alors là je me sens carrément coupable à l’idée de laisser tomber mon amie. Car elle, elle a été là quand je pleurais toutes les larmes de mon corps à cause de la trahison de Nicholas. En pensant au chagrin de Kim aujourd’hui, mon cœur se serre.

– Elle se sent si seule, poursuit Ivy impitoyable pour me labourer le cœur à coups de remords.

– Bon, je vais voir ce que je peux faire, dis-je en imaginant ses yeux de chien battu.

Mais je sais déjà que je vais être déchirée entre ma conception de l’amitié et les impératifs de ma vie. Soit la loyauté, la fidélité et l’affection contre les trucs bassement matériels qui impliquent que je me démène et bosse comme une dingue pour faire rentrer de l’argent.

Ivy interrompt mes réflexions.

– Ça serait vraiment cool, dit Ivy dont le moral semble être remonté en flèche à l’idée que tout peut s’arranger.

Honnêtement l’optimisme d’Ivy et son approche de tout problème en termes de verre à moitié plein restent un mystère pour moi !

– Et puis comme ça, on pourra fêter ton anniversaire tous ensemble, ajoute-t-elle.

Je ne peux empêcher mon cœur de se pincer légèrement.

– Et si, cette année, on passait sans cocher la case « anniversaire » sur le calendrier ? plaisanté-je en pensant à toutes les fois où Ivy et Kim ont débarqué chez moi avec gâteaux, bougies et plan de sortie nocturne jusqu’à une heure avancée.

– Tu rigoles, 25 ans, c’est important, affirme Ivy.

Perso, j’en ferais plutôt un non-événement.

Je suis adepte du non-anniversaire du lapin d’*Alice au pays des merveilles*, mais aussi du non-Noël, du non-Pâques et de la non-Saint-Valentin si cette dernière fête n’avait pas quelque chance de remplir mon tiroir-caisse. En réalité, je déteste toutes les dates anniversaires, symboliques, rituelles et commémoratives à portée familiale.

Mais je ne peux pas le dire en ces termes à Ivy : ce serait casser sa bonne humeur et son enthousiasme généreux. Et ce serait cruel.

– Ce n’est pas ça qui est important, dis-je au bout d’un moment. C’est Kim.

Puis je raccroche en promettant d’essayer de me libérer. Mais en réalité, au moment où Ivy dit « bisous, tiens-moi au courant », je me sens pieds et poings liés, complètement tiraillée dans deux directions opposées : mes amies ou M^r Palmborg.

Mon cœur me dit clairement de quel côté aller, mais la Floride ne me paraît toujours pas le meilleur plan. Il faut trouver autre chose. Vite.

Mais quoi ?

2. Aller simple

À mon réveil, le soleil inonde ma chambre. Je m'étire presque joyeusement. Ces rayons éclatants me paraissent le signe que tout peut en effet s'arranger.

Non, je ne vais pas avoir à choisir entre amitié et boulot ras la gueule... Oui, on va trouver une solution, même si je ne sais pas du tout laquelle. Repousser le projet à plus tard, trouver une autre formule, transformer l'idée de séjour en Floride en un truc plus réalisable et à New York ? Juste entre filles, en laissant Kim et Alec se retrouver si et quand ils en ont envie ?

Je vérifie l'heure sur mon portable. Encore cinq minutes, j'ai le temps de regarder mes e-mails. Au passage je vais envoyer un message à ma grand-mère pour lui dire que je ne l'oublie pas et l'appellerai dès le gros week-end terminé. Les pastilles bleues des mails s'affichent les unes après les autres. D'un regard distrait, je survole les noms des expéditeurs : l'immobilier du mois, voyage de rêve, pub, spam, Nicholas, mutuelle pas chère...

Nicholas ?

La surprise me fait me redresser d'un coup. Est-ce bien le Nicholas avec lequel je suis sortie pendant deux ans et demi ? Et qui m'a...

Mes doigts tremblent en appuyant sur le mail pour l'ouvrir.

De : Niclachlos@gmail.com

À : miaandrews@me.com

Objet : te revoir

Chère Mia,

J'espère que tu vas bien. Je serai à New York ce week-end et j'ai besoin de te voir. À très vite donc,

Nic

Te revoir ? Non mais je rêve ?

Je commence à taper « va te faire foutre ». Mais je m'arrête. J'efface, je tape « sale con », je supprime puis je tente de me ressaisir.

Une chose est sûre : c'est bien lui. C'est bien le malotru sans scrupule (et je retiens les injures qui se bousculent dans ma gorge) qui m'a quittée du jour au lendemain sans laisser d'adresse il y a un peu plus d'un an.

Je relis les phrases du mail : aucune excuse, j'imagine que ce serait trop demander ? Mais aucune explication, aucune gêne ? Juste « hello je suis là, et j'ai besoin de te voir » ? Et puis quoi encore ?

J'en ai le souffle coupé.

Nicholas, c'est mon premier amour. Enfin le premier vrai amour. Passé le petit copain du collège avec lequel j'ai testé le baiser avec la langue. Puis celui du lycée avec lequel j'ai perdu ma virginité sans que cela me laisse un grand souvenir. Bref, Nicholas est celui dont je suis tombée amoureuse et avec qui je voulais tout partager : ma vie, mon avenir, mes projets de famille et d'entreprise. Mon toit et mon porte-monnaie.

À l'époque, je croyais à « ce qui est à toi est à moi ».

Je supprime le mail d'un pouce rageur. J'enfonce ma tête dans l'oreiller. Des deux poings, j'écrase mon crâne pour l'empêcher de revenir sur cette lamentable histoire : Nicholas est la personne à laquelle j'en ai le plus voulu au monde. Et à qui j'en veux encore, visiblement.

Moi qui aspire à une attitude peace and love de chaque instant, c'est un vrai challenge...

J'essaie de ne plus penser à ce mail, mais, malgré moi, je tourne les mots dans tous les sens pour essayer de deviner ce que Nicholas me veut après un an.

Mais je m'en fous ! Je ne veux plus rien savoir de ce type.

D'un geste furieux, je rejette ma couette sur le côté et fonce sous la douche. L'eau bouillante sur ma tête ne réussit pas à enlever mon sentiment de colère, ma frustration et quelque chose qui ressemble fort à de la détestation. Je me savonne longuement, essayant de comprendre ce qui m'arrive. Quand Nicholas est parti, la veille de Noël, – suprême délicatesse vu qu'il connaissait la mélancolie qui me mine ces jours-là –, j'ai été dévastée. Avec le départ de Nicholas, ma vie s'effondrait sur tous les plans.

Amoureux : c'était mon premier amour et donc ma première rupture.

Professionnel : c'était la fin de notre projet commun. Nous avions prévu d'ouvrir la boutique après avoir engagé de gros travaux et acheté un stock conséquent rapporté du monde entier par Nicholas.

Financier : nous n'avions partagé aucun frais, j'avais tout payé, les travaux, les voyages, la vie courante, parce que j'avais l'argent grâce au petit héritage de mes parents perçu à ma majorité, Nicholas n'avait rien et je l'aimais, ce qui justifiait à mes yeux une confiance aveugle.

Humain : ma capacité à faire confiance à autrui a été anéantie et le genre humain, plus particulièrement masculin, a perdu un paquet de points dans mon estime.

Après un ultime rinçage bouillant puis glacé, je sors de la douche. Enroulée dans une serviette, je

m'observe dans le miroir : boucles blondes en vrac, visage ovale, traits doux. Mais bouche amère et yeux verts en colère.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

À voix haute, je fais les questions et réponses en faisant tourner sur lui-même le pendentif en forme de cœur suspendu à mon cou.

Cette histoire est finie, mal finie, mais bel et bien terminée. Mais alors qu'est-ce que je ressens ? Ce n'est pas de l'amour, ce n'est pas de la haine, trop liée à l'amour, c'est du mépris, de la frustration, de la déception, peut-être de la soif de vengeance.

En tout cas, il est clair que cela n'est ni l'indifférence ni le détachement auquel je pensais être arrivée à coups de yoga et de méditation... Je crois même que je suis très très furieuse. Et ça, c'est doublement contrariant parce que je pensais vraiment être passée à autre chose.

Je m'habille tout en continuant à réfléchir. Nicholas veut me voir... Mais le problème est : comment réagirais-je face à lui ? Il est clair que ça va être difficile de rester posée, genre « je gère » alors que toute mon âme aspire à l'étrangler après l'avoir au préalable bourré de coups de pied et copieusement insulté.

Eh bien, c'est simple alors, je ne réponds pas, je fais l'autruche.

Mais il est bien capable de venir sonner ici, chez moi !

Et si...

Je souris en pensant à Ivy et m'inspire de son enthousiasme. « Et si » ce mail était le signe que j'attendais inconsciemment en me réveillant tout à l'heure ? LA solution à mon dilemme, la plume légère qui fait pencher la balance de l'autre côté de la décision ? Je n'irais pas jusqu'à dire « merci Nicholas », mais à présent tout est clair dans mon esprit : je pars en Floride. Dès que possible.

Et pour la boutique, l'agence, tout ce qui me retient ici, je vais me débrouiller.

Cette décision me procure immédiatement un grand soulagement : un truc se dénoue dans ma gorge et je peux avaler mon thé sans craindre de m'étouffer. Au vu de ce qui se passe dans ma tête, il paraît évident que je ne suis pas capable d'affronter Nicholas sans réflexion. Et après tout, quelques jours de recul face à plus d'un an de disparition, c'est peu non ?

Et le plus important de toute façon, ce sont mes amies. Le mail de Nicholas n'est que le coup de pouce dont j'avais besoin : Kim est ma priorité. Je vais tout faire pour l'aider, je vais être là pour elle, et je vais me réjouir si le plan marche.

Et si jamais ça foire, eh bien... je serai là pour la soutenir

Quand j'appelle Ivy, elle est très excitée.

– Oh je suis si contente, ça va être un super séjour qui va les aider à réparer leur couple.

Après avoir raccroché, je commence à réserver mon billet. L'oncle de Kim habite à une heure de Tampa, près de Sarasota. Non loin de là où vit ma grand-mère, ce qui me permettra de lui rendre visite. Au moment de payer, un éclair de lucidité me pousse à regarder mon relevé de compte : trois cents dollars... Moins les cent cinquante des roses, tout juste de quoi payer l'aller. Pas de panique. J'achèterai le retour quand les recettes de la Saint-Valentin seront enregistrées à la banque, soit vraisemblablement en début de semaine.

Et puis, au fond de moi, ma petite voix me susurre qu'il serait plus prudent de ne pas m'engager sur la date de retour tant que Nicholas est à New York.

Même si je n'ai aucun moyen de savoir quand il sera reparti, mais je fais confiance à mon intuition.

Ou à un signe quelconque...

Puis je cours vers le bus pour ne pas être en retard à mes rendez-vous du matin.

Sur le trajet, j'envoie un message à Nuola.

[Coucou. Pourrais-tu me rendre
un méga service ? Assurer l'ouverture
de la boutique seule les deux jours ?
Dis-moi dès que possible, ce serait génial
si tu pouvais. À +]

En fin de matinée, je réussis à voir Charlie entre deux rendez-vous.

– Je peux te parler ?

Il me regarde avancer en se reculant dans son fauteuil. Je ne me sens pas à l'aise.

– Est-ce que je peux m'absenter quelques jours ? lui demandé-je.

S'il me dit non, je suis mal : mon billet est non échangeable et non remboursable. Mais il se contente de me fixer.

– J'aurais besoin de partir... demain, dis-je consciente d'avoir fait les choses à l'envers.

Genre la charrette avant les bras. Les bœufs dans la charrette et moi qui cours devant...

Il lève vers moi un regard que je ne sais pas interpréter. J'ai l'impression d'y voir passer une ombre de contrariété.

– Ça a l’air bien urgent, remarque-t-il en tapotant son clavier d’ordinateur.

Son air bizarre me donne des remords : est-ce que mon absence le met dans l’embarras ?

– En fait, je dois aller à Tampa pour essayer d’aider ma meilleure amie à recoller les morceaux de son couple. Si c’est possible.

Charlie hausse un sourcil. Puis il repousse son clavier sous l’écran.

– Oh, sourit Charlie, je ne t’imaginais pas motivée par un tel enjeu.

– C’est vraiment important pour mon amie. Mais comme je serai en Floride, ajouté-je, je pourrai aller voir la maison qu’on a rentrée, faire des photos et peut-être la faire visiter ?

– Oh parfait, opine Charlie. L’utile se joint à l’agréable !

À son ton de voix, je suis bien incapable de distinguer ce qu’il range sous la catégorie utile : maison, visite, photo, ou enjeu peut-être ?

– Tampa, tu dis ? reprend-il en fixant son écran d’un air amusé. En fait, la maison est à côté, à Wales Park très exactement.

Je pouffe silencieusement devant l’arrivée inopinée de ce nouveau clin d’œil du destin.

– Génial, je la fais visiter quand tu veux, même le week-end ou la nuit ! dis-je heureuse de pouvoir me rattraper en lui rendant service.

Et je ne peux m’empêcher de rêvasser sur le joli bénéf qui tomberait dans mon porte-monnaie si on arrivait à la vendre.

– J’ai l’impression que tu ne m’écoutes pas, relève Charlie avec un air pincé.

La lueur amusée de son regard me rassure : il n’est pas froissé. Mais il est vrai que je souris béatement depuis tout à l’heure en pensant à cette conjonction particulièrement favorable. « Tout est signe, à condition de savoir les lire », dirait ma grand-mère !

Mais franchement du côté festival des coïncidences qui tombent bien, ça se pose là !

La maison de l’oncle d’Ivy est à côté de la maison de ma grand-mère qui est elle-même non loin de celle que mon patron cherche à vendre. Question : où dois-je aller ce week-end ?

– Ce serait un peu long à t’expliquer, m’excusé-je. Il y a des hasards si heureux que même dans un film on n’y croirait pas.

– Tu connais l’adage : la réalité dépasse la fiction. Et moi qui suis plus âgé que toi, je peux te le dire : je l’ai constaté à de nombreuses reprises dans ma vie.

Les yeux noisette de Charlie se mettent à briller de malice, tandis qu’il frotte son crâne lisse avec tendresse.

- Alors tu ne seras pas là pour la Saint-Valentin, ajoute-t-il d'un air rêveur.
- Ben non... dis-je, malgré tout un peu gênée.
- Dans le monde de l'immobilier, continue-t-il, chaque année autour du 14 février on constate une recrudescence de coups de cœur qui se transforment en achats immédiats : pieds à terre, appartements ou maisons offerts en gage d'amour.
- Vu le prix au mètre carré, les amoureux qui font des cadeaux comme ça sont milliardaires...
- Même les milliardaires ont un cœur, assure Charlie en posant la main sur sa poitrine dans un geste théâtral.
- Personnellement je n'ai jamais eu l'occasion d'en croiser pour vérifier.
- Attends le 14, c'est le jour où ils sortent en bandes.
- Comme les loups-garous.

Charlie éclate de rire en guise de réponse.

- Bon, alors si tu n'es pas là, j'irai sans doute dîner avec cette femme que j'ai rencontrée sur Match.com.
- Oh, toujours à la recherche du grand amour ?
- J'y crois, me dit Charlie d'un ton faussement dépité.
- Attends, il faut que tu me racontes ! Elle est comment ? Tu l'as déjà rencontrée ? Elle te plaît ? Tu crois que...
- Oh là là, stop ! Tu sais que j'ai du mal à trouver *the one and only* !

À mon tour de sourire : à 42 ans, Charlie en est à son deuxième divorce. La première, c'était une erreur de jeunesse. « La deuxième, nous n'arrivions pas à nous mettre d'accord sur les vacances. Alors le plus simple c'était de les passer séparément, non ? » m'a dit Charlie la première fois où il s'est confié sur sa vie privée. Il souriait mais je sais depuis que c'est compliqué pour lui : il n'aime pas vivre seul.

- Mais Mia, tout de même, quoi de plus triste que de tout faire en solo ? Regarde au resto, c'est terrible : personne pour prendre la côte de bœuf où c'est marqué « pour deux », personne pour te féliciter pour le choix du vin, personne pour te retenir de prendre un dessert... ou le partager avec toi !
- Ouais mais tu peux prendre la banquette à tous les coups, commander la frisée aux lardons qui te fout des bouts verts plein les dents et même envoyer tes SMS à table !
- Le bonheur selon Mia ? s'amuse Charlie.

Exemple typique de nos conversations... Un message d'Ivy interrompt notre joute affectueuse.

[Adresse de la maison : 45 Spring Hill.
Lakewood Ranch. À l'aéroport, taxi ou Uber
(environ 50 \$) ou bus direction Sarasota.
Environ 2h30. Arrêt Lakewood Ranch - école primaire.
Lotissement avec maisons blanches sur la
droite. 4e maison en entrant au fond de l'allée :-) :-)]

Je reconnais son souci du détail. Puis je souris aux multiples smileys qui donnent une idée de son excitation.

– Je suis en rendez-vous à l’extérieur tout l’après-midi. Bon voyage alors, me dit Charlie en m’embrassant. Et tous mes doigts croisés et mes vœux de succès pour le couple de ton amie !

Quant à moi, je reste au bureau et fais tout ce que je peux pour que mon absence ne pénalise pas l’activité de l’agence : je remplis des dossiers, je réponds aux mails qui se sont accumulés, j’anticipe les demandes de documents de copro et je passe des appels tout en cochant dans le fichier des annonces celles qui pourraient intéresser Charlie.

En début d’après-midi, je reçois un SMS de Nuola.

[Tu peux compter sur moi
pour ouvrir Andrews & sons
curiosités ce we]

[Tu me sauves la vie !!!
Merci+++ . Mais, ventes et caisse,
ça ira ?]

[T’inquiète, au pire je taperai
les encaissements le soir !]

Mon petit côté rigoriste et comptable frémit un quart de seconde...

[:-) Je t’adore ! Encore mille mercis.]

Mes réticences sont vite balayées quand je pense aux multiples qualités de Nuola : elle connaît parfaitement la boutique, elle a un petit côté artiste farfelu et de bon conseil qui fait un malheur auprès de la clientèle. Mais surtout, elle a un bagout d’enfer et elle pourrait vendre un congélateur à un pingouin au beau milieu d’une tempête de neige sur la banquise !

Et ça, c’est un atout majeur pour Andrews & sons curiosités au moment de la recrudescence des achats coup de cœur !

Certes, elle est aussi complètement fâchée avec les chiffres...

Ce qui va me faire bien transpirer en faisant la caisse à mon retour...

Mais chaque chose en son temps , dit une petite voix au fond de moi en répétant tu ne peux pas être partout à la fois. Tu ne peux pas tout contrôler.

Autrement dit : lâche prise !

3. Destination Floride

L'avion est à neuf heures mais j'aurais voulu y être en avance. Hélas, incapacité à mettre la main sur mon maillot de bain préféré, difficulté à choisir le bon volume de bagage et réponse urgente à un locataire à propos d'une fuite dans sa salle de bains ont pour résultat que je pars... un peu juste.

Pas en retard, mais pas loin. Donc stressée. Il faut dire qu'il y a tellement longtemps que je n'ai pas pris de vacances, qu'il me semble que les dernières remontent à la préhistoire : et c'est un peu comme si je ne savais plus du tout comment je suis censée faire.

De plus, si je suis honnête, je dois reconnaître que je ressens un stress certain à l'idée de monter dans un avion. Alors pour aller plus vite je réserve un Uber, maudissant déjà mon retard qui va me délester d'au moins trente-cinq dollars. Et mince, aucun Uberpool disponible.

Arghh. C'est le premier signe hostile à mon départ !

Mais de toute façon, il est trop tard pour en tenir compte. J'appuie sur la petite auto qui s'agite sur l'écran de mon téléphone : chauffeur, Brian, véhicule, Lexus noire. J'enfile mon imper. Au moment où je pose la main sur la porte, une enveloppe rouge attire mon regard dans la boîte aux lettres. Elle a dû être déposée à l'aube car hier soir, la boîte était vide.

Rouge !

Sans doute une carte de Saint-Valentin. Et certainement pour Nuola car personne parmi mes amis ne m'adresserait un tel outrage.

Mais je suis intriguée.

Comme la voiture n'est pas arrivée, je me saisis du courrier pour le déposer en évidence sur la table du salon. Sur l'enveloppe, je lis : *Mia Andrews*. en majuscules. Ce qui m'exaspère aussitôt. Et me fait hurler intérieurement car mon prénom est entouré de petits cœurs.

Non mais je rêve. C'est une blague ? Qui ose me... ?

Au moment où je me pose la question, je crois déjà savoir qui est l'auteur de cet affront. Je me sens blêmir de colère. Je déchire l'enveloppe pour l'ouvrir. C'est une carte de Saint-Valentin : rouge moiré avec un énorme cœur au centre qui projette des mini-cœurs irisés, le tout entouré de cupidons joufflus munis d'arcs et de flèches en plume. C'est la plus kitch que j'aie jamais vue, et sans doute la plus laide de tout l'État.

La stupeur me laisse bouche bée.

Je retourne la carte. Au dos s'étale en lettres et volutes un *je t'aime* pré-imprimé mais j'ai beau regarder en détail la chose, aucun mot manuscrit, aucune signature. Une carte anonyme ?

Un truc que seuls utilisent les délateurs et les traîtres...

Ainsi c'est signé : la seule personne qui pourrait mettre un truc pareil dans ma boîte aux lettres est quelqu'un qui a failli à ses promesses, qui a soudain un besoin urgent de moi, qui essaie de me prendre par les sentiments... Et qui se fourre le doigt dans l'œil !

Nicholas.

La colère me fait serrer les doigts sur la carte pour la réduire en poussière.

À ce moment-là, mon téléphone vibre dans ma poche et une voiture klaxonne dans la rue. Je reste médusée, entre colère et inquiétude. Puis je reprends mes esprits et je fourre la carte dans ma poche d'imper. Je ramasse mon sac d'une main et de l'autre j'ouvre la porte.

C'est parti : direction Tampa !

Je respire plusieurs fois, faisant revenir le calme en moi. Je me concentre sur l'essentiel : je vais retrouver mes amies. Seule Kim requiert mon entière attention, me répété-je comme un mantra.

La réapparition de Nicholas n'est qu'une perturbation, comme un petit nuage noir. Je tente la visualisation et repousse le nuage vers le lointain jusqu'à complète disparition.

Exit Nicholas.

D'habitude je me débrouille pour avoir l'air très occupée pour ne pas que le chauffeur me parle, mais ce matin j'écoute Brian bavarder de tout et de rien en le relançant de temps à autre. Bercée par le moteur de sa Lexus noire, je suis du regard les panneaux JFK qui, plantés au bord de l'autoroute, sont les signes évidents de la distance que je suis en train de prendre avec New York.

Un sniff d'huile essentielle et deux cachets de Stressout plus tard – médecine homéopathique magique contre les angoisses de toute nature –, je boucle ma ceinture, bien calée au fond de mon siège dans l'avion à destination de Tampa. Puis, desserrant mes doigts crispés sur les accoudoirs, je tente d'imaginer mon corps alangui et détendu posé sur un transat, face à l'océan bleuté, un mojito glacé à la main...

– Nous avons un peu de retard, dit une voix rassurante dont l'intonation indique le professionnalisme.

Sans le voir, je devine le sourire rassurant et calme de l'hôtesse. Pourvu que son calme soit contagieux...

– Sans doute le rattraperons-nous en vol, ajoute-t-elle.

Parfait. Évitant de penser au trajet, je focalise volontairement mes pensées sur l'arrivée : je devrais être à quatorze heures au plus tard chez l'oncle d'Ivy.

L'avion s'ébranle doucement, commence à rouler vers la piste puis ralentit avant de s'immobiliser. Je respire profondément en observant les autres appareils en rang d'oignons prêts à décoller, puis je fixe un point devant moi, très loin, avant de fermer les yeux.

Un signal sonore mélodieux résonne alors.

– Un incident technique sans gravité nous contraint à retourner à notre point de stationnement pour une vérification du système de ventilation en cabine.

Je respire à fond.

– Nous devrions pouvoir décoller très rapidement ensuite.

Bon, juste un contretemps.

Mais pour moi, deuxième session de visualisation positive avant le décollage.

Une douce musique se diffuse dans l'avion tandis que nous roulons vers notre point de départ. Une heure plus tard, il apparaît que l'échelle de gravité du commandant de bord diffère de celle des équipes techniques et voilà notre avion cloué au sol à cause d'un incident de ventilateur. Tous les passagers sont invités à sortir de l'appareil pour se présenter au comptoir de la compagnie afin d'être enregistrés sur un autre vol.

Il va sans dire que tout sera mis en œuvre pour avoir le plaisir de nous accueillir à nouveau sur Delta Airlines...

Mais, depuis quelques minutes, un voyant rouge s'est allumé dans mon crâne signalant un mauvais pressentiment. La perspective de devoir me conditionner une deuxième fois pour le décollage me fait serrer les dents. Alors respiration profonde, chakras ouverts et état d'esprit serein : je m'efforce de gérer la contrariété.

Ce n'est tout de même pas un incident technique qui va me perturber.

Ça, c'est ce que je me répète en boucle depuis un bon moment.

Parce que maintenant, écrasée dans la file d'attente devant le guichet de Delta Airlines, après avoir été baladée d'un point à un autre par des hôtesses débordées, je commence à trembler intérieurement tout en répétant « tout va bien Mia » entre mes dents et en jouant des coudes pour atteindre le comptoir. Je respire lentement et je m'efforce de maîtriser mon impatience avant que mon tour arrive.

Pas la peine de s'étriper, non ?

Mais je me sens tendue. Ce qui se confirme au moment où j'arrive enfin à poser mon coude sur le comptoir et que l'hôtesse me dit avec un sourire rempli de compassion :

– Hélas, le vol de remplacement est complet.

Mon souffle se raccourcit, j'ai presque du mal à respirer. Des larmes me montent aux yeux. Et tous mes chakras patiemment ouverts pour se préparer à ce voyage se ratatinent en mode panique. Je me mets à gémir malgré moi :

– Oh non... mais comment c'est possible ? Si j'avais tout à l'heure une place dans le vol annulé, je devrais avoir une place dans l'autre, non ?

Le visage de l'hôtesse reste souriant, mais son discours paraît bloqué sur le bouton refus.

– Hélas, c'est complet, répète-t-elle.

– Excusez-moi d'insister mais ça a été très compliqué pour moi de me décider à partir et je dois absolument être en Floride aujourd'hui.

– J'entends bien, mais malheureusement c'est impossible. Nous faisons notre maximum pour...

– Mais je...

Mon cœur bat comme un dingue, mon ventre est serré, et je sens monter une désagréable sensation d'angoisse retenue jusqu'alors. Je porte lentement la main à mon pendentif et le fais tourner sur sa chaîne. Le ronronnement familier de la boucle qui coulisse sur les maillons me fait revenir au calme. Tout va bien.

Mais je dois partir.

– Tenter de satisfaire les passagers... continue l'hôtesse comme si elle récitait un argumentaire.

– Mais, justement, je ne suis pas du tout satisfaite ! m'écrié-je dépitée.

Sentant gronder l'impatience des autres voyageurs dans la file, je cherche comment retenir l'attention de l'hôtesse qui, par les coups d'œil polis qu'elle lance derrière moi, semble me dire « circulez, il n'y a plus de place... »

– Je voudrais voir le directeur, asséné-je comme un joueur de poker sa dernière carte.

Ça, c'est un truc appris très jeune de ma grand-mère et – normalement –, ça marche toujours, à condition de le demander avec assurance, fermeté et courtoisie.

– Eh bien, le temps que la direction de Delta Airlines nous rejoigne, pourriez-vous avoir l'amabilité de me trouver une place sur un autre vol, en business de préférence, mademoiselle ? Merci, dit une voix masculine sur ma droite.

Ma bouche se fige de surprise : quel culot ! L'hôtesse tourne son visage souriant vers l'homme qui vient d'intervenir.

– Tous nos vols vers Tampa sont complets, monsieur, je suis vraiment désolée.

Mes doigts pianotent devant l'hôtesse.

– Même en première ? insiste la voix mélodieuse de l'homme.

Je me racle bruyamment la gorge pour rappeler à l'hôtesse que sa première interlocutrice, c'est moi et pas ce type qui use de sa voix de velours comme passe-droit.

– Malheureusement je n'ai rien, il y a un congrès de gynécologues à Tampa ce week-end, je suis désolée...

– Pas autant que moi, murmuré-je d'une voix étranglée.

– À moins que, peut-être... Je vérifie immédiatement, monsieur. On ne sait jamais.

Quoi ? Mais avec moi, elle avait l'air de tout savoir ! Et principalement qu'il n'y avait plus aucune place. Et là tout d'un coup, elle propose de vérifier ? Mais c'est injuste ça ! C'est du favoritisme. De la discrimination !

Révoltée, je me mets à bouillir de l'intérieur : un vrai volcan !

– S'il vous plaît...

Mais, sourde à mes lamentations, l'hôtesse se met à tapoter sur son clavier sans plus faire attention à moi. Alors, là, c'est la goutte d'eau qui fait déborder la lave. Que dis-je, un tsunami qui dézingue des remparts de self-control et de retenue en charriant des relents de colère et des fumées de frustration.

– Non, mais... attendez un peu avant de vous occuper de ce monsieur ! Vous devez me trouver une solution d'abord, j'étais là avant, suffoqué-je presque.

Tout juste si je n'ai pas la voix de la fille possédée par Satan dans L'Exorciste.

Je jette au passage un regard mauvais au malotru qui vient de détourner à son seul usage l'hôtesse que j'avais mis plus d'une heure à atteindre. Sans y penser, je note néanmoins le nez droit, le menton fier, les cheveux bouclés rabattus en arrière sur le crâne du malotru.

Un profil de médaille, modèle empereur romain canon.

– Vous avez un problème ? me demande l'homme certainement vexé que j'ai démasqué son petit manège : voix suave et tentative de séduction du personnel au sol pour obtenir tout ce qu'il veut dans le ciel.

Et ailleurs.

– Et vous, tout va bien ? Pas trop gêné ? soupiré-je en me tournant vers lui, bien décidée à lui claquer le bec.

En raccourci : je vais me le faire...

– Ça ne vous dérange pas trop que je finisse avant que vous n'exposiez vos petits problèmes perso de business ou de première ? ironisé-je, à présent hors de moi.

D'un mouvement très lent, le type pivote à son tour jusqu'à me faire face.

Ohhhh !?!

Une barbe mal rasée comme je les aime, des yeux bleu pâle assortis à sa chemise, un sourire mutin orné d'un grain de beauté hyper sexy... Et des lèvres à donner des envies de luxure même à une bonne sœur quasi aveugle. Souffle coupé. Je ne réussis même pas à détourner le regard.

– Le système central me le confirme, il y a eu une annulation et il reste une place en éco ! dit alors joyeusement l'hôtesse. Vous allez pouvoir partir.

Partir : le mot magique !

Il rompt le sort de ma contemplation hébétée. Je me secoue et j'agite la main devant l'écran de l'hôtesse.

– Formidable, bloquez-la au nom de Mia Andrews, ANDREWS, épelé-je. Moi, en éco, ça me va très bien.

Ça, c'est une aimable pique pour mon voisin... Chacun pour soi, et moi, je n'ai pas besoin d'une suite de luxe en avion.

Je tends mon passeport à l'hôtesse. Elle écarquille les yeux, semblant demander l'aval du type.

Complètement victime du charme du type en question.

Alors, pleine de sollicitude pour la gent féminine soumise à tant de séduction, je lui dis gentiment :

– Vous voyez, avec un peu de bonne volonté et de courtoisie, on y arrive.

Connivence entre femmes face à la tentative de domination masculine venue de ma droite.

Mais comme elle reste sans réaction, je tapote de l'index le haut de son écran pour lui rappeler que j'attends qu'elle m'enregistre. Le regard de l'homme est à présent posé sur moi.

Diablement insistant, voire déstabilisant.

J'en perds tous mes moyens. Dont le peu qui me restait de patience, de politesse et de contrôle...

– Et maintenant, on accélère ! dis-je à l’hôtesse plus sèchement que je ne voudrais. Après, vous pourrez passer au suivant.

Sous-entendu : à l’homme qui me dévisage.

Fût-il le plus beau gosse de l’aéroport.

– C’est incroyable, dit alors le beau gosse, et c’est vous qui parlez de courtoisie ?

L’hôtesse le fixe avec des yeux béats.

– Oh oh, dis-je en rabattant d’un geste sec l’écran de l’hôtesse vers mon côté pour lui rappeler le sens des priorités.

– Vous pourriez tout aussi bien me donner cette place et mettre MON nom sur ce vol, suggère alors l’homme d’une voix douce et mélodieuse en tendant lui aussi son passeport.

Sourire aux lèvres, il met le paquet pour avoir la place.

La place... MA place ?

– Oh, du calme, lui dis-je, ce n’est pas parce que vous...

... vous êtes le plus beau gosse qu’il m’ait été donné de voir ces derniers temps.

– Moi quoi ? Parce que je ne m’énerve pas, je ne fais pas l’hystérique ? susurre-t-il l’air mauvais.

Je lève les yeux au ciel en signe de dédain.

– Complètement macho en plus, dis-je en souriant à l’hôtesse en jouant à fond la carte solidarité féminine. Cette place est la mienne, merci de m’enregistrer mademoiselle.

Et je jette un regard victorieux sur mon voisin de comptoir : hors de question que je réponde autrement que par le mépris à ses attaques verbales.

Oh la vache ! Je n’aurais jamais dû le regarder à nouveau. Il est véritablement divin !

Accoudé au comptoir, frottant son menton avec la main, il sourit en me regardant. Pour ne pas perdre le nord, ni la face, je m’efforce de rester impassible en le détaillant de la tête aux pieds, notant nos différences.

Il voyage en première, je prendrais un strapontin si ça existait, il aime l’opulence et le luxe : gilet en cachemire moelleux, jean de marque et chaussures italiennes alors que je suis plutôt pour la frugalité et la no-conso...

Je remarque alors le sac de voyage en cuir posé à ses pieds. Il porte des initiales : NR. Je lève les yeux vers lui à nouveau. À nouveau un frisson étrange me parcourt.

Waooo...

Tout en m'efforçant de le regarder d'un air neutre, je pense à ce que Kim et Ivy diraient d'un mec pareil : une bombe, un chef-d'œuvre, un massacre, un appel au sexe, un péché d'envie ?

C'est clair, il est tout ça à la fois...

– Je dois partir pour Tampa aujourd'hui, c'est très important, expliqué-je en me ressaisissant.

Mais qu'est-ce qui me prend de me justifier devant lui ? Je ne vais pas lui raconter ma vie !

En plus ma voix me semble moins affirmée, comme si mon assurance avait fondu sous le choc.

Esthétique bien sûr.

À son tour, il m'observe : son regard passe sur mon visage, glisse sur mon cou, puis s'attarde sur mes seins, mon ventre, mes hanches. Au passage, toutes mes courbes s'affolent, effervescence sensuelle à bord.

Ohhh, mollo.

Pour marquer ma résistance, de tous les pores de ma peau, j'envoie alors des ondes de dédain et d'indifférence. Mais honnêtement, ce n'est pas facile quand vous avez Apollon en chair et en os à quinze centimètres de vous. En plus, quand de l'apollon émane un parfum absolument craquant, entre citron et herbes sauvages froissées... Ce type sent la savane, le vent dans les feuilles, les arbres qui bruissent, le feulement des lions...

Reprends-toi Mia.

Par des respirations adéquates, je calme mon ventre qui palpite dans tous les sens... mais je ne peux m'empêcher de continuer à lui jeter de brefs coups d'œil.

Mon Dieu, quelle plastique de rêve ce type a...

– Il se trouve que moi aussi, je dois absolument être à Tampa aujourd'hui, réplique l'apollon après m'avoir observée un bon moment.

Heureusement, il ne peut rien percevoir de mes divagations intérieures.

Malgré mes yeux irrésistiblement attirés vers lui, je refuse de le regarder encore une fois. Parce que je viens de comprendre que le NR sur son sac signifie Non Retour : passé ce point, si vous regardez trop le propriétaire de ce sac, vous tombez sous le charme et il sera impossible de faire machine arrière.

Voilà ce que je me dis pour me rassurer. Et expliquer mon état troublé par la simple vue de ce magnifique voyageur. Mais je dois absolument reprendre le contrôle de la situation.

- Et alors ? lancé-je à l’homme, consciente de ma mauvaise foi.
- Pardon ? souffle l’homme qui, lui aussi, n’a clairement pas l’intention de céder.
- Excusez-moi... tente de s’interposer l’hôtesse.
- Une minute, lui intimé-je le plus aimablement possible. D’abord, vous êtes gynéco ? demandé-je ensuite à mon challenger d’un ton volontairement sarcastique.

Si j’avais un gynéco comme ça, j’aurais des idées déplacées en offrant mon intimité à ses regards...

Il soupire ostensiblement en secouant la tête.

- Non ? Eh bien voilà. Vous n’avez donc aucune urgence à être à Tampa, moi oui, donc, je prends ce vol, et vous prendrez le suivant.

Argument totalement spécieux qui le fait souffler de plus belle.

- Écoutez, gémit presque l’hôtesse.

Je la fusille du regard : *attends que je règle son compte à ce type. Je travaille pour toi et pour les générations de femmes à venir .*

- C’est un peu facile... se rebelle-t-il alors. Alors comme ça maintenant, vous seriez prioritaire... OK vous étiez là avant moi, mais comme vous en appelez à l’arbitrage de la direction...
- J’y crois pas !

Oh la mauvaise foi !

- S’il vous plaît, je dois absolument... dit la voix de l’hôtesse que j’entends à peine, tant le sang bat dans mes oreilles d’irritation à ne pas trouver une raison objective qui réussirait à clouer le bec de ce joli mais irritant garçon.
- Et la galanterie alors, vous en faites quoi ?
- Super ! On joue la féministe émancipée, mais on veut des faveurs sous prétexte qu’on est une femme, certes ravissante...

Quoi ?

Venant d’un aussi beau gosse, le compliment est flatteur. Je rosis comme un bouquet de pivoines. Et pour ne pas lui montrer qu’il a fait mouche, je lève les yeux au ciel.

- Et on est la première à appeler un homme à la rescousse quand on panique, reprend-il avec un sourire en coin qui serait absolument craquant en toute autre circonstance.

Panique ?

- Mais je ne vous ai rien demandé ! m’étranglé-je presque.

– « Appelez-moi monsieur le directeur », se moque-t-il en contrefaisant ma voix. Pour info, le PDG de Delta est une femme.

En plus il se fout de moi. Je dois mettre fin à cette discussion immédiatement. Monter dans un avion, décoller et en finir avec ce voyage qui n'a déjà que trop duré.

– Oui, oui évidemment... Mais qui vous a dit que je paniquais ? Je suis très zen, dis-je de mon ton le plus serein.

Ignorer, rester calme.

Son regard se pose sur mes doigts qui font tourner mon pendentif sur sa chaîne.

– C'est clair, il suffit de vous regarder pour avoir un exemple de zénitude incarnée, ironise-t-il à présent.

Laisser glisser. Lâcher prise absolument.

Ses yeux pâles me fixent avec insistance, provoquant en moi des réactions étranges où se mêlent rejet et, contre toute attente, une pointe d'attirance. Désireuse de reprendre le dessus, je lâche mon pendentif et bombe le torse.

– Eh bien, ravie de vous avoir donné matière à réflexion et bon voyage monsieur, dis-je en lui tournant carrément le dos pour m'adresser à l'hôtesse.

L'air catastrophé de cette dernière devrait m'alarmer, mais je lui demande en exagérant mon air détaché des choses de ce monde :

– Vous avez pu m'enregistrer ?

– Je suis désolée. L'enregistrement est clos.

– Très bien. À quelle porte dois-je me présenter ?

– L'embarquement du vol DL 20523 à destination de Tampa est terminé.

Mon corps se raidit d'un coup.

– Je ne comprends pas... tenté-je en observant les mains de mon voisin se contracter sur le rebord du comptoir.

Comme dans un rêve, j'ai le temps de remarquer sa peau veloutée, ses doigts longs qui m'évoquent des mains de pianiste et ses ongles parfaitement manucurés.

Pas d'alliance.

L'hôtesse reprend alors :

– La dernière place sur ce vol a été attribuée à un autre passager par un de mes collègues, pendant

que vous et monsieur... discutiez...

L'hôtesse a retrouvé son ton monocorde de haut-parleur. Son regard plane sur l'homme avant de revenir vers moi, avec un air qui me semble maintenant réprobateur.

– Eh bien bravo ! dit mon voisin avec un rire nerveux, grâce à vous, on a perdu de précieuses minutes.

– On ? Mais si vous n'aviez pas...

– Il ne manquait plus que ça ! me coupe-t-il. C'est toujours la faute des autres, n'est-ce pas ?

– Mais pas du tout. Je ne vous permets pas de me jauger, m'énervé-je en bafouillant... enfin je veux dire, de me juger.

Un sourire étrange passe sur ses lèvres. Son regard fait rapidement le tour de ma personne.

– Eh bien je me permets juste de juger – silence très long et regard très appuyé sur mes contours...

– que sans votre petit scandale, nous n'en serions pas là, dit-il d'une voix maintenant suave.

Malgré moi, ce regard et ce « nous » me déstabilisent... ce qui me met en colère. Je n'ai rien à faire avec ce type et voilà qu'un simple « nous » accompagné de battements de cils déclenche frissons et égarements...

Ça suffit. Contrairement aux insinuations de ce type, je suis sereine. Impassible. Et maître de moi.

– C'est votre point de vue. J'en ai un autre.

– Vous m'excuserez si je n'en débats pas maintenant, il faut que je trouve un vol, me dit-il en ramassant son sac.

Quand il se baisse, mes yeux restent scotchés sur la bande de chair, halée à la perfection, qui apparaît entre sa chemise et son jean.

– Belle journée, lui dis-je d'un ton volontairement aimable.

Il se retourne en fronçant les sourcils.

– Elle n'aurait pu mieux commencer !

Sans que j'aie le temps de comprendre s'il s'agit de sarcasme ou d'un excès d'affabilité, il s'éloigne vers le guichet d'une autre compagnie. Malgré moi, je suis des yeux sa silhouette parfaite, longue et féline, ses hanches souples, son dos large. Je soupire.

– Et dans l'après-midi, il ne vous resterait pas une petite place ? demandé-je à l'hôtesse en me souvenant de ma toute première réaction au plan « séjour en Floride » d'Ivy : refuser.

Les « et si » d'Ivy sont une porte ouverte sur le paranormal... Bien dit, Kim. Je suis en train

d'entrer dans la quatrième dimension : celle de toutes les contrariétés.

Puis, avec un sourire humble visant à me faire pardonner de l'hôtesse, je repousse tout au fond de moi le pressentiment que cette dispute avec un inconnu n'est que le premier incident d'une longue suite de perturbations émotionnelles à venir...

Finalement, je réussis à obtenir une place, moyennant beaucoup de patience et d'insistance. Peut-être que la leçon de ce contretemps est : pas la peine de lutter ni de s'énervier quand les choses ne se font pas comme on veut. En général, j'essaie de voir les choses sous cet angle : « si ça veut pas, ça veut pas », comme le dit ma grand-mère mais dans un aéroport, pour moi, c'est autre chose...

Et si j'avais un peu (juste un peu...) surréagi ?

Après avoir envoyé un message à Ivy pour la prévenir de mon arrivée plus tardive, j'avale un nouveau Stressout.

Et mince c'est le dernier !

Je me dirige donc vers la boutique de presse. Surprise ! Mon beau voyageur y est aussi, en pleine conversation avec une longue brune en talons hauts. De loin, je l'observe discrètement : à nouveau il sort le grand jeu de la séduction, bien qu'il n'ait pas grand-chose à faire vu son physique de rêve... Et hop la brune tombe dans le piège : elle agite ses cheveux en riant et en renversant la tête en arrière.

Ça m'irrite un peu...

Soudain, il m'aperçoit : un léger sourire se dessine sur ses lèvres. Craquant. Surtout quand je remarque que, dès qu'il sourit, son grain de beauté remonte sur sa joue, comme un petit point hypnotique...

Mais, imperturbable (enfin extérieurement car à l'intérieur, il se passe de curieux remous), j'avance dans les rayons à la recherche d'une boîte de Stressout. Son regard me suit : cela me trouble et je m'efforce de ne pas rosir. S'il continue à me regarder comme ça, il va me falloir une perfusion de Stressout... À un moment, je me penche pour attraper *Yoga magazine*. Quand je me relève, l'homme a disparu. Je le cherche du regard malgré moi : évanoui. La brune aussi.

Si Kim et Ivy me voyaient, elles se moqueraient bien de moi. Et je leur répondrais que je suis juste curieuse de savoir ce que ce type me voulait.

Flagrant délit de mauvaise foi.

Je paye mon magazine. En attendant ma monnaie, je vérifie l'heure sur mon téléphone puis une nouvelle fois sur ma carte d'embarquement. Encore deux heures mais pas question que je sois en retard. Je me retourne pour rejoindre ma porte d'embarquement, comptant bien me planter pile

devant.

Mais, lorsque je me retourne, je tombe nez à nez avec le beau voyageur. *Entreprendre magazine* à la main, un sourire maintenant amusé sur les lèvres. Dans un film, j'aurais déjà renversé mon porte-monnaie qui se serait ouvert, toutes mes pièces auraient roulé par terre. Et nous nous serions retrouvés tous les deux à quatre pattes, les yeux dans les yeux... Mais là rien ne se passe, nous nous fixons un court instant, je me sens carrément rougir, et merde, lui sourit plus largement – complètement désarmant un tel charme ! –, alors je m'éloigne le plus dignement possible, vraiment surprise par ce que je ressens. Mon sentiment exact est « déconcerté ».

– Donnez-moi *Le Guide des meilleurs lieux pour sortir en Floride* s'il vous plaît, entends-je derrière moi.

Je soupire. Pas la peine de me retourner, la voix mélodieuse est reconnaissable. Alors le beau voyageur part faire la fête sous le soleil, cocktails, boîtes sur la plage et yacht vers les Keys... Pas mon univers.

Et même tout ce qui me fait hérissier le poil ! C'est marrant j'aurais plutôt vu ce genre de type à Miami dans un palace de South Beach. Pas à Tampa.

Enfin, ça ne me regarde pas.

Mais, le dicton « jamais deux sans trois » se vérifiant, je le retrouve debout, appuyé nonchalamment au bar du snack dans lequel j'entre pour prendre un sandwich au passage.

On va finir par croire que je le cherche ! Heureusement il ne m'a pas vue, tout occupé à pianoter sur son téléphone.

Mais il lève les yeux et regarde tout à coup dans ma direction. Sur son visage apparaît à nouveau ce sourire à tomber. Il me semble en plus qu'il esquisse un mouvement pour aller vers moi. Je continue à avancer les yeux rivés sur lui.

BaDaBadada... lui, moi, un homme, une femme... BaDaBadada...

Incapable de comprendre ce qui m'arrive et incapable de mettre un autre mot que « aimantée » sur le phénomène qui me pousse vers cet homme, je ralentis mes pas. Nos yeux sont comme reliés par un fil imaginaire.

Et j'imagine ce qui pourrait se passer entre nos corps...

Un bruit de roulettes et un pardon retentissent derrière moi. Je sursaute : la brune de tout à l'heure me dépasse, sa valise cabine derrière elle. Elle rejoint l'homme d'un pas rapide. Il lui sourit et tire galamment le tabouret pour qu'elle puisse s'asseoir.

Mon cœur se pince d'un coup.

Ramené direct à la raison.

Mais qu'est-ce que tu croyais ? me dit ma petite voix intérieure, prompte à intervenir et à me rappeler que les coups de foudre ça n'existe qu'au cinéma... Il est clair que cet homme regardait et attendait la femme derrière moi.

J'essaie vainement de reprendre mes esprits et rejoins le comptoir tout en les observant à la dérobée. La brune pose sa valise à côté du sac de cuir NR : leurs bagages portent tous deux l'étiquette rouge et or, « Premium ».

Vraiment pas mon univers, me répété-je en entendant l'homme commander un Perrier et une coupe de champagne pour madame.

Malgré le brouhaha j'entends le rire de la brune. Je respire à fond pour envoyer balader mon agacement.

– Un sandwich végétarien à emporter, s'il vous plaît, commandé-je au barman avec un sourire crispé.

Quand je passe à côté de l'homme pour rejoindre la sortie, son regard se pose sur moi, rempli d'une bonne dose de moquerie. Mais j'y vois aussi une douceur presque affectueuse qui me surprend.

– Bon voyage, dit-il d'une voix chaude sans animosité.

Puis il retourne à sa conversation avec la brune sans plus faire attention à moi et je m'éloigne, perplexe.

Au moment où je m'endors dans l'avion, le visage du bel inconnu apparaît dans mon rêve. C'est étrange que je pense à lui, peut-être parce que c'est le premier homme qui me trouble depuis longtemps ?

Je ne le reverrais jamais mais je sais deux ou trois choses de lui : il n'est pas gynéco, il aime faire la fête et il a une voix sacrément sexy.

4. Point commun

Jamais trois sans quatre ?

Le dicton est en train de se vérifier car une fois dans le hall d'arrivée de Tampa j'aperçois encore une fois l'inconnu. Appuyé au guichet des locations de voiture, il semble très affairé. Quant à moi, je me dirige vers le guichet des bus : j'ai déjà pris un Uber ce matin, je ne vais pas me rajouter des frais supplémentaires avec un taxi.

Mais visiblement, ce n'est pas mon jour...

Car pour une raison improbable et que je ne cherche pas à comprendre, tous les départs de bus vers Sarasota sont retardés.

– Mais ce n'est pas possible ! dis-je d'une voix furieuse dont j'entends les ondes rebondir à plusieurs mètres alentour.

Tous les visages se tournent vers moi.

– Le prochain ne part que dans deux heures, me confirme l'employé.

Pourquoi ai-je l'impression désagréable d'être dans *Un jour sans fin* avec une même scène qui se répète indéfiniment ?

Avec pour conséquence une aussi forte contrariété que la première fois.

D'habitude on apprend de ses difficultés, mais moi en matière de transport aérien je suis assez obtuse et, même revenue sur la terre ferme, je suis très énervée par ce nouveau contretemps.

Mes doigts tapotent sur le comptoir.

– Un problème ? me demande une voix mélodieuse que je reconnais aussitôt.

Je me retourne. L'homme se tient devant moi, son sac estampillé NR à la main. Sans y réfléchir, je note que la femme brune n'est pas avec lui.

Hors sujet ! me corrigé-je aussitôt.

– Je vous ai entendue de loin, dit-il sans sourire. Ça n'a pas l'air d'aller comme vous voulez.

Je n'arrive pas à interpréter son ton : bienveillance, sarcasme ou compassion pour une hystérique ?

Mais vu mon humeur, ce n'est pas le moment de me faire la leçon...

Il regarde sa montre, une élégante Oméga au bracelet de cuir un peu tanné.

– On m'attendait à Tampa en début d'après-midi, mais maintenant c'est trop tard, dit-il. Voulez-vous que je vous dépose quelque part ?

La voix de cet homme est incroyablement langoureuse. On dirait une caresse sur la peau. Je suis sous le charme. Je reste muette.

Même si, – et justement parce que –, la proposition est tentante.

– Je vais vers Sarasota, précise-t-il.

Encore plus tentante.

Je hoche la tête sans pour autant me prononcer. Quelque chose me retient d'accepter : de la contrariété mêlée à un autre sentiment que je ne sais pas définir. Mais un point est certain : l'incident de tout à l'heure me reste en travers de la gorge. Comme je ne réponds toujours pas, son regard reste posé sur moi, impossible d'y lire quoi que ce soit. À part peut-être un soupçon d'impatience. Ou d'exaspération retenue, au moment où il ajoute :

– Mais je suis vraiment pressé d'arriver, alors cette fois, il faudrait se décider un peu plus vite.

Sous-entendu : plus que tout à l'heure à New York.

– Mais à qui la faute si on n'a pas eu la place ? murmuré-je entre mes dents.

Il ne relève pas et continue à me dévisager de ses yeux couleur de ciel.

– Et vous, vous aviez une urgence ici, si je me souviens bien ?

Son ton semble soudain sarcastique. Ça me met en colère. Pour qui se prend-il ?

– Je vais me débrouiller, merci. D'ailleurs j'ai déjà acheté mon ticket, mens-je.

– Je vois, dit-il l'air ironique. Alors, puisque vous n'avez pas besoin de moi, je vous laisse. Bon séjour en Floride.

Et il tourne les talons et s'éloigne d'un pas rapide. Malgré moi, mes yeux sont attirés par ses fesses, que je devine musclées sous son jean.

Sacrée plastique, mais sacré frimeur.

Et pourquoi donc aurais-je besoin de lui ?

Ensuite, assise sur un banc de la gare routière, je prévois Ivy de mon heure approximative

d'arrivée. Heureusement, Kim n'arrive que demain matin, elle a un dîner de boulot ce soir. Puis, lunettes de soleil sur le nez, je ferme les yeux. J'essaie de comprendre ce qu'il m'est arrivé, cette bousculade d'émotions et de colères mal gérées depuis mon départ de la maison ce matin. Il est clair que la réapparition de Nicholas y joue un rôle.

Mais un détail – et je pèse mes mots – me questionne particulièrement : mon trouble devant le beau voyageur, malgré nos différends. Assorti de la conscience que ce trouble atteint des sphères que je pensais éteintes en moi, notamment celles de l'attirance et de la sensualité...

Je mets ça sur le compte de mon passé récent et de mon mode de vie désormais ascétique et célibataire. Il faut dire que depuis que s'est terminée mon histoire avec Nicholas, je n'ai pas regardé un seul homme. Non parce que j'étais obsédée par mon ex en tant qu'homme idéal, mais justement, parce que je pense qu'il n'y a pas d'homme idéal. Et que je ne veux plus me pourrir la vie avec des promesses d'amour et d'avenir qui ne mènent à rien. Je ne crois plus au prince charmant, ni ne veux rien attendre de lui. Dans la vie, on ne peut compter que sur soi-même. Et je ne compte que sur moi.

Mais grâce à cet inconnu, je dois reconnaître que je me suis trompée sur un point : j'ai eu un vrai coup de chaud... donc mes sens ne sont pas totalement en hibernation.

C'est normal : on est en Floride non ?

Quand j'arrive devant le 45 Spring Hill, il est vingt-deux heures trente. Je viens de faire le plus lent trajet en bus de toute ma vie, avec arrêt tous les kilomètres et au moins trois fois le tour de Tampa avant de prendre la route de Sarasota.

OK, j'exagère mais je suis épuisée. Et bien contente d'arriver enfin.

Je n'ai qu'une envie : me poser sur un canapé, si possible sur la terrasse, avec pourquoi pas un mojito... Et écouter Ivy me raconter tout ce qu'elle a prévu pour le séjour : après une journée riche en calamités, même ses idées les plus loufoques me paraîtront raisonnables.

Je sonne. J'entends des pas approcher. Le rire d'Ivy se fait entendre. Puis elle ouvre la porte, me tend les bras puis me fait entrer après un baiser sonore sur mes deux joues.

Incroyable comme Ivy a le don de vous faire vous sentir bien accueillie.

– Ça va ? Pas trop énervée par ce voyage ?

Ma copine me connaît bien...

– Tu parles ! Épuisée, transpirante et prête à boycotter à tout jamais Delta Airlines... Mais vraiment heureuse d'être là avec toi, souris-je.

J'avance lentement en regardant autour de moi.

– Comme c'est beau, dis-je, impressionnée.

On dirait l'intérieur d'une maison coloniale refaite à la sauce Art déco, tableaux de maître et objets de collection. Depuis l'entrée, on pénètre de plain-pied dans une grande pièce qui semble tout de bois : parquet chaleureux couleur miel, charpente cathédrale et murs recouverts de bois peint dans des demi-teintes élégantes. Sur deux côtés, de larges baies vitrées ouvrent sur une longue piscine éclairée de bleu. Il y a aussi un escalier qui monte vers l'étage et une cheminée imposante. Face à elle une table basse couverte de livres de déco et trois moelleux canapés disposés autour.

Dans l'un des canapés, dos à l'entrée, un homme est installé, pieds nus bronzés appuyés sur le rebord de la table : cheveux bouclés en arrière, chemise bleu pale, longue main de pianiste passée négligemment sur la nuque.

Une impression de déjà-vu...

Je m'immobilise. Il tourne son visage vers moi : un éclair de surprise passe dans ses yeux, puis une lueur amusée. C'est l'inconnu de l'aéroport !

Quoi ? Lui ici ? C'est quoi, ce délire ? Qu'on ne me dise pas que c'est « jamais quatre sans cinq ! »

Mon sac à bout de bras, je reste figée, hébétée autant de fatigue que d'incompréhension. Sans compter mon cœur qui se met à battre un peu plus vite et mes mains soudain moites... L'homme se lève, contourne le canapé et avance dans ma direction.

J'ai l'impression d'être dans le brouillard. Mon cerveau n'arrive pas à faire le lien entre ce type à l'aéroport et sa présence dans le salon de la maison de l'oncle d'Ivy. Tout défile à rebours dans ma tête : le retard, notre dispute au guichet, ma grosse colère, ses sarcasmes. Mais tout ce que je réussis à comprendre est que l'inconnu de l'aéroport se dresse devant moi, un sourire ravageur aux lèvres.

– Eh bien, quel long voyage pour arriver ici n'est-ce pas ? dit-il.

– Ne lui en parle pas, intervient Ivy me sauvant ainsi d'une repartie impulsive. Elle vient de se taper une journée d'horreur.

De toute façon je suis incapable de dire un mot. L'homme est maintenant tout près de moi.

– Un vrai cauchemar, finis-je par répondre.

Je sens son parfum, à présent teinté d'un soupçon de crème solaire. Il a dû avoir le temps de profiter de la piscine...

– Vous ne vous connaissez pas, je crois ? dit Ivy.

Cherchant à reprendre le contrôle de la situation, je ne lui laisse pas le temps de faire les présentations.

– Mia, dis-je. Une amie d’Ivy et de Kim.

Je lui tends la main, comme pour le faire reculer. Cet homme a un potentiel dangereux.

– Je connais déjà votre prénom, répond-il. Moi c’est Neil Robertson et je suis un ami d’enfance d’Alec.

Évidemment ! Comment n’y ai-je pas pensé tout de suite ?

Qui voulais-tu que ce soit ? me dit ma petite voix intérieure. Un beau voyageur égaré par une nuit d’hiver ? Je dois être très fatiguée parce que, depuis que je l’ai vu en face de moi, plus aucune connexion logique ne se fait dans mon cerveau.

Sans me demander mon avis, il me déleste de mon sac et le pose sur le côté.

– Après une journée de catastrophes, vous devez avoir envie de vous poser un peu, sourit-il.

C’est clair. Et la dernière en date, me retrouver face au type avec lequel je me suis engueulée, me donne assez envie de prendre mes jambes à mon cou. Et la perspective de partager ce séjour avec lui ne m’enchant guère. Surtout avec ces incompressibles battements de cœur qui menacent de faire exploser ma cage thoracique à chaque fois que mon regard dévie vers lui !

Je le savais, dès sa conception, le plan d’Ivy portait en germe une dimension incontrôlable et calamiteuse.

– Tu veux boire quelque chose ? me demande alors mon amie, toujours aux petits soins.

Je secoue la tête et reste silencieuse en regardant du coin de l’œil Neil, maintenant assis sur l’autre canapé.

– En fait, c’est marrant, mais vous auriez pu vous croiser, fait alors remarquer Ivy. Je me demande même si vous n’auriez pas dû prendre le même vol, celui qui a été annulé.

Hyper marrant...

Je lève les yeux vers Neil, qui me sourit d’un air ironique.

Je réfléchis vite fait : plaisanter avec Ivy de cette rencontre impromptue, – ce qui m’obligerait peut-être à m’excuser, non ce serait un comble –, ou faire comme si ça n’avait pas existé ? Honnêtement, je penche pour passer le truc sous silence : pas la peine de donner l’occasion à ce type de me lancer à nouveau des piques et des attaques en forme de scuds. Parce que, hélas, je sens que nous allons avoir un long week-end pour le faire.

Donc je reste sur mes gardes. Neil interrompt ma réflexion.

– En réalité, sans le savoir, nous étions dans la même galère.

Il a décidé de garder cet épisode, peu glorieux, secret.

Et je lui en suis reconnaissante.

Mais il faudrait me passer sur le corps pour que je le lui dise.

– C’est vraiment génial que tout le monde puisse venir, dit Ivy enthousiaste. Kim sera là vers onze heures demain matin.

– Parfait, Alec arrivera avec Anish de Miami en fin de matinée, précise Neil.

– On sera au complet pour le déjeuner alors ! se réjouit Ivy avant de bâiller plusieurs fois.

Je remarque alors ses yeux rétrécis de fatigue.

– Ça ne vous ennue pas si je vais me coucher ? demande-t-elle visiblement confuse. Oh Mia, je ne t’ai pas fait visiter.

– On verra ça demain, ne t’inquiète pas, réponds-je en souriant. Dis-moi juste où je dors !

– Toutes les chambres sont à l’étage, la tienne c’est la porte rose, à droite au fond du couloir. Et si je ne suis pas levée, il y a tout ce qu’il faut pour le petit déj’ dans la cuisine. Même des graines de chia pour toi Mia, rit-elle.

Touchée par sa délicatesse, je pouffe. Mon amie pense vraiment à tout. Mais j’ai vu le regard dédaigneux de Neil quand Ivy a dit « graines de chia ». Je soupire : pas le genre à apprécier ce genre d’alimentation à mon avis, mais en quoi ça me regarde au fond...

Je commence à me lever, décidée à suivre Ivy. Mais celle-ci m’arrête.

– Oh, mais non, restez encore un peu à discuter tous les deux, je me sens déjà assez gênée de m’éclipser comme ça. Mais, tu sais comment je suis, Mia... j’ai déjà pris mes somnifères.

– Je comprends, dis-je malgré tout un peu perturbée par la situation : me voilà obligée de rester à faire des mondanités, au moins quelques minutes, le temps qu’Ivy s’endorme comme une masse.

Car depuis des années, Ivy prend des somnifères qui, à mon avis, assommeraient un bœuf et tout un troupeau de vaches. Mais elle ne peut s’en passer. « J’ai des problèmes de sommeil depuis toute petite », nous a-t-elle confié un jour. Kim dit que c’est dû à sa relation fusionnelle avec sa mère, je crois surtout que sous ses airs paisibles, Ivy est une grande stressée.

Mais là dans l’immédiat, elle embrasse Neil sur la joue avant d’en faire de même sur la mienne.

– Bonne nuit, dit-elle.

Je la suis des yeux dans l’escalier.

Un silence s'installe. Les pieds nus de Neil reposent à nouveau sur le bord de la table basse. Soignés, ongles nets et carrés. Bien proportionnés, comme le reste de sa personne.

Bon, restons sérieux.

Je veux bien faire plaisir à Ivy, mais je n'ai pas grand-chose à dire à Neil. Lui non plus visiblement, car il se contente de m'observer comme si j'étais une curiosité zoologique.

Un peu mal à l'aise sous ce regard insistant, je proteste en chuchotant pour qu'Ivy n'entende pas.

– Vous auriez tout de même pu me dire où vous alliez !

Il ouvre de grands yeux étonnés, puis se met à rire.

– Mais je vous l'ai dit : vers Sarasota ! Je vous ai même proposé de vous emmener.

– Oui, mais, enfin, vous jouez sur les mots, je veux dire ici, chez Ivy.

C'est fou comme ce type a le don de me mettre les nerfs en pelote. Et vu son ton railleur, c'est réciproque.

– Je n'ai pas l'impression que nous en étions à ce stade d'intimité dans notre... conversation. D'ailleurs mes petits « problèmes perso » semblaient plus vous irriter que vous intéresser.

Je soupire en me souvenant de mes propos limite acerbes sur ses problèmes... que, me connaissant, j'aurais tout aussi bien pu qualifier de « problèmes de riches ». Ce qui n'aurait pas arrangé nos relations. Finalement, je suis plutôt restée modérée...

– Vous voyez très bien ce que je veux dire, reprends-je en retenant mal le sourire qui me vient aux lèvres en pensant à ce à quoi il a échappé.

Mais on dirait qu'il devine mon sourire. Car, sa patience et son calme semblent disparaître d'un coup. Il doit croire que je me moque de lui. Se redressant sur le canapé, il jette presque sèchement :

– Non, pas vraiment. Expliquez-moi, je vous en prie.

Tiens ? Susceptible en plus ?

– Eh bien, vous auriez simplement pu me dire que vous étiez vous aussi invité par Ivy pour...

Je m'arrête net en réalisant le ridicule de ce que je suis en train de dire.

– C'est évident, j'aurais dû me présenter, continue-t-il sur un ton qui me semble maintenant plus moqueur que vexé.

Je fais une petite moue, entre acquiescement et trêve des hostilités. Parce que je reconnais que, sur ce coup-là, mon argument peut paraître de mauvaise foi... Mais il reprend, comme décidé à me

montrer qu'il compte bien avoir raison sur ce point.

– Écoutez, je vous le promets : la prochaine fois que ça m'arrive, je dirai « bonjour, je suis Neil Robertson, je pars à Tampa rejoindre Ivy pour participer à un séjour organisé pour mon ami Alec ».

Il éclate de rire.

– Entre nous, j'espère que ça ne m'arrivera pas prochainement, parce que c'était vraiment pénible.

À mon tour d'être vexée... Parce que pénible, c'est moi qu'il traite de pénible ?

Je bombe le torse, dos contracté. Ma main agrippe mon pendentif, comme pour y trouver de l'énergie pour reprendre le combat. C'est dommage car je commençais à me dire qu'il n'était pas si antipathique que ça. Et que j'appréciais le fait qu'il me promette quelque chose, même si c'était sous forme de blague... Son regard s'immobilise sur mes doigts qui jouent avec mon bijou sur sa chaîne.

– Je parlais du vol annulé et du contretemps bien sûr, précise-t-il en souriant soudain. Parce que nous sommes là pour la même raison, aider Kim et Alec, n'est-ce pas ?

Un bon point pour lui.

Je me détends un peu, je cesse de tripoter mon pendentif et j'opine, consciente que je dois moi aussi faire un pas vers la paix. Et sachant que sur le fond, il a raison.

– Oui, nous avons au moins cet objectif en commun, assuré-je en essayant de formuler la chose de la façon la plus neutre possible.

Ni agressive, ni familière.

Mais le « au moins » ne lui échappe pas.

Vraiment son sourire est extraordinaire : on a envie de tout oublier devant un spectacle pareil... D'ailleurs je reste bouche bée. Mais me ressaisissant, je me mets debout.

– Il est temps d'aller me coucher.

Il se lève à son tour.

– Je vais monter votre sac.

Goujat à l'aéroport, mais galant homme à la ville !

J'ai pour habitude de me débrouiller toute seule. Mais, plus rapide que moi, il attrape la poignée de mon bagage et gravit l'escalier.

– Je passe devant vous !

Il connaît les usages de la galanterie : un homme se doit de passer devant une femme dans les escaliers pour ne pas avoir la tête dans ses jupons...

Ce qui me laisse toute liberté pour suivre ses fesses ! Cette vision s'avère carrément plaisante et comme je l'avais imaginé un peu plus tôt dans la journée, ce mec a des fesses divinement sexy, avec des muscles qui se tendent à chaque marche.

Soudain, interrompant mes divagations, il s'immobilise et se retourne vers moi, main sur la rampe. Surprise par cette volte-face qui me met face à son entrejambe, je remonte volontairement mon regard vers son visage.

Faut vraiment que je me reprenne...

– Puisqu'on est amené à passer quelques jours ensemble, on pourrait se tutoyer non ? demande-t-il d'une voix suave.

– Ça me va, dis-je d'un ton neutre en priant pour que ne s'agissent pas dans mes yeux des éclats de lubricité...

Mais, rien ne doit se deviner de mes rêveries sur ses superbes fessiers, car il continue, d'un ton presque aussi détaché que le mien.

– La chambre à la porte rose est juste à côté de celle où Ivy m'a installé.

– Tu as la bleue alors ? plaisanté-je surprise de le tutoyer aussi rapidement. Normal puisque tu es un garçon.

Bravo ! Complètement puéril comme blague.

Pour toute réponse, il rit et reprend son ascension délictueuse. Sur le palier, je reprends mes esprits. Une fois devant ma porte, il reste poliment sur le côté en poussant le battant vers l'intérieur.

– Merci pour mon sac, dis-je, parce qu'il le tient toujours au bout de son bras.

Et que j'aimerais bien qu'il me le rende.

– Ah oui pardon, sourit-il avec un naturel désarmant.

Il me tend mon bagage. Mes doigts effleurent sa main quand je le saisis : un frisson remonte tout le long de mon bras, comme une décharge.

Ouh lààà.

Bêtement, je l'observe, cherchant à lire sur son visage, comme s'il avait pu ressentir la même chose. Il semble lui aussi surpris. Puis il sourit en me regardant droit dans les yeux et retire sa main comme si de rien n'était. Alors, la raison me revient.

– Bonne nuit, dis-je pour mettre fin à cet étrange moment où, face à face devant ma porte ouverte,

nos regards restent rivés l'un à l'autre.

– Oui, bonsoir, dit-il en posant ses deux mains autour de mes épaules.

Embarrassée par mon sac et déconcertée par son geste, je me raidis d'un bloc. Mais il dépose tranquillement un baiser sur chacune de mes joues. Ses lèvres tièdes sur ma peau déclenchent des ondes et des infimes tremblements dans tout mon corps, comme une vague sensuelle inattendue. Troublée, je chancelle presque.

Woooo, c'est quoi ça ?

Heureusement, il semble ne s'apercevoir de rien et se dirige vers sa chambre. Son eau de toilette boisée se répand dans son sillage, continuant à exciter mon imagination.

Ce type porte un parfum destiné à faire des ravages...

Une fois en pyjama dans mon lit, démaquillée et dents lavées, je réfléchis : entre les complications du voyage et la surprise à l'arrivée, le séjour organisé par Ivy commence sous de bien étranges ondes...

5. Retrouvailles

Je me réveille tôt, pleine d'une énergie débordante. Le soleil baigne ma chambre dont la fenêtre ouvre sur le jardin. J'enfile ma tenue de yoga, short et débardeur moulant et me glisse sans bruit au rez-de-chaussée. La maison semble endormie. Pour ne pas réveiller Ivy et encore moins Neil, je sors dans le jardin. Un grand parc que je n'ai pas remarqué hier dans la nuit s'étend autour de la maison. En marchant dans ses allées, je découvre un petit jardin japonais de sable et de cailloux blancs, un coin ombragé sous de magnifiques flamboyants avec une fontaine rococo au centre puis un fabuleux potager. Celui-ci jouxte la haie qui borde la propriété.

La vue de ces plantations de salades, carottes et haricots bien alignés me fait aussitôt penser à ma grand-mère : je l'appellerai un peu plus tard. Je suis heureuse de lui faire la surprise de ma présence non préméditée en Floride. Nous nous parlons régulièrement au téléphone, mais depuis qu'elle est revenue vivre ici, je ne la vois plus aussi souvent qu'avant.

Elle me manque.

Un muret de galets entoure le potager : je pose ma main sur la matière solide, tiède du soleil qui commence à la réchauffer.

Grandma est comme ces galets : solide, ronde. Indestructible. C'est elle qui m'a élevée à la mort de mes parents : j'avais 5 ans quand ils se sont tués. Quittant aussitôt sa Floride natale, ma grand-mère paternelle est revenue à New York : vivant seule et sans attache depuis la mort de mon grand-père que je n'ai jamais connu, elle a choisi, m'a-t-elle expliqué ensuite, de ne pas me perturber davantage en bousculant mon cadre de vie, déjà sérieusement endommagé par la disparition précoce de mes parents.

Elle a alors repris les rênes de la maison de Redhooks, de la boutique et de mon éducation. Je ne me souviens pas de tout, mais très bien de sa présence, puissante et douce à la fois. Rassurante. Quand j'ai eu 20 ans, nous avons décidé ensemble de fermer la boutique, qui commençait à péricliter. Entre mes cours, ma vie d'étudiante et mes petits jobs, je n'avais plus trop le temps pour aider Grandma à s'en occuper. Elle a alors décidé de revenir non loin d'ici, dans sa maison où nous venions pour les vacances d'été.

Alors, depuis que je suis adulte, la Floride pour moi c'est à chaque fois une bouffée d'enfance, de tendresse et de mélancolie. Ce séjour chez Ivy aura peut-être un parfum différent : celui de l'amitié et de l'amour retrouvé pour Kim et Alec ?

Le chant d'un oiseau interrompt mes pensées. Je me dirige vers l'entrée de la propriété. Je reconnais l'allée par laquelle je suis arrivée hier avec les immenses palmiers qui cernent le portail blanc. En marchant sur la route intérieure du lotissement, j'observe les autres maisons, de même

facture que celle de l'oncle d'Ivy. Comme il est encore tôt, tout est silencieux, à peine entend-on le bruit de la circulation dans le lointain.

Parvenue à un petit carrefour, j'aperçois des silhouettes devant l'une des maisons. Un homme en short et baskets discute avec deux hommes plus âgés, l'un d'eux est en pyjama, l'autre en tenue de golf. Ils paraissent en grande conversation et j'entends même des éclats de rire. Quelque chose dans l'allure de l'homme en short retient mon attention : jambes musclées et dorées, taille élancée et cheveux ramenés en arrière. Canon !

Neil Robertson !?!

Surprise, je m'arrête. Il est déjà debout ? Je croyais être la première...

Et alors ? Il n'y a pas de compétition pour savoir qui se lève le plus aux aurores, si ?

À sa tenue, je comprends qu'il est allé courir.

Très bien... Mais sans savoir pourquoi, cette vision matinale me contrarie légèrement.

Et si c'était justement parce que cet homme provoque en moi quelques frissons ?

Bon, ça suffit, les élucubrations et les analyses psychologiques de bon matin. Il n'y a qu'un fait objectif et incontestable : même à distance, il est vraiment beau gosse.

Et en short : carrément sexy...

Tandis que je me hâte vers la maison pour l'éviter, je reconnais sans problème les deux sentiments opposés qui s'agitent en moi : agacement et plaisir.

Une fois de retour dans le jardin, je m'installe sur un petit terre-plein près du jardin japonais pour faire mon yoga. Pratiquer au grand air va me ressourcer et me permettre de faire disparaître tensions et déséquilibres. Tant physiques qu'émotionnels.

Une demi-heure plus tard, pour clore ma séance, je respire longuement, debout sur une jambe, l'autre repliée sur ma cuisse, en position dite de l'arbre, mains sur la tête. Quand je rouvre les yeux, un chat noir est posté en face de moi et me fixe.

– Salut, lui dis-je, toi aussi tu profites de ce moment de calme ?

Ses yeux verts se rétrécissent en fente et il incline la tête comme pour acquiescer.

– Tu habites ici ?

Pour toute réponse, le chat s'éloigne. En le regardant s'enfuir vers la maison, il me semble apercevoir une silhouette floue se diriger vers la terrasse. Ivy serait-elle déjà levée ? Je souris et retourne moi aussi vers le bâtiment. Corps assoupli, mental au repos, je me sens bien, apaisée, prête

à entamer une belle journée.

La maison est toujours aussi silencieuse. En fait Ivy doit encore dormir. Mais alors qui était-ce sur la terrasse ? Neil, revenu de son jogging ? Est-ce qu'il m'a vue faire mon yoga ?

Et quand bien même, ça lui montrera que je suis une fille zen et équilibrée !

Je fais chauffer de l'eau pour ma tisane de gingembre puis, tout en fredonnant, j'écrase une banane avec des flocons d'avoine, un peu de graines de chia et un yaourt de brebis. J'arrose ma mixture d'huile de noisette et de lait de soja. Puis, ouvrant grand la baie vitrée de la terrasse, je pose le tout sur un plateau et m'attable, prête à attaquer mon petit déjeuner. Tout ça m'a mise en appétit.

Tout ça ? Oui : mon yoga, ma promenade matinale et le beau gosse en short...

Souriant à ces pensées, je m'apprête à enfourner une grosse cuillère de mon mélange fruité survitaminé. Or, des pas se rapprochent et, sans crier gare, le beau gosse en short pénètre dans la cuisine par la baie vitrée.

Oh ?

Aussi désappointé que moi, Neil s'immobilise, les mains sur les hanches pour reprendre son souffle. Ma cuillerée reste en suspens. Son regard se pose sur la mixture beige dans ma cuillère. Il plisse les lèvres, l'air dégoûté.

- Bien dormi ? demande-t-il poliment.
- Très bien merci, dis-je, troublée. Et toi ?

Sa voix est toujours aussi mélodieuse mais j'y devine un soupçon d'irritation. Peut-être qu'il n'y a pas que moi qui aurais préféré être tranquille.

Il se dirige vers la machine à café et après m'en avoir proposé un, que je décline, il tend le bras pour attraper le lait sur la table. Mais il le repose avec une moue d'horreur quand il voit que c'est du soja. Je souris. Ça confirme ce que j'avais senti hier : allergique aux graines et aux produits végétaux.

Le genre à penser que chercher à avoir une vie saine est un concept marketing.

- Il y a du lait animal au frigo, lui dis-je en insistant sur le « animal ».

Il secoue la tête d'un air entendu à la limite de la consternation.

- Tu es végétarienne ?
- Et fière de l'être, réponds-je du tac au tac en souriant.

Je ne vais pas avoir honte de ne pas me délecter de substances animales nocives pour mon organisme et pour la survie de la planète !

Il recule d'un pas et s'assied, une fesse posée sur le rebord du meuble. Sa position me laisse tout loisir d'observer ses jambes nues, muscles solides, dorés et encore recouverts d'une sueur légère qui fait comme de la rosée. Son tee-shirt humide colle à son ventre dont je devine les abdos tendus. Pectoraux visibles et épaules carrées indiquent une pratique sportive régulière.

– Je vois, dit-il, interrompant ainsi mon analyse contemplative de sa musculature.

D'une grimace dédaigneuse, il indique le contenu de mon bol qui ressemble en effet à une bouillie épaisse agrémentée de nombreux grumeaux. Puis son regard se pose sur mon visage. Un léger sourire apparaît sur ses lèvres, aussitôt son grain de beauté remonte sur sa joue. Soutenant son regard, je termine ma bouillie sans me hâter.

– Tu devrais goûter, lui dis-je. C'est très bon.

Un éclair passe dans ses yeux dont le bleu prend soudain un ton acier.

– J'adorerais, murmure-t-il en me dévisageant avant de balayer le haut de ma silhouette d'un regard nonchalant.

Pourquoi ai-je l'impression qu'il parle d'autre chose ?

Sans doute parce que mon ventre se met à papillonner et mes joues à brûler. Pour ne pas lui montrer mon trouble, je me lève et me détourne pour déposer mon bol vide dans l'évier. Quand je lui fais face à nouveau, le bas de son visage est masqué par son mug mais son regard est posé sur moi. Il avale son breuvage lentement.

– Je suis plutôt café, ajoute-t-il en reposant son mug à côté de lui. D'ailleurs je vais en reprendre un.

Et il se lève pour aller vers la machine à café. Ses cheveux crantés brillent dans la lumière matinale. Le dos de son tee-shirt colle à son dos, ne cachant rien de sa musculature dorsale.

Aussi réussie que celle du devant.

La porte venant du salon s'ouvre à cet instant : Ivy. Cheveux rassemblés en chignon sur le dessus de sa tête, le regard encore embrumé de sommeil, mais rouge à lèvres impeccablement posé assorti aux pois roses de son combishort. Un grand sourire aux lèvres, elle semble ravie de nous trouver ici.

– Ah déjà réveillés, vous êtes bien matinaux tous les deux !

Je suis soulagée de voir arriver Ivy. Il règne dans cette cuisine une atmosphère étrange dont beaucoup de tension... très animale !

Tout en écoutant Neil bavarder avec Ivy, je continue à l'observer discrètement. Il s'est resservi de café puis, attablé face à nous, il questionne Ivy sur la maison, son oncle qu'il ne connaît pas davantage que moi, ses relations avec lui, le voisinage, la vie de la région... Je ne sais pas s'il est curieux ou juste très poli. Mais je note que quand il parle des voisins il a déjà l'air de les connaître mieux qu'Ivy.

Son portable vibre.

– Dix heures et demie, Anish et Alec seront là dans une heure. Je monte me doucher !

Après avoir rangé son mug dans le lave-vaisselle, il disparaît, me laissant seule avec Ivy. Je m'efforce de ne pas le suivre des yeux et écoute Ivy parler de l'organisation pratique : courses à faire, répartition des chambres. Soudain, un petit coup de klaxon se fait entendre au dehors.

– C'est Kim !

En effet c'est notre amie. Nous sortons pour l'accueillir. Son visage tendu s'éclaire dès qu'elle nous voit. Mais, quand je l'embrasse, heureuse de la retrouver, à nouveau son corps amaigri me serre le cœur ; mais nous sommes là et nous allons l'aider à se refaire une santé, aussi bien physique que morale

– Pas trop fatiguée par la route ? demandons-nous Ivy et moi en chœur.

– J'avais hâte d'arriver, répond-elle joyeusement en sortant son bagage du coffre de sa voiture. Je suis si contente d'être avec vous et de pouvoir oublier quelques jours le boulot et tout le reste.

Tout le reste ? À quoi pense-t-elle exactement ? Soudain sa gaîté me semble un peu surjouée : est-elle stressée à l'idée de revoir Alec ? Se demande-t-elle comment leurs retrouvailles vont se passer ? J'avoue qu'elle n'est pas la seule à se poser la question.

Ivy, elle, ne semble pas du tout inquiète et passant son bras sous celui de Kim, elle l'entraîne vers la maison.

– Allez viens, je te montre ta chambre ! Et après on s'installe au bord de la piscine ! annonce Ivy.

Une fois en haut de l'escalier, la chambre de Kim est à l'opposé de la mienne, dans l'autre aile du bâtiment. Cette maison est vraiment plus spacieuse que je l'imaginais. Pendant que Kim installe ses affaires, j'en profite pour passer un short et une blouse fleurie à la place de ma tenue de yoga. Puis, nous nous installons toutes les trois sur la terrasse, dans la partie ombragée près de la maison.

Kim se met à raconter sa journée d'hier à West Palm Beach, son dîner de travail, sa semaine épuisante : son job consiste à former les équipes de vente d'une nouvelle marque très chic et très chère de maillots de bain. Avec plusieurs boutiques implantées sur la côte Est, elle passe son temps d'une ville à une autre.

Je lui souris, heureuse, paisible. Ce qui me frappe avec Kim et Ivy, c'est que c'est toujours comme

si nous nous étions quittées la veille : depuis notre première rencontre au collège, il y a entre nous une complicité et une proximité immédiates.

Qui se passe souvent de mots pour nous comprendre.

Mais aujourd'hui, en entendant Kim répéter plusieurs fois qu'elle est vraiment ravie de se retrouver ici pour un long week-end avec nous, je commence à avoir peur de ce que je comprends : il y a un malentendu...

– Ça fait combien de temps qu'on ne s'est pas fait un petit séjour toutes les trois ? insiste Kim en enlevant ses chaussures pour se mettre à l'aise. Merci Ivy, parce que tu sais, c'est vraiment ce dont j'avais besoin.

Je jette un regard inquiet à Ivy, qui fait une petite moue pour m'assurer « tout va bien ». Kim garde les yeux mi-clos.

– Oui, un truc sans prise de tête, juste entre filles, où pour une fois, je ne penserai pas une seule seconde à Alec.

Oh non, Ivy !!!

Je roule des yeux dans sa direction, en essayant d'être discrète. Je prie pour me tromper. C'est impossible ; elle n'a pas pu faire ça ? Elle n'a pas pu ne pas prévenir Kim que Alec était partie intégrante, voire fondamentale du séjour ?

Voilà pourquoi Kim était ravie de venir ! Elle ignorait que c'était un affreux guet-apens !

Ivy hausse les épaules avec une petite grimace coupable. En temps normal, je l'adore mais là, j'ai envie de lui tordre le cou.

Je le savais. Je le savais que ce serait foireux. Et comment on va faire maintenant ? Comment prévenir diplomatiquement Kim que... Oh non !!! Si ça se trouve, Alec n'est pas au courant non plus ?

Kim a rouvert les yeux et nous observe, mi-amusée, mi-sévère. Mais elle se fige soudain, le regard braqué sur la maison. Je tourne moi aussi la tête : Neil vient de sortir par l'une des baies vitrées et se dirige tranquillement vers nous.

Malgré moi, malgré la stupéfaction de Kim, malgré sa réaction probablement incontrôlable d'ici quelques minutes, je ne peux m'empêcher de remarquer que Neil est superbe. Cheveux mouillés en arrière, jean délavé, chemise en lin bleu pâle et pieds nus. Son téléphone à l'oreille.

– Mais qu'est-ce que Neil fait là ? gronde Kim en se redressant d'un bond.

Son visage se décompose quand elle comprend à vitesse grand V que la présence de Neil implique

vraisemblablement la présence d'Alec.

– C'est que... Attends, on va t'expliquer, bégaye Ivy en se collant à moi.

Ben tiens oui, on peut peut-être arriver à lui expliquer calmement les rouages obscurs du plan le plus foireux du siècle !

Mais au moment où j'essaie de trouver des mots plus adaptés, j'entends Neil dire à son interlocuteur : « après le portail, tu roules une minute et tu y es ». Effarée, je comprends qu'il parle à Anish ou à Alec. Autrement dit : ils arrivent !

Alors c'est foutu pour temporiser.

Comme dans un rêve au ralenti, Neil se tient maintenant devant nous. Lui aussi voit le visage furieux de Kim : l'incompréhension passe dans ses yeux, il se tourne vers moi, attendant une explication que je n'ai pas davantage que lui, mais il n'y a plus le temps.

Car devant nous, de l'autre côté de la terrasse qui borde la piscine, une Ferrari rouge décapotable arrive en rugissant, avant de klaxonner comme une fanfare un jour de bal des pompiers. Je ne bouge pas.

La fête tourne au cauchemar.

Deux hommes sont dans la voiture : l'un, que je ne connais pas, est certainement Anish, l'autre est Alec et il est impossible de ne pas le reconnaître.

Le moteur de la voiture qui vrombit une dernière fois avant de s'éteindre couvre à peine le cri de fureur de Kim, dressée les poings serrés face aux nouveaux arrivants qui commencent à longer le bassin pour nous rejoindre.

– Dites-moi que je rêve, dit-elle écumante de colère.

– Kim, tente de plaider Ivy.

Mais notre amie la fait taire d'un geste de la main avant de se pétrifier, tétanisée, le regard fixe. Ça me fait mal de la voir comme ça. Les deux hommes approchent, Alec a l'air groggy. Vu ses yeux ensommeillés, il a dû dormir pendant le trajet. L'autre marche à son côté, sourire victorieux aux lèvres, lunettes de soleil sur le nez. Il porte une chemise hawaïenne aux couleurs gaies qui me semblent criardes dans l'atmosphère dramatique du moment.

Neil avance à grands pas vers ses amis, sans doute pour les prévenir. Mais Alec aperçoit Kim : ses yeux s'écarquillent et son visage se tend comme un masque. Il s'immobilise.

Donc j'avais vu juste : il n'était pas plus au courant que Kim.

De mieux en mieux !

Furieuse, je maudis Ivy et ses plans foireux, plus que foireux. Et je me maudis au passage de n'avoir pas imaginé une seconde qu'elle ait pu ne pas prévenir les principaux intéressés des détails fumeux de son plan.

— Salut tout le monde, lance gaiement Anish qui n'a pas l'air de remarquer l'ambiance tendue ni ce qui se passe autour de lui.

Silence total. Ivy essaie de jouer le jeu de la parfaite hôtesse.

— Vous avez fait bonne route ?

— Alec oui, il a dormi tout le trajet, plaisante Anish.

Mais le prénom « Alec » agit comme un détonateur qui secoue Kim de sa torpeur. Elle se tourne lentement vers moi.

— Putain, ne me dites pas que vous étiez au courant de ce plan !

Hélas, et même à son origine...

Soutenant son regard noir, j'ai l'impression d'être seule, à poil et face à un char d'assaut...

— Écoute, avec Ivy, on...

Je cherche Ivy pour qu'elle s'explique mais elle évite mon regard, me poussant presque à regretter de ne pas me désolidariser illico. Il va falloir que j'aie une petite explication avec elle. Un peu plus tard.

Parce que pour le moment...

— Alors c'est vous qui avez eu cette idée formidable ! Et qui nous avez fait venir ici sans rien avouer de vos manœuvres à la con. Mais c'est dégueulasse !

Acquiesçant à ses propos, Alec, Anish et Neil nous fusillent du regard.

— Mais toi, tu étais au courant quand même ? demande Neil à Alec.

— Non, répond celui-ci d'une voix blanche. Merci les mecs.

— Désolé, je pensais que tu savais, dit Neil l'air sincère.

Mais aussitôt, il me lance un regard furieux et plein de reproches.

Non mais, j'y suis pour rien. Enfin pas pour tout !

— C'est complètement irresponsable, tranche Neil en me fixant.

Hélas je suis un peu d'accord avec lui. Je me force à ne pas baisser les yeux et à assumer. Pourtant, je voudrais bien pouvoir rétablir la vérité, ne serait-ce que pour mon orgueil qui en prend

un sacré coup en ce moment : je viens de me faire traiter d'irresponsable...

Elle est où l'ambiance chaleureuse et amicale ?

– C'est vrai, intervient alors Anish, c'est délirant comme truc, comment veux-tu qu'on devine que...

– Que c'était un piège ! marmonne Alec.

– Mais qui en premier a...

– C'est vrai, laquelle de vous deux a osé ? rugit Kim.

Ivy se tapit derrière moi.

Bonjour la solidarité !

– Moi, on m'appelle pour me demander de venir, on me parle d'un séjour pour faire la fête, et on me dit que tout est organisé, j'y crois ! sourit Anish.

Alors celui-là, il commence vraiment à m'énervé.

– Et tu ne te poses jamais de questions ? lancé-je. On dit « fête » et tu fonces.

Le visage de Neil se crispe. Il me toise.

– Pourquoi ? Tu t'en es posé toi ? Tu ne t'es pas demandé comment Kim et Alec allaient réagir ?

– Ben il aurait d'abord fallu que je...

Mais je m'interromps. Parce qu'à ce stade, soit je lâche Ivy – et ce n'est pas l'envie qui m'en manque... – en disant la vérité, soit je reste solidaire parce que c'est mon amie.

– Mais tu étais au courant. Et pas eux, c'est là que ça coince.

En effet, c'est même là que ça crisse et que ça casse.

– Pas de tous les détails mais sur le principe oui, admetts-je en comprenant tout à coup l'effet que ça doit faire à un chien quand on lui met le nez dans son caca.

Je me penche en arrière pour siffler à l'oreille d'Ivy.

– Ivy, raconte comment l'idée t'est venue et pourquoi il y a des blancs dans ton plan, dis-je entre mes dents serrées.

Ce serait bien le moment qu'elle s'explique et que j'arrête de me prendre toute la mitraille du front à sa place.

– Putain, tu aurais pu me dire que tu ne comptais pas les prévenir ni l'un ni l'autre ? murmuré-je à son oreille.

- Mais elle ne serait jamais venue !
- Entre nous, elle aurait eu bien raison.

Et moi non plus, je ne serais jamais venue.

– On s’en fout en fait de qui ou de quoi, reprend alors Kim qui ne disait rien depuis un moment. Moi je croyais que vous étiez mes amies. Que vous vouliez m’aider.

Sa voix est glaciale, à peu près égale aux moyennes saisonnières de la Sibérie. Et ses yeux... si l’expression « un regard qui tue » n’était pas une métaphore, nous serions déjà mortes et enterrées.

- Mais justement, murmure Ivy rouge de confusion.
- En fait vous m’avez menti, vous avez monté ce truc pour tenter de me faire changer d’avis, vous m’avez fait croire que... et le pire : vous l’avez invité lui !

Et elle lance un regard hargneux vers Alec. Mais ce qui me bouleverse, c’est la douleur que je vois dans ce même regard.

Celui-ci recule, blessé. Mais Neil est aussitôt à côté de lui et Anish se place de l’autre côté. Deux gardes du corps, solidaires et puissants, tandis que du côté des filles c’est la débandade.

Ça tire même dans tous les coins.

- J’avais confiance en vous et vous me trahissez. En fait vous êtes du côté d’Alec, c’est ça ? Vous pensez que j’ai tort ?
- Mais c’est pas du tout comme ça que ça s’est passé, gémit Ivy. Mia voulait que...
- Ivy a imaginé que... la coupé-je.

Le regard ironique de Neil me stoppe net dans mon élan : il me semble l’entendre d’ici répéter ses sarcasmes : « toujours la faute des autres hein » ? Comme à l’aéroport... Alors je reformule :

- Ivy et moi on avait pensé que...

Ivy me jette un regard reconnaissant.

– Mais vous me mettez devant le fait accompli et je dois dire, OK super, merci les filles ? dit Kim en secouant la tête. Qu’est-ce que vous attendiez ?

Elle pointe un doigt accusateur vers les hommes regroupés.

- Regardez-les, eux, comme toujours, ils sont venus pour boire et faire la fête !
- Oh hé, nous on est venu parce qu’on nous a dit que c’était important pour Alec et toi, répond Anish.
- Important ? Mais qui a dit que c’était important ? demande Alec en regardant rapidement en direction de Kim.

Tous les visages se tournent vers Ivy. Elle se laisse tomber sur un fauteuil et prend son crâne entre ses mains. Je devine qu'elle pleure.

Pauvre Ivy, victime de son plan foireux...

Même si je suis en colère contre elle, la voir comme ça me fait de la peine.

– Bon, peu importe qui est responsable ou pas, de toute façon moi je repars, dit Kim.

– Non ! hurle Ivy, s'il te plaît...

Kim hausse les épaules.

– Moi aussi, je m'en vais, dit Alec, je ne peux pas rester ici.

– Ouais on y va, renchérit Anish, je n'ai rien à faire ici non plus.

– C'est un peu facile de se barrer quand les problèmes arrivent, dit alors Kim faisant une volte-face défensive inattendue. C'est bien les mecs ça ! Incapables d'affronter la difficulté !

– Tiens, la ligue des féministes extraordinaires est de retour.

– Tu sais ce qu'elle te dit la ligue ?

– Oui c'est ça, on comprend rien, d'ailleurs on s'en va, ça vaut mieux.

– Mais oui, barrez-vous...

Et ainsi de suite... jusqu'à ce que tout le monde hurle en chœur sans plus s'écouter. On se croirait dans une pièce de théâtre. Je recule d'un pas, cherchant à comprendre comment on en est arrivé là : une bande d'amis en train de se disputer... Ivy sanglote. Kim est livide. Alec, Anish et Neil sur le point de repartir.

Alors prenant mon courage à deux mains, je monte sur le muret qui borde la piscine et je crie :

– Je vous en prie, essayons de rester zen !

Un court silence suit. Puis les hurlements repartent de plus belle. Rajoutant une couche d'humiliation à l'échec de ma tentative de paix, Neil lève les yeux au ciel avec un soupir lourd de mépris.

Super !

6. Meilleures amies

– Tout se passe bien ?

La voix sèche qui vient de poser cette question provient d'une petite femme maigre, auréolée de cheveux gris et vêtue d'un ample jogging blanc : elle serre contre elle un chat noir qui semble être celui avec lequel j'ai fait connaissance tout à l'heure. Son apparition sur le bord de la piscine interrompt notre dispute géante.

– Oh, bonjour Gillian, dit Ivy l'air un peu gênée, avant d'ajouter à notre intention : Gillian est la gardienne de la maison de mon oncle.

La nouvelle arrivante nous toise les uns après les autres. Comme elle fait un pas vers notre petit groupe, nous la saluons à notre tour. Ivy recule.

Elle a peur de cette femme ?

Gillian lance des regards fureteurs de tous côtés comme pour vérifier que tout est en état.

– M. Ashner tient beaucoup au calme de cette maison. Il a dû vous le dire.

James Ashner, l'oncle d'Ivy dont le travail d'assistant auprès de stars à Hollywood nous faisait rêver quand nous étions plus jeunes.

– Bien sûr, dit Ivy d'une voix étrange comme si elle était enrhumée.

– Justement nous étions en train d'en discuter, intervient Neil en s'avancant vers Gillian.

Son aplomb me fait sourire malgré moi. Gillian l'observe en portant la main au-dessus de ses yeux pour se protéger du soleil.

– On vous entendait de loin, insiste-t-elle en fixant Ivy qui maintenant baisse les yeux.

– Les voix portent particulièrement au bord d'une piscine, sourit Neil.

Sa façon de contrer les insinuations de cette Gillian m'amuse.

– Vous allez être nombreux ? interroge Gillian qui me semble décidément bien curieuse.

– On est tous là, dit Ivy avant de contourner ostensiblement Gillian pour rentrer dans la maison.

Tous en effet, même ceux auxquels certains ne s'attendaient pas... Ce qui nous ramène à l'objet de la dispute.

Tous les regards suivent la retraite d'Ivy, dont plusieurs sont réprobateurs. Le mien compris. Mais

si je suis furieuse qu'elle n'ait rien dit à Kim et Alec, je sais qu'elle avait de bonnes raisons de ne pas le faire.

Car maintenant, dressés à trois mètres l'un de l'autre, Kim et Alec se tiennent raides, silencieux, le visage hostile et s'ignorent ostensiblement. Il est clair qu'aucun des deux ne serait venu, sachant que l'autre serait là.

Mais maintenant nous voici tous les six dans une situation inconfortable.

Soudain, sans dire un mot, Kim remet ses chaussures et, d'un pas sonore, rentre à son tour dans la maison. Pourvu qu'elle n'aille pas coller une baffe à Ivy.

- C'est un petit paradis ici, reprend Neil qui, lui, semble avoir décidé de meubler la conversation.
- Et il y a tout pour se sentir bien ici, ajoute Anish venant à la rescousse de son ami.

La gardienne cesse enfin de jeter des regards suspicieux autour d'elle et dépose son chat à terre. Il fait un petit tour avant de revenir se poster à ses pieds.

- La maison est vraiment très belle, continue Neil. Fonctionnelle et confortable.

Je vais finir par croire qu'il bosse pour une agence immobilière !

- M. Ashner et M. Lowis aiment l'art : il n'y a que des objets de collection dans la maison.
- Oui, tout est de très bon goût.
- Et ça coûte très cher, confie Gillian en se penchant vers Neil.
- Je n'en doute pas, répond Neil l'air très concerné.
- Vous savez que la maison va être photographiée pour un reportage dans un magazine de déco français ?
- Incroyable, s'extasient carrément Neil et Anish.

Ils n'en font pas un peu trop quand même ?

Les mains dans les poches, Alec fixe la piscine d'un air absent. Je voudrais bien retourner dans la maison à mon tour, mais Gillian est maintenant au beau milieu de la terrasse et bloque le passage en écartant les bras pour indiquer les qualités de la maison et du jardin.

Elle le fait exprès ou quoi ?

- La grande chambre, la bleue, celle des propriétaires est la plus belle : elle a même servi pour le tournage d'un film, dit-elle avec fierté.
- Oh alors je vais faire particulièrement attention, parce que je suis installé dans leur chambre, confie-t-il avec un clin d'œil. Et en tout cas, c'est un plaisir de vous rencontrer.

Neil et Anish entourent alors Gillian et, d'un mouvement enveloppant, la raccompagnent vers l'autre bout de la piscine : direction la sortie.

Flatteurs mais efficaces.

– Bon, dit Neil en revenant vers Alec, puisqu'on est au calme, pourquoi ne pas essayer de réfléchir collectivement à comment passer un moment agréable tous ensemble ?

Son « collectivement » sonne un peu faux ou boy-scout, je ne sais pas. Mais ça m'énerve. Parce que j'ai un peu l'impression qu'après avoir fait son numéro d'invité idéal auprès de Gillian, il joue à présent l'ambassadeur de la paix et du vivre-ensemble...

Après un soupir bruyant, Alec hausse les épaules. Puis, toujours les mains dans les poches, il se dirige vers le jardin. Anish fait une petite moue de sympathie à destination de Neil et rejoint Alec.

Ça s'appelle faire un flop !

Étonnamment, Neil paraît dépité. Mais je ne dis rien, même si je me sens un peu vengée par l'échec de sa tentative de réconciliation. Je me contente de l'observer avec un léger sourire. Il suit ses potes du regard puis semble se rendre compte que Kim et Ivy étant parties, nous sommes seuls sur la terrasse.

Chacun son tour, pourrais-je dire si j'étais amère mais, par pure bonté d'âme... je choisis une version moins offensive.

– Bien essayé, dis-je en essayant de gommer au maximum le ton railleur de mon compliment.

– Mmm, dit-il en frottant son menton. Je crois que j'ai besoin d'un café après tout ça.

Je le suis dans la cuisine, dans l'idée d'aller ensuite retrouver mes amies. Comme la maison semble silencieuse, je me rassure : elles ne sont pas en train de s'étriper. Ou alors j'arrive trop tard !

– Tu en veux un ?

Je secoue la tête pour marquer le fait que je ne me dope pas à la caféine.

– Non, désolée, les addictions, café, cigarette, lignes de coke, c'est pas mon truc, plaisanté-je.

Comme il est tourné vers la machine à café, je ne vois pas sa réaction. Mais ses omoplates se crispent sous la chemise. Il marque un temps, que rythme le tintement de la cuillère dans son mug puis il se retourne très lentement. Un sourire ravageur sur les lèvres.

– Ah oui bien sûr, tu préférerais sans doute une bonne décoction de jus de bouleau avec séance de rééquilibrage des chakras ?

Je sursaute, un peu vexée. Puis je souris, étonnée qu'il connaisse l'existence de la décoction de jus de bouleau, plutôt réservée aux initiés... Mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

– Et pourquoi pas ? répliqué-je.

Il sourit. Ses yeux bleus deviennent tout à coup très brillants, presque argentés, d'une couleur de banquise presque irréelle. Mais ce qui les rend encore plus fascinants, c'est la lueur de défi qui les fait pétiller.

Ah oui ?

Alors debout de l'autre côté de la cuisine, je me positionne face à lui, pieds légèrement écartés, yeux mi-clos et sourire intérieur. Coudes repliés, j'élève mes mains de chaque côté de mon corps, index contre pouce, et les autres doigts en ouverture vers le ciel. Puis tout en surveillant Neil par la fente de mes paupières, je me mets à chanter du fond de la gorge.

– OHMMMMMMM.

Mon grondement guttural résonne dans toute la cuisine.

Et toc !

Il semble soufflé. Ce qui me fait sourire intérieurement encore plus fort. Je continue mes « Ohmmm » avec assurance sans le quitter des yeux.

Au bout d'un moment, il sourit et dépose tranquillement son mug. Puis il passe la main dans ses cheveux et se met à marcher dans ma direction, l'air de penser à autre chose. Quand il arrive juste devant moi, je sens le souffle me manquer : mon chant glorieux se met à trembler... Immobile, il incline légèrement la tête pour me regarder, et fronce les sourcils, comme préoccupé par une question importante. Mon « Ohm » faiblit, prend une autre tonalité avant de se transformer en murmure.

– Mmmmmm...

Son parfum se répand autour de moi comme une enveloppe, comme des bras qui me tiendraient prisonnière. Son visage est à dix centimètres du mien. Fascinée, je ne peux pas bouger d'un millimètre.

Je suis victime d'une tentative d'envoûtement : il ne peut pas y avoir d'autre explication.

– Ohm, ça veut dire paix non ? dit-il.

Sa voix chaude est complètement addictive.

– Oui, réussis-je à répondre.

Ses deux mains se posent sur mes épaules avant de remonter vers ma nuque. Il attire doucement mon visage vers lui. Un frisson incroyable remonte le long de ma colonne vertébrale jusqu'en haut de mon crâne. Pile sur mon septième chakra, celui qui est le plus haut niveau de conscience d'un être humain...

– Et si on faisait la paix ? murmure-t-il contre mes lèvres.

– Euh, oui... pourquoi pas...

Sa bouche chaude est près de la mienne, son souffle se mêle au mien, je sens mon menton se lever, ma tête se renverser. Une vague d'impatience me saisit, mon ventre se tend et tout mon corps frémit. Mon visage maintenant serré entre ses mains, il approche ses lèvres à un millimètre des miennes. Je vacille, presque haletante, surprise car je comprends alors que, depuis de trop longues secondes, je meurs d'envie d'embrasser Neil Robertson.

Oui

Ses lèvres se posent enfin sur les miennes, libérant la tension qui montait en moi. Une sensation de soulagement immédiat se répand dans mon corps quand nos bouches s'unissent doucement, se découvrent, se goûtent. Nos parfums se mélangent. Sa langue cherche la mienne, je la lui donne puis à mon tour je happe ses lèvres. Une sensation que je croyais éteinte se réveille en moi : un désir violent et irrésistible qui plaque mon corps contre le sien. Alors sans chercher à comprendre, tandis qu'il continue à m'embrasser, je m'abandonne totalement au plaisir de cet instant. Je suis complètement sous l'emprise de ce baiser au léger goût de café. Et j'en redemande...

– Est-ce que quelqu'un pourrait bouger cette putain de caisse de devant la mienne pour que je puisse m'en aller ? crie une voix à l'extérieur, interrompant ce baiser inattendu et délicieux.

Je reconnais la voix de Kim. Je me dégage des bras de Neil, j'ai le temps de l'apercevoir remettre ses cheveux en arrière avec un sourire très sensuel révélant le séducteur qui est en lui. Puis je cours au bout de la terrasse en tirant sur les pans de ma blouse pour la remettre en place.

Il faudra que je m'interroge sur pourquoi j'ai embrassé cet homme qui est à peu près tout ce que je n'aime pas chez un homme : arrogant, sûr de lui, friqué, séducteur à mort.

Mais, pour le moment, je dois me concentrer sur le moment présent et un problème bien plus grave se présente : Kim, debout à côté de sa voiture, appuie sans discontinuer sur le klaxon. Je vois tout de suite ses bagages sur le siège passager.

Elle me regarde d'un air réprobateur.

Oups ?

Est-ce qu'elle m'a vue embrasser Neil ? Si oui, elle risque de penser que je ne me préoccupe pas beaucoup d'elle et que je continue à la trahir avec un des copains de son ex.

Repoussant mes inquiétudes à plus tard, je me reprends.

– Kim, tu ne vas pas partir maintenant ?

– Dès que ce machin rouge ne se trouvera plus sur mon chemin...

Et elle brandit ses clés de voiture en guise de menace. Comme elle ne me regarde pas avec des

yeux plus noirs que tout à l'heure, je suppose qu'elle ne m'a pas vue avec Neil.

C'est déjà ça de moins à gérer.

Le temps de ces réflexions intérieures, Ivy nous a rejointes, vite suivie d'Anish et Alec. Je sens le parfum de Neil bien avant qu'il ne passe à côté de moi pour rejoindre ses copains.

– Il y a un magnifique dix-huit trous près de Green Swamp. On y va ? On achètera tout le matos au *club house*, propose-t-il immédiatement à Anish et Alec.

Neil est l'homme des solutions.

Et cette fois ça marche. Je ne sais pas bien si ça m'impressionne ou si ça m'agace, mais les deux autres acceptent sans discuter, l'air soulagé de pouvoir s'éclipser de ce qui ressemble à un terrain miné en bord de piscine. Anish s'installe au volant de son bolide. Quand Alec monte à son tour, Kim le suit des yeux : Alec tourne la tête dans sa direction, il me semble que leurs regards se croisent un très bref instant ou ai-je rêvé ? Avant que la Ferrari ne s'ébranle dans son concert de pétarades prétentieuses, Neil me lance, quant à lui, un regard qui me fait vibrer des pieds à la tête.

– Tu as froid ? me demande Ivy avec sollicitude.

Je secoue la tête. Mais un coup d'œil vers Kim me ramène vite à l'essentiel : notre amie. En train de monter dans sa voiture.

Je retiens sa portière avant qu'elle ne la claque.

– Écoute Kim, d'accord, on a merdé grave.

Et là j'assume sans problème le plan d'Ivy et ma participation, fut-elle passive, à son élaboration.

Sans un mot, Kim regarde droit devant elle.

– Excuse-nous de ne pas t'avoir tout dit. Mais on voulait vraiment que toi et Alec veniez. On espérait pouvoir vous aider.

Le visage de Kim se ferme complètement et sa main droite commence à enclencher la première.

– Arrête, crie Ivy.

Bravant la fureur de Kim, Ivy se plante devant la voiture, les deux mains posées sur le capot.

– Reste, dit-elle, je t'en prie. Tu es notre amie, on veut pas que tu sois malheureuse et on voulait vraiment t'aider.

Kim éteint son moteur. Elle soupire.

- Parfois je me passerais bien de votre aide, ronchonne-t-elle.
- Mais qu'est-ce que tu ferais sans nous ? chuchote Ivy avec une petite moue.

Kim sourit faiblement. Ivy et moi nous jetons un regard complice, nous venons de marquer un point en faisant sourire Kim, même de travers.

- Kim, reprend Ivy, puisque maintenant nous sommes là toutes les trois, tu pourrais rester avec nous. Profiter du beau temps, de la piscine. C'est quand même bête d'être ici et de ne pas se dorer au soleil, non ?

Kim ne bouge pas.

- Et si... continue Ivy.

Malgré la tension du moment, j'éclate de rire. Kim se tourne vers moi, d'abord surprise, puis elle regarde Ivy et, à son tour, se met à rire.

- Oh non Ivy ! Plus de « et si... »

- Et si tu restais un peu, insiste Ivy avec sérieux. On déjeune, on se fait un après-midi copine-piscine, on passe un moment super toutes les trois, et puis ce soir tu vois ce que tu veux faire.

Au regard plein d'espoir d'Ivy, je sais qu'elle va tout tenter pour que Kim revienne sur sa décision d'ici ce soir. Mais, connaissant le caractère têtu de notre amie, rien ne me paraît moins sûr.

- C'est tout vu, dit Kim en sortant de sa voiture. Je reste un peu avec vous mais je repars en fin de journée. J'ai une amie à Daytona Beach. Hors de question de séjourner ici avec Alec.

Victoire ! Au moins pour quelques heures...

- Alors, on a tout l'après-midi, la rassure Ivy, le golf de Green Swamp est à plus de quatre-vingts kilomètres.

Nous marchons vers la maison.

- Attendez, dit Kim en attrapant le bras d'Ivy et le mien. Il y a tout de même un truc dont je voudrais être certaine avant de rester. Je ne veux pas parler d'Alec. C'est clair ?

Ivy marmonne un « oui mais... » et je regarde par terre, en hochant la tête.

- C'est fini, un point c'est tout, donc pas la peine de revenir là-dessus et de chercher à me faire changer d'avis tout l'après-midi.

Kim nous connaît, elle nous sait capables de remettre sur le tapis un même sujet qui nous tient à cœur jusqu'à épuisement de nos contradicteurs. Alors, d'un air morne mais soumis, Ivy et moi acquiesçons et promettons de parler de tout sauf d'Alec.

C'est quand même mal barré pour une réconciliation...

– Comme on est bien ! dit Ivy.

En effet. Je suis allongée sur un transat entre mes deux amies. Devant nous, les palmiers se détachent sur le ciel azur, le clapot de l'eau distille une délicate mélodie et les oiseaux gazouillent dans les arbustes. Le paradis...

– Ce que c'est bon le soleil ! On se sent revivre, renchéris-je.

Ça fait longtemps que je n'ai vécu un moment comme celui-là, je ne fais que bosser depuis des mois. Mais c'est étrange comme il me semble aujourd'hui, et pour la première fois depuis longtemps, sentir le plaisir de l'instant avec intensité, comme si tout mon être était en état d'éveil.

Ah oui et éveillé par quoi ? me susurre ma petite voix de censeur intérieur.

Ça va, ce n'est pas un baiser qui a changé ma vision du monde !

OK, Neil t'a embrassée et tu l'as embrassé aussi, me sermonné-je, c'était une expérience agréable, et il faut savoir être ouvert à toute sorte d'expériences nouvelles, mais on ne va pas en faire tout un plat. La seule chose essentielle à présent c'est ce qui se passe en ce moment : Kim est restée et elle semble apaisée. En outre, je suis avec mes meilleures amies au bord d'une piscine dans une maison de rêve. J'en profite. Et je ne pense à rien d'autre.

Seule digression autorisée : une pensée pour la boutique et Nuola à qui j'envoie un message.

[J'espère que tout se passe bien. Merci encore pour ton aide au pied levé.]

Ivy revient de la cuisine avec d'énormes verres remplis de jus aux couleurs ensoleillées.

– Smoothies maison, explique-t-elle. Mais Kim, tu préfères peut-être un café ?

Le mot « café » me renvoie en boomerang à ce qui vient de se passer dans la cuisine : le baiser de Neil. Je ferme les yeux.

Qu'est-ce qui ne va pas chez moi en ce moment ? Pourquoi est-ce que je réagis comme ça depuis deux jours ? Je me mets en colère, je me laisse dépasser par mes émotions, je ne gère rien du tout et je finis par embrasser un mec qui est tout l'inverse de ce qui me plaît.

Ce n'est pas du tout moi, ça !

Donc il faut que je l'admette. Et que je travaille là-dessus. Je suis perturbée et je surréagis à des événements qui, d'ordinaire, ne m'auraient pas dérangée. Je ne sais pas vraiment pourquoi... la fatigue, le stress, l'approche de mon anniversaire ?

Ou alors... ?

Je rouvre un œil. Ivy est en train d'envoyer un SMS avec un air concentré et Kim sirote son smoothie, son regard vide errant au-dessus de la piscine. La voir comme ça me fait mal. Et son chagrin va encore se raviver avec la Saint-Valentin.

Chaque année depuis qu'elle a rencontré Alec, Kim fête ce jour avec lui, couvrant sa vie et son appartement de cœurs rouges et autres manifestations de leur amour. Alors, je suis triste pour elle, pour elle et Alec, pour leur couple qui échoue. Car pour moi, Kim et Alec, c'est le couple idéal. Complice, uni, solidaire. Ils sont devenus adultes ensemble. Ils ont commencé leur vie main dans la main : premier appart, premier boulot, premières galères, premiers projets.

C'était le couple parfait. Et ça me serre le cœur de devoir en parler au passé.

Une question d'Ivy me tire de mes sombres rêveries.

– On se fait un test ?

Le truc que nous partageons depuis toujours : les tests débiles qui nous font rire. Ivy sort alors de son sac une pile de magazines. Kim et moi sourions : depuis l'âge de 14 ans, Ivy ne se déplace pas sans une pile de *Elle*, *Glamour*, *Vogue*, *Harperbazar*, *Red*, etc. Elle a toujours voulu être journaliste dans un magazine féminin, et elle travaille aujourd'hui chez *Féminines*, où elle est « assistante à tout faire », dit-elle généralement avec un sourire gêné. Il faut bien commencer par quelque chose, non ? Pour le moment, elle secoue en l'air un magazine dont la couverture annonce en lettres capitales : *Les dix qualités d'un mec idéal*.

Kim fronce un peu les sourcils mais accepte avec une bonne humeur que je sens un peu forcée. Ivy sort un stylo de son sac et en profite pour répondre à un message sur son portable.

– Quelle correspondance soutenue, dis-je avec un clin d'œil.

Sans me répondre, Ivy lit à haute voix la première question.

– Il est : A sympa. B sexy. C mystérieux. D charismatique.

– A, dit Kim sans hésiter.

Ivy choisit la réponse B tandis que j'hésite entre C et D.

Va savoir pourquoi ça me fait à nouveau penser à...

– Il vous emmène : A à une fête avec des copains. B en voyage de rêve. C dans un ashram. D chez ses parents.

– Dites, vous les connaissiez les copains d'Al...

Le regard noir de Kim interrompt ma question avant que je prononce le prénom interdit.

– Ils sont pas mal mais un peu frimeurs non ? Anish avec sa Ferrari et Neil... continué-je.

Je ne sais pas quoi lui reprocher au fond : qu'est-ce qui m'énerve chez lui ?

– Moi, je ne trouve pas, dit Ivy, ils sont plutôt sympas.

– Arrête, ils se la racontent non-stop, soupiré-je.

Kim sourit : elle sait combien je déteste les gens prétentieux.

– Anish est banquier d'affaires, dit Ivy.

– Et il vient d'acheter un quatre cents mètres carrés d'enfer avec vue sur Central Park, rajoute Kim.

– Je vois, un défenseur du capital. Et Neil, il fait quoi pour gagner sa dure vie en ce bas monde ? demandé-je d'un ton volontairement ironique.

Faudrait pas qu'on croit que ça m'intéresse.

Kim me jette un regard par en dessous.

– Il a très bien vendu la boîte qu'il avait créée en deuxième année de fac.

– Réponse C pour moi, dis-je à Ivy changeant volontairement de sujet pour marquer mon désaccord. Le mec qui me propose d'aller dans un ashram, je l'épouse tout de suite ! ajouté-je.

– Chiche, lance Kim en riant. B pour moi.

– Moi, c'est A, sourit Ivy.

Je pouffe. Quand Ivy a une idée en tête, elle n'en démord pas. Et son idée, c'est ce séjour.

– Il est : A artiste free-lance. B Homme d'affaires. C Retraité. D rentier, continue-t-elle.

Kim choisit le A, Ivy le B. je prends le D par provocation.

– Une boîte de quoi ? dis-je, l'air de rien.

– Informatique, répond Ivy en répondant à un nouveau message d'un air préoccupé. Un système d'accès unique aux données personnelles sur Internet.

– Et ça rapporte ce genre de truc ?

– Mais tu vis sur une autre planète ? Reviens parmi nous ! s'amuse Kim.

– Je suis détachée de l'aspect matériel de ce monde, plaisanté-je en pensant à M^r Palmborg qui justement, lui, y est très attaché.

Puis je reviens au sujet qui, malgré moi, m'intrigue.

– Alors depuis, Neil glande ?

– Depuis, il a créé Pllab, un des premiers incubateurs de start-up, me précise Ivy, et toutes les sociétés qu'il dirige sont classées par le magazine *Fortune* dans le top vingt des entreprises où il fait bon travailler.

- Mais dis donc, il t'intéresse drôlement, observe Kim.
- Pas du tout, réponds-je un peu trop agressivement.

Je rosis en pensant à la saveur café de sa bouche.

- Moi, je les trouve plutôt mignons et sympas, intervient Ivy, et assez sexy !

Je hausse les épaules.

Mais je confirme : très sexy.

- Moi, ils ne me font ni chaud ni froid, dit Kim, nous rappelant ainsi que son cœur est blessé.

Et qu'il est resté bloqué sur un seul homme : Alec.

Notre conversation est interrompue par le téléphone d'Ivy qui se met à sonner. Elle se lève pour répondre et s'éloigne de nous. Kim se tourne vers moi avec un sourire complice.

- Tu crois ce que je crois ? Ivy a quelqu'un...

Celle-ci revient vers nous. Elle se rassied en évitant notre regard moqueur et plonge son nez dans les pages du magazine avec la ferme intention de nous faire poursuivre le test. Mais Kim et moi l'interrogeons en riant.

- C'est ton amoureux ? Vous ne pouvez pas vous quitter on dirait... sourit Kim.
- Ouais, c'est de qui tous ces SMS que tu reçois ? renchéris-je sur le même ton.

Ivy rougit et tente de se cacher derrière le magazine.

- Ce n'est pas ce que vous croyez. C'est juste...
- Allez, te justifie pas, c'est beau l'amour, dit Kim.

Mais la note triste de sa voix ne nous échappe pas. Ivy et moi lui sourions avec affection. Puis, à nouveau le téléphone d'Ivy retentit.

- Dis donc, c'est fusionnel à ce point-là.
- Il faudra couper le cordon à un moment...

Ivy ne répond pas mais envoie un SMS qui me semble long comme le bras.

- Vous savez ce que ça me rappelle ? dit Kim en se renfonçant dans son transat.

Mon cœur se pince à l'idée qu'elle se mette à raconter un souvenir de sa vie d'avant, celle avec Alec. Elle étire ses bras derrière sa tête.

- Tu te souviens quand tu venais à la maison ou qu'on allait chez Mia après l'école, et que ta mère

téléphonait si tu ne l'avais pas appelée à l'heure prévue ?

Ivy rougit de plus belle. De nous trois, Ivy avait le record du contrôle parental avec handicaps. Ma grand-mère me laissait pas mal de latitude, et les parents de Kim travaillaient tous les deux. Mais Ivy, fille unique d'une mère célibataire, devait rendre des comptes à cette dernière, qui semblait croire que la prune de ses yeux risquait à chaque minute d'être victime d'une attaque d'alien ou d'une épidémie de peste. À l'époque nous prenions ça pour du flicage, j'ai compris depuis que c'était de l'inquiétude.

– Comment va ta mère ? demandé-je à Ivy pour la sortir de son embarras.

– Un peu stressée en ce moment, admet-elle.

– En ce moment... relève Kim amusée. Il faut que je te pose une question, Ivy. Est-ce que tu as toujours cette incroyable trousse à pharmacie pleine à craquer que ta mère te donnait systématiquement avec cette immense liste de médicaments ?

Je ne peux m'empêcher de rire au souvenir de ces trois pages manuscrites recensant tous les cas improbables de maladies rares, symptômes et médicaments et posologies adaptées. Ivy soupire en ressortant son téléphone.

– Oui, c'est devenu une habitude, je l'ai toujours avec moi. Mais maintenant, en plus j'ai mon téléphone.

Et elle nous montre la rubrique santé de son iPhone, remplie avec soin : poids, taille, rythme cardiaque, vaccins, antécédents familiaux, numéros d'urgence.

– Vive la technologie, rit Kim.

– Ça rassure ma mère, reconnaît Ivy en hochant la tête.

Ensuite nous discutons de tout et beaucoup de rien, des films qu'Ivy a vus au ciné, des séries que nous préférons, de savoir si nous ferons de la chirurgie esthétique un jour, des meilleures crèmes solaires, des régimes, des maillots de bain de la marque de Kim. Bref nous passons un bon moment entre filles : féminin, futile et solidaire ! Au bout d'un moment, ce bavardage nous épuise et nous finissons par somnoler toutes les trois sur nos transats.

Un petit vent frais me réveille. Les pages de magazines d'Ivy volettent avec des bruits de claquement de doigt et un volet bat plusieurs fois au loin.

Kim ouvre un œil ensommeillé, Ivy est déjà debout en train de ramasser ses magazines qui maintenant s'envolent carrément et risquent de tomber à l'eau.

– On gèle ! dis-je en me rhabillant.

Le soleil a disparu et le bleu du ciel a laissé la place à un gris couleur d'ardoise. Loin à l'horizon des nuages plus foncés se déplacent à grande vitesse.

Un peu abruties par notre après-midi au soleil, nous ramassons lentement nos affaires. Soudain, Gillian surgit devant nous avec son chat posé sur l'épaule. Soulevés par les bourrasques, ses cheveux se dressent autour de sa tête.

Elle ressemble vraiment à une sorcière. Faut dire qu'elle a un don pour apparaître comme par magie.

Elle avance vers nous en criant qu'il faut faire vite.

– Il faut tout rentrer, il va pleuvoir.

Quand Gillian passe près d'Ivy, cette dernière s'écarte d'un pas puis se met à éternuer plusieurs fois.

– J'espère qu'Ivy a ce qu'il faut contre les coups de froid dans sa trousse à pharmacie, glissé-je à l'oreille de Kim.

Gillian commence à enlever les matelas et les coussins des transats. Nous restons bras ballants, surprises de la voir s'activer ainsi. Le ciel est sombre d'accord mais faudrait pas non plus exagérer ! Je lève les yeux : les nuages noirs sont à présent au-dessus de nous.

Aie...

Gillian roule les transats vers le local de la piscine.

– Vous pensez qu'ils vont s'envoler ? dis-je moqueuse parce que les transats, en teck et en métal, pèsent une tonne chacun.

– Ce que je vois là-bas ressemble à un ciel de cyclone, me tance Gillian en montrant l'horizon mais sans cesser de ranger le mobilier.

– Ce n'est plus la saison des cyclones, si ? demande Ivy.

En effet, on est en février et la saison est finie. Je m'en souviens parce que ma grand-mère me faisait répéter les consignes quand nous venions en été. « La pire saison, disait-elle, celle des moustiques et des cyclones ».

Gillian me semble un peu alarmiste... À présent, elle s'attaque à la table de jardin qu'elle tire vers le local. Incrédules, nous la regardons s'activer. Puis, je me secoue et propose mon aide.

– Je m'occupe de ça, dit-elle en levant un regard méfiant vers le ciel.

Elle se met ensuite à remiser les énormes pots de fleurs qui bordent la piscine.

Ce n'est quand même pas une menace de tremblement de terre !

– Bientôt elle va nous faire clouer des matelas devant les portes et les fenêtres, chuchoté-je à Kim et Ivy.

– Rentrez vos affaires et mettez-vous à l’abri, ordonne presque Gillian. Ça va tomber d’ici peu.

Je m’apprête à ronchonner contre cette démonstration d’autorité mais de grosses gouttes commencent à s’écraser sur la surface de la piscine. Puis le ciel noircit encore davantage, les arbres s’agitent sous le vent et la pluie se met à tomber.

Nous avons juste le temps de bondir dans la maison, suivies par Gillian et son chat qui se dirigent vers la cuisine pour refermer la baie vitrée avant de ressortir par la porte de devant.

– Je vais fermer les volets chez moi, dit-elle en se hâtant sous la pluie.

– Elle n’est pas un peu catastrophiste ? demande Kim.

– En tout cas, elle vient de battre le record du monde de rangement de mobilier d’extérieur, plaisanté-je.

Mais Kim ne m’écoute plus. Sourcils froncés, elle observe la pluie. Honnêtement, je ne devrais pas dire la pluie mais les tombereaux de flotte qui se déversent du ciel, comme si quelqu’un vidait plusieurs baignoires juste au-dessus de nous. La surface de la piscine semble criblée d’impacts de balles explosives et la terrasse en teck est couverte d’une couche d’eau de cinq centimètres. On ne voit plus les palmiers du fond du jardin ni le ciel, et par la cheminée on entend le vent mugir en longues plaintes sinistres.

Plusieurs minutes passent ainsi, je suis fascinée par la violence de l’averse.

– Waa, quel orage, murmuré-je.

– Ça va s’arrêter aussi vite que c’est venu, tente Ivy.

Mais dix minutes plus tard, il pleut toujours autant, voire plus. Nerveuse, Kim regarde son portable puis, d’un air décidé, elle enfle sa veste.

– Bon, il est tard, je dois y aller.

Ivy et moi sursautons.

– Non mais, tu as vu ce qui tombe ?

Toutes trois le nez collé à la vitre, nous essayons de voir au-delà des vingt-cinq mètres de la piscine. Kim soupire et regarde une nouvelle fois l’heure sur son portable.

– Il est dix-sept heures trente, précise-t-elle.

– Peut-être, mais on ne voit rien. On dirait que la nuit est tombée.

– C’est hyper dangereux de rouler là-dessous.

– Je dois partir maintenant, insiste Kim, butée.

– Attends au moins que ça s’arrête, suggérons-nous Ivy et moi à tour de rôle.

Elle tire-bouchonne le coin de sa veste comme une enfant en fixant la pluie d’un air effondré. Sa

main tremble quand elle vérifie à nouveau l'heure. Je comprends qu'elle a peur qu'Alec revienne avant qu'elle ait pu partir.

Fuir.

– Ça va s'arrêter et après tu pourras y aller sans problème.

Elle nous jette un regard perdu qui me fait mal. Puis elle hoche la tête en surveillant le ciel.

– D'accord, mais dès que ça tombe moins, j'y vais.

Je lui souris, rassurée, mais au fond très inquiète, car je comprends qu'elle est prête à affronter tous les dangers pour quitter au plus vite cette maison. Le pire des dangers pour elle étant de se trouver face à Alec.

7. Dangers

Une heure et demie plus tard, la pluie n'a pas cessé, elle tombe même encore plus dru. Le ciel est couleur d'encre, avec des éclairs peu rassurants dans le lointain. La piscine est devenue à débordements multiples et des ravines se sont formées dans l'allée en contrebas de la terrasse. Nous avons fermé les fenêtres, mais l'eau s'engouffre de temps à autre via la cheminée et le conduit de la hotte de la cuisine. Ivy enfonce deux serpillières dans le conduit et je place une grosse bassine dans le foyer de la cheminée : cela semble suffire pour le moment. Un peu hébétée, Kim nous regarde faire. Des grincements étranges se font entendre du côté du toit, entrecoupés de claquements de portes et de longues plaintes du vent à l'étage.

– On se croirait dans la maison de la famille Addams, dis-je pour essayer de détendre Kim.

Depuis un moment, le regard de celle-ci passe en boucle de son téléphone au rideau de pluie devant les baies vitrées du salon.

Kim ne doit pas repartir dans cette tempête.

– Écoute, dit Ivy, on dirait que ça ne va pas s'arrêter tout de suite. Ce ne serait vraiment pas raisonnable de prendre la route.

– D'ailleurs si ça se trouve, tu ne pourras même pas faire dix mètres sur l'allée, dis-je en regardant en direction de la voiture de Kim.

Celle-ci, garée sous la pluie battante, semble flotter sur un lit de boue. J'espère que les garçons n'ont pas eu de problème et ont pu se mettre à l'abri.

Comme une réponse à mes interrogations, des phares se mettent alors à clignoter le long de l'allée. La voiture rouge couverte de boue apparaît. Elle cahote et semble racler le chemin devenu un torrent de terre et d'herbes.

– Oh ! dit Ivy. Les voilà.

Tout de suite, nous nous tournons vers Kim : elle ne bouge pas, mais ses doigts se contractent sur la poignée de son sac à main dont elle vient de se ressaisir.

– Kim, attends au moins qu'ils nous disent si les routes sont praticables, dit Ivy en posant la main sur son bras.

Trois silhouettes sortent de la voiture et se mettent à courir vers la maison. Ivy entrouvre la baie vitrée du salon et les trois hommes s'engouffrent dans la pièce, accompagnés d'une mare d'eau.

– Quel enfer ! dit Anish en posant un gros sac rempli de victuailles à ses pieds.

Juste derrière lui, Alec, qui ruisselle des pieds à la tête, enlève ses baskets transformées en éponges en l'espace d'une traversée de terrasse. Il jette un regard rapide dans le salon et paraît rassuré d'y voir Kim.

Je me fais peut-être des idées mais ce qui ressemble à de l'inquiétude mal dissimulée me bouleverse. Et me rassure à la fois : alors, il tient encore à elle ? Tout n'est peut-être pas perdu.

Alors arrive Neil qui sourit en rabattant en arrière ses cheveux dégoulinants. L'eau qui s'accroche en gouttes dans ses sourcils et ses cils lui font un regard perlé : ses yeux bleus ont pris une couleur délavée hypnotique. Malgré moi, mon regard descend sur son torse complètement dévoilé par sa chemise trempée. Le moindre de ses volumes est détaillé, révélant un ventre plat et des abdos de compétition.

Une vraie statue grecque...

Il sourit quand il voit que je l'observe.

Oups ! Prise en flagrant délit de reluquage !

L'air innocente, je détache mon regard de cette vision herculéenne, pour me concentrer sur ce qu'il sort de ses poches de pantalon : un tire-bouchon et un paquet de bougies. Puis, du sac qu'il a posé à ses pieds, il sort deux magnums de vin.

– Pessac-Léognan 2009, annonce-t-il fièrement en posant les bouteilles sur la table basse. Je ne m'attendais pas à trouver un tel millésime ici.

Il regarde les trombes d'eau derrière la baie vitrée.

– Et encore moins à un temps pareil, sourit-il

– J'ai cru qu'on n'arriverait jamais, dit alors Anish. Deux heures pour faire soixante kilomètres, c'est dingue !

Je jette un regard vers Kim : bras croisés, elle joue l'indifférente. Mais son front plissé montre qu'elle est soucieuse. Est-ce qu'elle pense elle aussi aux trois cents kilomètres qu'elle a à faire pour rejoindre Daytona Beach ?

– Heureusement que ta nouvelle voiture a quatre roues motrices. Sinon, on serait allé dans le fossé au moins dix fois ! dit Neil à Anish.

Le visage de Kim semble se défaire davantage. Comme Ivy et moi, elle sait que sa Ford n'a ni la puissance ni la tenue de route d'une Ferrari : elle ne va jamais réussir à avancer sous ce déluge. La mine sombre, Kim recule à l'autre bout de la pièce. Il me semble la voir trembler.

– Que diriez-vous d'un bon feu de cheminée ? demande Neil qui est déjà en train de retirer la bassine légèrement remplie d'eau pour installer les bûches dans le foyer.

Est-ce juste le hasard ou il a vu comme moi Kim frissonner ?

En le voyant disposer une couche de petit bois avant de dresser les gros morceaux en pyramide tout autour, je souris.

Il a vraiment dû être scout.

Je me rapproche de Kim. Ivy nous rejoint.

– Tu as entendu ? Tu ne peux pas repartir sous cette pluie. Reste au moins dîner, on verra après.

Avec un regard étrange vers la pluie qui continue à dégringoler dehors, Kim hoche la tête. Elle semble perdue. Incapable de se décider. Un bruit de bouchon que l'on ouvre nous fait tourner la tête.

– Mesdemoiselles ! dit Anish en servant le vin dans d'immenses verres vénitiens. À vos amours !

Oh la gaffe ! Il le fait exprès ou quoi ?

Je le fusille du regard, en surveillant Kim du coin de l'œil, mais elle ne semble pas avoir entendu.

– À des temps meilleurs et ensoleillés pour tous, dit Neil en levant son verre.

Il boit une gorgée, puis se dirige vers l'escalier.

– Je change de chemise et on se met aux fourneaux. Aucune fille dans la cuisine ce soir, c'est clair ?

– Vraiment ? demande Ivy surprise.

Personnellement ça m'arrange, car si Ivy avait commencé à tout préparer, je l'aurais certainement aidée. Et l'idée de ne rien faire me semble tout à coup très séduisante.

– Non négociable, répond Neil en se tournant vers nous.

– Chic, on va se mettre les pieds sous la table, murmure Ivy formulant ainsi à voix haute mes pensées.

Kim hausse les épaules, mais je sais qu'elle est sensible à ce genre de proposition : elle déteste cuisiner.

Mais, pour le moment, toute mon attention est concentrée sur l'escalier où Neil, tout en montant les marches deux à deux, est en train de retirer sa chemise. Je ne peux m'empêcher de le regarder. Son dos se révèle être une véritable planche anatomique de muscles et de chair bronzée. Ivy me donne un petit coup de coude.

– Il était *quarterback* dans son équipe à la fac avec un score de 90.9 la dernière année si on lui applique la méthode chiffrée de la NFL.

Je pouffe. Ivy, depuis sa prime enfance avec jupette et couettes, est une véritable professionnelle du football américain doublée d'une fan des Giants de NY : depuis lors, la National Football League et les formules mathématiques de l'évaluation des joueurs n'ont aucun secret pour elle.

Mais cet entraînement explique le dos athlétique de Neil.

Sans compter ses cuisses et ses fesses...

La gorge sèche, je bois une gorgée pour me donner une contenance.

– C'est Joe Montana quoi !

– En bien plus sexy, non ? chuchote-t-elle à mon oreille.

Kim nous regarde, intriguée par nos messes basses. Nous l'entraînons vers un canapé où elle accepte de s'asseoir uniquement parce que les garçons ne sont pas dans le salon. Après quelques verres, un peu de musique et nos papilles mises en appétit par les fumets délicieux qui s'échappent de la cuisine, l'atmosphère se détend. Kim évite délibérément de regarder du côté d'Alec mais elle semble accepter de se trouver à quelques mètres de lui.

À un moment, la tête de Neil émerge de la cuisine.

– C'est prêt dans deux minutes. Mettez-vous à table. Oh, si l'une de vous peut allumer les bougies ?

Dans des bougeoirs type Renaissance italienne sont plantées les bougies que Neil a sorties de ses poches tout à l'heure : de toutes les couleurs, assorties aux mets que lui et Anish disposent à présent au centre de la table.

– Il y a des allumettes sur la console derrière le canapé, me dit-il. Dans le vide-poches.

J'ouvre alors un pot orné d'un couvercle en cuivre : à l'intérieur une boîte d'allumettes, un paquet de cigarettes entamé et... une boîte de préservatifs.

Oups ! Pardon.

Je referme le vide-poches l'air de rien et tends les allumettes à Neil qui me remercie d'un sourire qui me semble coquin.

Attention, je me fais des idées...

Le dîner est délicieux et enfin détendu. Le Pessac-Léognan doit jouer, mais je dois reconnaître que Neil et Anish font beaucoup pour détendre tout le monde. Placé entre Kim et Ivy, Neil fait longuement parler Kim de son travail, puis Ivy de ce qu'elle aime dans la presse féminine. Anish intervient : il est allé voir les défilés lors de son dernier voyage à Londres, et Kim s'amuse de ses descriptions des mannequins sur le podium. Est-ce qu'il a vu cette petite Lucie, la Française que tout le monde

s'arrache ? La marque pour laquelle bosse Kim en ferait bien son égérie et elle explique que sa big boss cherche à négocier une exclusivité avec l'agence de cette top model.

Je me tourne vers Alec, resté silencieux jusqu'alors. Comme moi, il est peu porté sur la mode et les tendances : c'est un littéraire et nous partageons des goûts communs pour les romans anglais et l'économie sociale. J'apprends avec plaisir qu'il vient de monter avec des potes des ateliers d'écriture pour des personnes en réinsertion, je lui parle alors de ces cours de yoga solidaire, avec des séances à un dollar dispensés dans des squats ou dans des lieux publics. Comme il semble enfin détendu, je retrouve l'Alec que je connais et apprécie depuis qu'il est entré dans la vie de Kim : généreux, ouvert à tout et non-conformiste.

Étonnamment, la soirée s'avère plutôt agréable, malgré la pluie qui tombe sans discontinuer et les rafales de vent qui secouent la maison. Seul bémol dans ce premier moment de détente pour notre petit groupe : Alec et Kim ne s'adressent toujours pas la parole et refusent ostensiblement de se regarder.

Bref, bilan mitigé pour ce premier dîner de notre petit groupe.

Et parmi les surprises de ce dîner, il faut noter :

Un : Neil est très bon cuisinier.

Un bis : comment a-t-il appris à cuisiner comme ça ?

Deux : à chaque fois qu'il me regarde, j'ai l'impression que je vais me mettre à ronronner.

Trois : il m'a regardée pendant tout le dîner.

Au secours !

Au moment où nous nous installons le ventre plein devant la cheminée, une fenêtre s'ouvre sous l'effet d'un courant d'air. Une forme noire et hurlante s'engouffre par les battants ouverts. Nous nous levons tous d'un bond. Kim s'accroche à mon bras. Anish se précipite pour refermer la fenêtre et Ivy se met à éternuer plusieurs fois.

Mince, elle a vraiment pris froid alors !

Mais il se trouve que la chose noire qui a sauté dans la maison est le chat de Gillian et que, paniqué par le déluge au dehors et nous qui lui courons après, il bondit dans tous les sens. Chaque saut menace de casser l'un des précieux objets de l'oncle d'Ivy, aussi nous nous élançons tous derrière le chat dans un numéro de rattrapage et d'évitements de catastrophes assez burlesque. Seule Ivy semble tétanisée, sans doute par la peur de voir la maison de son oncle transformée en ruines.

Soudain, il y a au dehors un craquement sinistre, suivi d'une zébrure dans le ciel. Un courant d'air venu de la cheminée souffle subitement toutes les bougies et même le feu semble s'éteindre. Le noir

total se fait dans la pièce. L'électricité vient de sauter. Surprise, je pousse un cri en tendant la main dans l'ombre.

Une autre main la saisit, une main solide, chaude, enveloppante, qui serre la mienne très fort. J'entends un souffle près de moi et je reconnais le parfum boisé : Neil. De mes doigts recroquevillés, une onde étrange part alors et se propage dans mon corps, à la fois rassuré et troublé par la pression de sa main autour de la mienne.

Mais la porte d'entrée s'ouvre d'un coup et Gillian fait son entrée, armée d'une lampe torche.

Faudrait penser à lui demander de sonner !

Car à chaque fois, elle nous fiche une trouille bleue. Ce qui semble bien être sa véritable intention : nous terroriser et nous couper de toute envie de rester ici plus longtemps.

– Il vaudrait mieux bien fermer tous les volets et ne pas quitter la maison, dit-elle en rallumant les bougies une à une. J'ai entendu les infos avant la coupure, ils conseillent de ne se déplacer qu'en cas d'urgence.

– Mais justement j'ai une urgence, je dois partir ce soir, dit alors Kim qui a à nouveau son sac à la main.

Avec tout ce désordre, électrique et émotionnel, j'avais un peu négligé son aspiration à fuir.

– Mais tu as entendu ce que Gillian a dit ?

Je cherche celle-ci du regard pour qu'elle confirme : mais, son chat dans les bras, la gardienne hausse les épaules et se dirige vers la sortie.

– C'est bien trop dangereux, répétons-nous Ivy et moi pour raisonner Kim.

Neil se joint alors à nous.

– Attends demain matin, la pluie aura sans doute cessé et il fera jour, dit-il.

Je lui lance un regard reconnaissant. Il me sourit.

– Oui, dors ici ce soir, reprend Ivy.

Le menton baissé, Kim semble réfléchir. Puis elle se redresse et dit aux garçons d'un ton sans appel.

– Vous pouvez nous laisser un moment ?

Je crains le pire. Mais elle se plante face à nous devant la baie vitrée.

– OK, je veux bien ne repartir que demain matin.

- Ouf, murmure Ivy.
- Mais à deux conditions : je dors avec vous, et Alec ne dort pas dans la maison.

Ça se complique.

- Mais où veux-tu qu’il aille ? Dehors, il pleut des cordes.
- Je ne dors pas sous le même toit que lui, c’est ça ou je pars, dit-elle en serrant son sac sur sa poitrine comme un bouclier.
- Ohhh, attends, dis-je.

Je fais une grimace de compassion à Ivy, puis prenant mon courage à deux mains, je me dirige vers la cuisine où se sont réfugiés les garçons. Je leur expose le marché : l’un ou l’autre de l’ex-couple dans la maison, mais pas les deux. Alec hoche la tête d’un air résigné. Je m’en veux d’être la messagère de cette mauvaise nouvelle et encore plus de lui faire de la peine. Car maintenant, il a l’air carrément désespéré.

- Je m’en vais, dit-il, prêt à se jeter dehors sous la pluie battante.

Mais il ne peut pas davantage partir que Kim avec ce temps. D’ailleurs Anish le retient par le bras.

- Attends... murmuré-je en me creusant la cervelle pour essayer de trouver une alternative.
- J’ai une idée, intervient alors Neil : et si tu dormais chez Gillian ?

Là je pouffe malgré moi. Impossible, vu ce qu’on connaît de la gardienne et de son amabilité ! Mais impossible ne fait pas partie du vocabulaire de Neil car dix minutes plus tard le voilà de retour, essoufflé, le sac de voyage de Kim à la main.

- Tout est arrangé. Alec va dormir dans le canapé du salon de Gillian et j’ai pris dans sa voiture les affaires de Kim pour qu’elle ait sa brosse à dents !

Alors là il m’épate. Carrément.

Et il m’impressionne quand il me fait un large sourire.

Même pas prétentieux.

- Mais comment il a fait pour convaincre cette Gillian ? répété-je à mes amies.

Un silence me répond. J’observe mes amies à la lueur de mon portable. Bouche ouverte, Kim dort profondément, recroquevillée en fœtus dans le grand lit que nous partageons. Il faut dire que, sur sa demande, Ivy lui a donné un demi-somnifère. Et cette dernière, qui a aussi pris le sien, dort, droite comme une planche sur le petit lit d’appoint.

Bonne nuit les copines !

Malgré cette longue journée, je n'ai pas envie de dormir. J'envoie un message à Nuola.

[Donne-moi des *news* de ce premier jour.]

Pas de réponse, elle doit s'être endormie. De mon côté, j'en suis incapable, la tempête me semble gronder de plus en plus fort au dehors et j'ai l'impression que le vent et la pluie vont à tout moment s'engouffrer par la fenêtre ou le toit. Alors je repense à tout ce qu'il s'est passé aujourd'hui : émotions, événements, surprises, disputes, désordres en tous genres et même la météo qui se déchaîne.

Une drôle de journée et de drôles de réactions...

Mais demain tout sera fini : l'orage aura cessé, Kim repartira, j'irai voir Grandma, je ferai un saut à Wales Park pour voir la maison puis je rentrerai à New York. Avec un peu de chance j'y serai pour la fermeture de la boutique. Et avec un peu plus de chance, Nicholas aura quitté New York.

Je soupire puis je me mets à replier mes affaires dans mon sac de voyage. Je me sens triste car finalement nous n'aurons rien pu faire pour Kim qui, visiblement, ne veut vraiment plus d'Alec.

Mais ce qui est terrible, c'est qu'elle souffre à cause de lui.

Et d'Alec, mes pensées font un petit pas de côté pour aller vers son ami Neil...

Qu'est-ce qui m'a pris de l'embrasser ? J'aurais pu résister tout de même, ne pas me laisser dominer par mes pulsions ! D'accord, il est superbe, attirant et tout et tout, mais ce n'est pas une raison ! D'ailleurs la raison m'a un peu échappé dans cette affaire... Ça se confirme depuis l'incident de l'aéroport : je suis à côté de mes pompes. Et je dois au plus vite redevenir maître de mes émotions. Car ce qui se confirme noir sur blanc est que cet homme est dangereux : il possède une force de séduction incroyable. À laquelle je suis sensible malgré toutes mes réserves...

Conclusion : attention Mia !

Une heure plus tard, je ne réussis toujours pas à m'endormir. Je me glisse hors de la chambre à la lumière de mon portable : peut-être qu'une petite infusion relaxante me ferait du bien ? Parvenue au rez-de-chaussée, comme mon portable commence à manquer de batterie, je rallume plusieurs bougies. Est-ce que cette coupure risque de durer encore longtemps ?

– Tiens, tu ne dors pas ? dit une voix juste derrière moi.

Je sursaute et me retourne brusquement.

– Neil ?

Debout face à moi, il passe plusieurs fois la main dans ses cheveux un peu ébouriffés : il ne devait

pas s'attendre à rencontrer quelqu'un à cette heure-ci. Il paraît même avoir renfilé son jean à la hâte, car sa ceinture n'est pas bouclée et il est nu-pieds. Mais moi, j'aurais dû y penser. Vu ce qui se passe depuis hier avec lui, il devait y avoir un « jamais cinq sans six ! ».

Quoique là j'en perds mes facultés de calcul : en est-on à cinq, six ou dix rencontres aussi inattendues que déstabilisantes ? Je ne sais plus. Je crois que je vais d'ailleurs perdre toutes mes facultés les unes après les autres s'il continue à me dévisager comme ça. Il se met à sourire étrangement. Sans le quitter des yeux, je tire sur ma chemise dans tous les sens, car comme une idiote, imaginant que tout le monde dormait, je suis sortie de ma chambre comme j'étais, à savoir en tenue de nuit.

Confortable, mais pas très présentable.

Heureusement qu'il fait sombre !

– Je n'arrivais pas à dormir, bégayé-je presque.

Malgré moi, je tremble, troublée par ce que je ressens : une extrême attirance. Or l'homme qui s'approche à présent de moi avec un sourire gourmand, est clairement l'homme le plus sexy et le plus désirable que j'aie jamais rencontré.

Celui qui bat les records du torride et fait naître en moi des envies inavouables.

Je sens la sueur rouler le long de mon dos rien qu'à le regarder marcher. À chaque pas, son jean tombe légèrement sur ses hanches avec une nonchalance troublante et sa chemise laisse apercevoir sa peau.

Ne pas me jeter sur lui. Ne pas me jeter sur lui.

Il ralentit comme s'il voulait me laisser le temps de prendre bien conscience de la situation.

Au demeurant assez claire...

Vu son regard qui me déshabille à distance, ses intentions sont nettement... sexuelles. Compte tenu du dérèglement sensuel et de l'état de trouble que ça provoque en moi, je suis extrêmement sensible aux signaux qu'il émet.

– Quelle chance que nous soyons tous deux insomniaques, dit Neil de sa voix renversante.

Il se tient à présent devant moi. Malgré nos vêtements, je peux sentir l'aura de chaleur en provenance de son corps. Mais il y a aussi son parfum enivrant et son souffle sur mon visage. Vingt-cinq maigres centimètres nous séparent encore.

Je pourrais me dégager, faire comme si je n'étais pas attirée par lui, renier tous les signes de désir qui font la java en moi et remonter dignement dans ma chambre.

Mais pourquoi je ferais ça ? Pourquoi je priverais mon corps de ce qu'il demande ? Pourquoi me contraindrais-je alors que je ne fais de mal à personne, à part moi si je m'enfuis ? Est-ce que j'ai peur de mon propre désir ? Si j'en ai peur, il me domine, si je l'accepte, je le contrôle.

Donc...

Nous sommes seuls, toute la maisonnée dort, et demain je serai loin. Après-demain, j'aurai tout oublié. Et lui aussi sans doute. Et si...

Il avance encore. Nos corps se frôlent et s'attirent comme deux aimants. Ses yeux qui me dévorent secouent en moi des instincts que je pensais oubliés, éteints, contrôlés. Mais je ne contrôle plus rien. Je hoche la tête en signe d'acquiescement. Il pose alors ses mains sur ma taille et me tire doucement vers lui.

Je ne résiste pas. Au contraire, mon ventre se tend déraisonnablement vers le sien.

Quand sa bouche se pose sur la mienne, je crois défaillir. Et mes lèvres s'entrouvrent pour accueillir les siennes et répondre à son baiser.

Sa bouche est chaude avec un goût de vanille relevée d'épices. Ses mains agrippées à mes hanches me plaquent vers lui. Son bassin me pousse contre le dossier du canapé. Je passe mes mains sous sa chemise ouverte, cherchant sa peau sous le tissu. Elle est comme je l'imaginais : tiède, ferme et souple à la fois. Je me laisse aller à notre deuxième baiser. Long, intense, gourmand, divin, remplissant les promesses de cette première fois où nos lèvres se sont découvertes... C'était il y a à peine quelques heures et j'ai l'impression que c'était il y a trop longtemps.

Tout au plaisir d'y regoûter à présent, je voudrais que nos bouches ne se quittent jamais tant ce baiser est fabuleux. Cette fois, j'espère que rien ne va nous interrompre. Car jamais je n'ai connu une telle sensation de volupté, ni autant de douceur et de violence à la fois. J'embrasse Neil avec fougue, cherchant à percer le secret de ce qui me perturbe tant chez cet homme et déclenche en moi des pulsions quasi animales.

Je souris en l'embrassant.

– Qu'est-ce qui te fait sourire comme ça ? demande-t-il en détachant légèrement ses lèvres des miennes.

Son souffle qui murmure si près de mes lèvres me donne envie de happer les siennes à nouveau sans lui répondre.

– Une prise de conscience, dis-je.

Il lève un sourcil tout en laissant glisser ses lèvres sur ma joue.

– Tu peux développer ? demande-t-il.

Je ne me vois pas lui raconter que je suis en train de redécouvrir la sensation de désir. Que je pensais contrôler toute sensation et pulsion en moi, mais que depuis hier une partie de mes certitudes vole en éclat. Je ne contrôle pas tout, je me laisse déborder et, en ce moment même, je suis totalement submergée par mes sens.

Le pire : j'aime ça !

Alors non, ce n'est vraiment pas le genre de truc à dire à un mec que je connais à peine et qui produit un effet absolument dévastateur sur la maîtrise de mon moi le plus intime...

Qui est prêt à faire des folies...

Comme pour me souffler des arguments de réponse favorable, sa bouche tiède descend vers mon oreille, puis embrasse délicatement mon cou avant de plonger vers ma clavicule. Puis ses baisers repoussent ma chemise tout en dénudant mon épaule.

Comment veux-tu que je soutienne une conversation raisonnable face à un torrent de baisers comme ça ?

Je frémis de la tête aux pieds et je m'agrippe à ses hanches.

- Je prends conscience de mon corps, dis-je sobrement pour avoir l'air de reprendre le dessus.
- Et quel corps ! dit-il en dégageant une de mes épaules de la main.

Son compliment me donne un coup de chaud supplémentaire. Puis sa paume court sur l'arrondi de ma chair nue, semblant enflammer chaque millimètre carré. Je ne pensais pas que l'épaule était une zone érogène... Heureusement que le canapé est derrière moi car je pourrais m'effondrer sous le choc de sa caresse. Et de son regard qui brille de désir.

Du bout du doigt, il souligne le col de ma chemise qui bâille, à peine retenue par les boutons. Son index se promène sans se hâter vers le premier bouton. Je retiens mon souffle. Au passage, sa main effleure mon sein qui se dresse aussitôt sous le tissu. Un sourire étire les lèvres de Neil quand il aperçoit ce sursaut involontaire et que j'aurais préféré imperceptible. Je glisse mes mains dans son dos puis je remonte jusqu'à son torse solide. D'un geste presque autoritaire, je dégage ses épaules et repousse sa chemise en arrière.

Je ne me reconnais pas...

Torse nu, il sourit, comme amusé par mon initiative.

Mais lui retarde le moment de déboutonner ma chemise et choisit plutôt de se consacrer à ma poitrine frémissante. Sa main se met alors à envelopper, cerner mon sein droit de plus en plus tendu, puis ses doigts attrapent la pointe, l'agacent, la pincent, l'excitent. Je respire lentement, bruyamment, ma poitrine tendue vers ses caresses. Sa bouche embrasse mon menton renversé, puis fait le tour de ma bouche avant d'épouser la mienne presque violemment, enfonçant sa langue entre mes lèvres.

Tandis qu'il m'embrasse, son autre main quitte ma taille qu'il retenait jusqu'alors avec fermeté pour se saisir de mon sein gauche, et le soumettre au même traitement que l'autre. Je m'entends gémir.

Un bref instant, je me souviens que nous sommes dans le salon, que quelqu'un pourrait nous surprendre, mais au fond qui ? Ivy et Kim dorment assommées par les somnifères. Et puis, je crois que maintenant que j'ai commencé, je veux juste me laisser faire, me laisser aller à l'élan incroyablement sensuel qui me pousse dans les bras de cet homme.

Neil se recule légèrement pour me regarder : ses yeux brillent d'une lueur étrange, comme si leur couleur bleue était diluée dans un bain de désir. Je n'ai pas le temps de regretter qu'il ait cessé son baiser, car sans baisser le regard, il défait les boutons de ma chemise un à un avec une lenteur délicieuse.

Mais très éprouvante pour ma tension et mon thermomètre intérieur qui atteint les cinquante degrés sur l'échelle de l'excitation.

Il ouvre ensuite complètement ma chemise et la fait glisser sur mes épaules. Ses mains se saisissent de mes bras dénudés comme s'il voulait me regarder bien en face. Son coup d'œil appréciateur achève de me déstabiliser. Mais soutenant son regard, je pose mes mains sur ses fesses et plaque mon corps contre le sien.

Il m'embrasse à nouveau, mais très vite il quitte mes lèvres, me laissant un peu frustrée par ce rapide baiser. Sa bouche court le long de mon cou avant de venir se poser entre mes seins, juste dans le petit creux du milieu. Le baiser qu'il y pose, presque trop respectueux, irradie pourtant toute ma poitrine d'un désir fulgurant. Je me cambre, incapable de réprimer mon envie de sentir à nouveau ses lèvres sur ma peau. Il semble entendre ma demande silencieuse et dirige alors sa bouche vers mes seins. De l'épaule à la base du cou, en passant par le plexus solaire, il me couvre de baisers avant de se mettre à sucer tour à tour la pointe de chacun de mes mamelons qui se dressent durs et avides, cherchant ses lèvres et appelant d'autres caresses.

À chaque fois qu'il effleure, happe et mordille ma chair, une onde chaude court dans mon ventre et enflamme la zone de mon sexe. Je commence à y sentir une moiteur révélatrice. J'ai très envie de lui. Je l'attire vers moi par la ceinture de son jean et essaie de le déshabiller.

Comme s'il devinait mes pensées, Neil murmure.

– J'ai très envie de toi moi aussi, mais j'ai aussi très envie de prendre le temps de te découvrir.

Il recule pour mieux me regarder. Le feu de la cheminée envoie des éclats de lumière dans la pièce. Quand il s'éloigne de moi, je ressens comme un manque, comme si ma peau le réclamait. Et je ne peux m'empêcher de remarquer qu'une puissante bosse se distingue sous son jean au niveau de la braguette.

Ohh làà, qu'est-ce qu'il m'arrive ? Cet homme va me rendre folle... de son corps !

Soudain, j’aperçois son regard posé sur mon entrejambe. Il semble stupéfait puis amusé. Je baisse les yeux et je me rends compte alors que je porte mon boxer rouge en coton, avec des bordures de fourrure blanche autour des cuisses et un gros bouton noir devant.

Genre grosse couche-culotte hyper sexy. Hyper féminin. Et hyper ado attardée.

C’est le cadeau de Kim et Ivy pour Noël dernier, puisque chaque année, nous rivalisons dans les cadeaux les plus improbables et ringards. Celui-là avait été choisi parce que je dis toujours que je déteste Noël.

La vision de mon boxer de teen-ager a pour effet de me faire dégringoler de mon petit nuage. Et je me sens tout à coup très gamine, du genre qui a voulu jouer à « j’assume mon corps et ma sexualité », mais qui n’assure rien du tout. Et qui comprend tout à coup qu’elle est complètement inexpérimentée, – à peine trois mecs dans ma vie dont le premier qui n’a jamais véritablement abouti – face au plus beau gosse de ma vie, et qui a certainement l’habitude de femmes un peu plus féminines et sexy qu’une fille en culotte de Mère Noël.

La honte !

Je baisse les yeux et serre mes cuisses l’une contre l’autre. Il éclate de rire et relève mon menton du bout des doigts.

– Tu sais ce que j’apprécie chez toi ? Ce petit côté imprévisible que tu cherches à cacher...

S’il savait à quel point il est proche de la vérité ! Quand j’ai décidé de participer au plan d’Ivy, rien de tout ce qui est arrivé depuis hier n’était prévisible. Et il était même carrément improbable que je me retrouve à deux doigts de faire l’amour avec un inconnu rencontré hier...

Mais j’oublie toutes mes réserves quand il m’emporte dans le baiser le plus langoureux de ma vie. Ses mains empoignent ma nuque tandis que je saisis ses hanches pour l’attirer solidement à moi. Son bassin se colle contre le mien et mon ventre le presse en retour avec de petites ondulations. Si j’en crois ce que je sens, ma culotte de Noël ne l’a pas fait débander.

Bien au contraire.

Oubliant toutes réticences – et bienséance... –, mon corps tout entier lui répond en s’arc-boutant dans sa direction. Le désir me fait haleter et mes chairs bruissent d’impatience. Surtout quand il chuchote d’une voix grave.

– La braise sous la glace...

Avec un sourire affreusement mutin, il fait rouler ma culotte sur mes hanches. Je l’aide d’un coup de reins qui ne lui échappe pas. Il sourit encore davantage. Puis ses deux mains me soulèvent et déposent mes fesses sur le rebord du canapé. Tout en continuant de m’embrasser, il glisse une main vers mon bas-ventre. Ses doigts caressent d’abord le haut de mes cuisses, puis se glissent entre mes

jambes. Quand il atteint mon intimité, je me colle contre lui en gémissant. Ses doigts caressent et excitent. Mes chairs les plus secrètes se livrent et s'épanouissent. Très vite mon clitoris se gonfle sous ses effleurements.

Je me laisse aller, je renverse la nuque, souffle court, paupières closes. Il embrasse mon cou et accentue la pression de ses doigts. Mon ventre se tend et les muscles de mes fesses se contractent. Sentant mon excitation croître il insiste sur les zones les plus sensibles, mais mon sexe tout entier crépite à présent. Malgré moi, j'écarte les cuisses, oubliant toute décence, abandonnée à l'ivresse de ce que je sens. Jamais je n'ai senti un tel plaisir, une telle effervescence, une telle envie de crier encore et de m'offrir tout entière.

Après un moment, Neil se détache légèrement de moi pour me caresser plus librement et, comme je m'en aperçois en rouvrant à demi les paupières, aussi pour me regarder. Cela me trouble un peu au début, d'être observée en pleine montée de plaisir.

En plus, je suis nue comme un ver devant lui. Et en train de me tortiller de plaisir.

Mais ça ne me gêne pas. Il me dévore des yeux et c'est étonnamment agréable : jamais je ne me suis sentie aussi belle ni aussi désirable que cette nuit. Son regard attentif suit chacune de mes réactions, même les plus imperceptibles et ses doigts adaptent leur progression à mes plus infimes soupirs et oscillations. Mais j'aperçois aussi dans ses yeux l'éclat brutal d'un violent désir, visiblement accentué par la vue de mon plaisir. Alors une vague chaude s'éveille au creux de mon ventre, irradie, embrase, puis brûle, ondoie et reflue, avant de venir enfiévrer mon sexe en le secouant de petites contractions rapides et impétueuses.

C'est la première fois que je jouis ainsi sous les doigts d'un homme qui me regarde.

Je reste un peu hébétée, encore secouée de violents ressacs de jouissance. Mais il ne me laisse aucun répit. Il m'embrasse à nouveau : son baiser ravive immédiatement le feu de mon sexe. Loin d'avoir été calmé par l'orgasme, mon désir semble à présent démultiplié. Et on dirait que celui de Neil aussi car il murmure en plaquant son bassin contre mon sexe nu. Le tissu de son jean irrite presque ma chair impatiente.

– J'ai très envie de toi.

– Moi aussi, dis-je soudain un peu intimidée.

Vais-je être à la hauteur de cet homme ? Vais-je savoir satisfaire son désir ? Je me sens tout à coup bien inexpérimentée.

Je n'ai pas le temps de m'interroger davantage car d'un geste rapide, il déboutonne son jean et extrait son sexe de son caleçon. Ensuite, sans me quitter des yeux, il tend la main sur le côté vers la console. Dans la pénombre éclairée par les bougies et le feu qui rougeoie, il tâtonne pour atteindre le vide-poches.

Alors, lui aussi, il avait vu la boîte de préservatifs ? Donc ce n'était pas innocent quand il m'a

envoyé chercher les allumettes ? Ça alors !

Du bout des dents, il déchire l’emballage et enfle la protection sur son membre dressé. J’ai ainsi le temps de constater que toutes ses proportions, même les plus intimes sont parfaites. Complètement sous le charme, je laisse dériver mon regard sur la perfection qui se tient devant moi en personne : épaules solides, pectoraux denses, entrelacs d’abdos sur un ventre délicieusement plat et une délicate toison brune qui naît sous son nombril avant de descendre en boucles plus fournies sur son pubis. Et là, émergeant comme un mât dans la tempête, un sexe puissant et tendu à l’horizontale.

Troublant...

- Tu es sûre ? murmure-t-il d’une voix étranglée de désir.
- Viens, murmuré-je en le tirant vers moi de mes deux mains posées sur ses hanches.

Il pose alors le bout de son sexe sur le mien puis se met à me caresser avec sa verge de haut en bas, j’en reste languissante, plus il continue, plus il me semble que mon sexe s’ouvre jusqu’à ce qu’il s’y enfonce d’un mouvement de reins qui me fait gémir.

- Ça va ? demande-t-il.
- Oh oui, murmuré-je en m’accrochant cette fois à ses épaules.

Debout entre mes jambes, il entame alors un mouvement de va-et-vient qui me fait serrer les dents pour ne pas réveiller toute la maison. À chaque fois qu’il entre en moi, je me sens comblée, à chaque fois qu’il se retire, je me sens vide et me déporte vers lui pour ne pas en être séparée. Je n’ai jamais eu aussi envie d’un homme et de faire l’amour avec lui. Je me laisse emporter par la force de mon désir. Complètement soumis aux sensations qui le traversent, mon corps semble avoir une vie autonome, dont le seul but en cet instant serait la recherche du plaisir.

Soudain, Neil accélère la cadence, ses yeux brillent, presque hagards, étincelants, sauvages. Mains sur ses épaules, j’accroche mes jambes autour de sa taille et noue mes pieds derrière lui pour qu’il puisse mieux me pénétrer. Sa puissance me soulève, me fait vibrer, sauter, cambrer, onduler sur sa verge tendue. Je pourrais hurler de plaisir.

- Comme c’est bon, souffle-t-il comme en écho.

Sa respiration se raccourcit, ses yeux se ferment à demi, ses mains étreignent mes hanches et me retiennent prisonnières tout autant qu’elles me soutiennent. Accélérant la cadence, il grogne, je gémis, nous soupirons, nos mains se cherchent, nos corps se fondent l’un dans l’autre, il s’enfonce encore plus profond en moi et je l’accueille. Je le retiens et je l’enserme.

- Je crois que je vais jouir, chuchoté-je au bout d’un moment dont je ne saurais mesurer la durée.

Il rouvre grand les yeux et m’observe, un sourire étrange sur les lèvres. Ses yeux jettent des éclairs, sa bouche est un appel à l’oubli de toute raison, je sens que je pourrais me perdre dans le plaisir, mais son grain de beauté dessine un repère sur sa joue. Au moment où je vais basculer dans

la jouissance, j'y accroche mon regard, parce que je suis sur le point de ne plus rien pouvoir contrôler. Mes amarres, ma raison, ma conscience lâchent inexorablement, mais les mains de Neil me tiennent fermement tandis que son sexe m'entraîne vers l'orgasme. Lui semble être comme moi à la limite de l'explosion dans un état d'excitation intense et de plaisir ascendant.

– Oh, murmuré-je un peu inquiète par la violence de la déferlante que je sens monter en moi.

Il sourit avec tendresse, comme s'il voulait me rassurer.

A-t-il deviné combien je me sentais démunie face à tant de plaisir ?

Il m'embrasse langoureusement. Alors je me laisse aller... Ça commence par un fourmillement, puis des palpitations, un flamboiement dans mon sexe, je fixe les yeux de Neil devenus si bleus, ses mains me serrent, je m'agrippe à lui, son membre durcit en moi, encore plus ardent et profond, puis un tourbillon de chaleur se propage, s'empare de mon ventre, de mes jambes et de mes reins avant d'exploser en une cascade frémissante d'ondes et secousses quasi telluriques dans tout mon corps.

Presque aussitôt, alors que je continue à vibrer de plaisir, Neil jouit lui aussi : son corps se tend, son membre me semble grossir encore sous l'effet des contractions persistantes de mon vagin. Il pousse un grognement quasi bestial en se cambrant d'un coup. Ses doigts qui serrent violemment mes hanches ne se détendent que lorsqu'il râle dans un long soupir de contentement.

Ensuite, il s'appuie contre moi. Et nous nous laissons glisser vers l'assise du canapé. La tête sur son épaule, je me serre contre lui, il passe un bras autour de moi et embrasse mes cheveux. Bercée par le bruit de la pluie au dehors, je fixe le feu dans la cheminée. Je me sens paisible. Est-ce qu'il a ressenti autant de plaisir que moi ? Impossible de le questionner genre « alors, chéri, c'était bien ? » Un air repu flotte sur son visage, mais quelque chose me laisse penser que c'est moins inédit pour lui que pour moi. Mais au fond peu importe : c'était un très bon moment.

Il faut juste savoir profiter des bons moments quand ils se présentent, n'est-ce pas ?

Allongée contre Neil dans la pénombre, j'écoute son souffle revenir à la normale et j'entends son cœur battre contre ma poitrine.

8. État d'alerte

La lumière qui revient subitement me réveille alors que nous sommes endormis dans les bras l'un de l'autre. Toutes les lumières se rallument dans le salon. Surprise, je redresse la tête. Neil s'étire et bâille tandis que je me dégage de ses bras avec douceur. Sa main semble me chercher un instant puis il tourne sur le côté avec un soupir. Debout devant le canapé où il reste allongé, je l'observe : avec ses cheveux emmêlés, il a l'air d'un magnifique faune alangui. Un bruit à l'étage me fait sursauter : je ramasse précipitamment ma chemise, embarrassée qu'on nous surprenne ici.

Moi à moitié nue et lui débraillé.

Je boutonne ma chemise en hâte puis, immobile, j'écoute : le bruit a cessé. Sans doute était-ce une rafale de vent ou la pluie sur la toiture. Rapidement, je fais le tour de la pièce pour éteindre les lumières. Neil murmure dans son sommeil. Je pose un plaid sur son corps puis je me dirige à pas de loup vers l'étage. Au passage, je récupère mon portable posé sur la console. Dans l'escalier, un dernier regard vers la silhouette endormie sur le canapé me fait réaliser que je n'ai pas rêvé : je viens de faire l'amour avec Neil.

Je ne sais plus où j'en suis... ni quoi penser de ce qui vient de se passer entre nous. Pour le moment, je ne suis pas capable de réfléchir, tout ce que je sais, c'est que je viens de vivre un moment incroyable sur le plan physique, deux orgasmes de dingue coup sur coup, ma chair encore toute palpitante...

En me glissant dans ma chambre, je jette un regard vers Kim et Ivy : sagement allongées, elles dorment encore profondément. Dès que je me retrouve sous la couette, mes paupières se ferment et une douce lassitude m'envahit.

Ça fait longtemps que je n'avais pas aussi bien dormi !

J'entends une douche couler dans la salle de bains, j'ouvre un œil : Ivy et Kim sont déjà levées. Je jette un regard par la fenêtre : la pluie a cessé, mais un vent très fort semble s'être levé, confirmant les prédictions cycloniques de Gillian. Je tente de consulter la météo sur mon portable, mais aucune connexion à Internet ce matin.

Avant de descendre prendre mon petit déjeuner, je me brosse les cheveux devant le miroir : de jolis cernes bleutés sous mes yeux, mais des traits détendus. Étonnée, je fixe mon visage : il me semble changé. Apaisé et satisfait.

J'espère que mes copines, qui me connaissent bien, ne vont pas pouvoir lire direct sur mon front : « je me sens trop bien, j'ai baisé toute la nuit comme une bête ! »

Mais je me demande surtout comment va se comporter Neil ce matin : personnellement, je ne sais pas du tout quelle attitude adopter.

Je vais faire ça au feeling.

En descendant l'escalier, je me compose un visage neutre, toutes émotions perturbatrices sous contrôle. Mais, malgré tout, j'ai un peu l'impression d'avoir la tête à l'envers. Autour de la table de la cuisine, je vois tout de suite qu'y sont installés Ivy, Anish et... Neil. Quand je passe la porte, il lève les yeux vers moi, mais, un peu gênée par Ivy qui me dévisage, je le regarde à peine. J'ai quand même le temps d'apercevoir un léger sourire sur ses lèvres quand il m'aperçoit. Je note aussi qu'il est plus beau que jamais : regard bleu un peu cerné par sa courte nuit et barbe mal rasée. Mais je suis absolument incapable de deviner ce qu'il pense.

– Bien dormi ? me demande mon amie. Tu as l'air sur un petit nuage !

Si elle savait !

– Très bien ! assuré-je en me tournant vers le placard où sont rangés les mugs.

Mais complètement chamboulée avec cœur qui bat à la vitesse de la lumière. Le nez dans les mugs, j'essaie de me calmer : je n'ai pas envie qu'elle me voie rosir. Ni encore moins Neil.

– Vous avez des nouvelles pour la météo ? demandé-je pour changer de sujet.

– Anish essaie de faire refonctionner la radio car on n'a plus Internet, me répond Ivy. Ça ne s'arrange pas dehors...

À travers la baie vitrée protectrice, nous observons tous les quatre le ciel gris plombé. Devant nous, la piscine est dévastée, couverte de feuilles et de branches d'arbustes arrachées. Plus loin, les arbres se courbent dans le vent, certains dangereusement ployés, et les palmiers de l'entrée du parc ressemblent à des chevelures déchaînées qui se balancent dans le vent.

Je m'assieds à côté d'Ivy avec mon mug rempli de tisane. Comme Kim n'est pas là, j'en déduis qu'elle doit être en train de se doucher. Je remarque alors qu'Anish est en effet en train de trifouiller avec un tournevis dans un transistor éventré devant lui. Neil est à côté de lui soit... en face de moi. Un peu troublée, je choisis de le regarder dans les yeux. Je dois affronter la situation et maîtriser mes réactions, et aussi cesser de me demander à chaque instant ce qu'il pense parce que, sinon, je vais me sentir entre deux chaises à chaque fois que je vais le croiser... Alors, comme s'il voulait me rassurer, Neil me sourit, un sourire neutre, amical, charmant.

Sans aucune allusion à ce qu'il s'est passé entre nous cette nuit.

Je me sens soulagée. Je n'aurais pas aimé qu'il fasse étalage de notre dernière rencontre.

Nous voilà donc revenus à la normale : des amis d'amis, une relation banale, affolement des sens terminé.

Mais si on m'avait dit...

Je souris en pensant à l'expression de Kim, « une porte ouverte sur le paranormal », cette fois le « et si » d'Ivy a ouvert une véritable brèche en moi !

Mais je suis rassurée en voyant l'attitude sans équivoque de Neil. Notre folle nuit ne porte donc pas plus à conséquences pour lui que pour moi. Quelque part, ça me tranquillise, personne n'a besoin de connaître notre aventure nocturne qui restera à l'état de parenthèse sensuelle et agréable. Mais...

Au fin fond de moi, là où je suis seule face à moi-même, un petit pincement se fait.

Alors, ce n'était pas si exceptionnel que ça pour lui ?

Parce que moi, vraiment j'en suis encore assez remuée pour me sentir toute chose en le regardant. Aussi, je prends le parti de ne pas le regarder. Je redeviens moi-même, la Mia qui sait gérer ses émotions.

Un SMS fait vibrer mon téléphone dans ma poche et je sursaute en voyant le nom de l'expéditeur : Nuola ?

Oups ! Avec la nuit qui vient de se passer, j'en aurais presque oublié ma vie à New York et la boutique.

Je me lève et me détourne face à la baie vitrée pour lire le SMS de Nuola.

[Salut. Tvb ici. Jack Lavie
devrait passer dans la journée
avec des copains à lui.]

Jack Lavie ? L'acteur aux cinq Oscars et qui cartonne au box-office ? Célèbre pour ses rôles de déjanté mais aussi pour ses frasques et pétages de plomb à la moindre contrariété ?

Mes doigts se crispent sur mon téléphone quand je tape :

[Celui qui a massacré le bar du Carlton
à Cannes l'année dernière parce qu'ils
n'avaient pas son année préférée de champagne ?]

[Yes, c'est top non !]

[Formidable]

L'avantage du SMS est qu'elle ne peut pas entendre le grincement de mes dents.

[Je l'ai vu à la galerie,
il cherchait un cadeau pour sa copine.

Comme rien ne lui plaisait, je lui ai dit
de passer à la boutique.]

Aie aie aie...

[C'est une excellente idée : bravo !]

[:-)]

Mais je croise les doigts très fort pour que Jack Lavie trouve son bonheur chez Andrews & Son Curiosités. D'une part, sa visite et celle de ses copains pourraient nous procurer de belles et importantes ventes, donc satisfaire toutes les attentes de M^r Palmborg et les miennes... D'autre part, je préférerais que Jack Lavie ne soit pas contrarié... car le passage par ma boutique d'un des plus grands caractériels du cinéma n'est pas du tout rassurant.

[Montre-lui les fleurs en perle :
tu peux lui dire que c'est hyper
tendance à Paris !]

[Évidemment. Mais te stresse pas :
je sais qu'il va trouver chez nous
le truc dément, incroyable et rare
qu'il cherche.]

Même à distance, Nuola devine assez bien ce qui me turlupine...

[Yessss.]
[Tiens-moi au courant.]

[:-)]

[Et appelle-moi si tu as le moindre problème]

[Il n'y en aura pas !]

En même temps, qu'est-ce que je pourrais faire à de milliers de kilomètres de distance ? À part m'angoisser à défaut de pouvoir me téléporter ? Alors, plus vraisemblablement je dois vraiment apprendre à lâcher prise. En n'ayant aucun doute sur Nuola et sa capacité à gérer toute situation, mais aussi en faisant confiance à... Jack Lavie. Car si du côté de Nuola, aussi farfelue soit-elle, je sais que je peux dormir sur mes deux oreilles, du côté de Jack Lavie, je me sens un peu moins sereine.

La présence du type le plus irritable de Hollywood chez Andrews & Sons Curiosités aurait de quoi rendre nerveux un moine zen yogi dopé au Stressout.

La main qui se pose sur mon épaule me fait sursauter. Neil se tient à présent debout à côté de moi et me sourit.

– Tout va bien ? Tu as l’air toute tendue.

Sa paume masse gentiment le haut de mon dos. Sa sollicitude me touche, sa gentillesse m’étonne et sa main sur moi réveille un vent de frissons et perturbations intérieures...

– Oh, des histoires de boulot, dis-je de façon évasive tout en jetant un regard inquiet vers Ivy.

Heureusement, celle-ci, à présent penchée avec Anish sur la radio, semble ne rien avoir remarqué de mon aparté avec Neil. Mais des bruits dans le salon nous font tourner la tête : d’un pas décidé, Kim passe la porte de la cuisine.

– Hello, ça va ? lui demande Ivy sans tout à fait lever le nez de la radio en cours de réparation.

Ça n’a pas l’air...

Le visage de Kim est complètement fermé, son front crispé et ses yeux habituellement noisette sont presque noirs. Surtout quand elle nous fixe Neil et moi d’un air mauvais.

Oups !

Je me sens mal. Je vacille presque tout en soutenant son regard. Est-ce qu’elle a aperçu la main de Neil sur mon épaule ? Je jette un coup d’œil vers ce dernier. Mains dans les poches, il sourit, l’air détaché. Mais son regard attentif est posé sur Kim : lui aussi semble avoir aperçu la colère de mon amie. Pense-t-il à la même chose que moi : est-ce qu’elle nous a vus cette nuit ?

Mon sang fait un triple tour, à la vitesse de mes pensées qui s’affolent. Mais la voix joyeuse d’Ivy retentit :

– Ça y est, ça marche !

Le son nasillard de la vieille radio se fait alors entendre.

Et maintenant, notre flash météo urgent : risque de cyclone sur la Floride !

Anish repose son tournevis tandis qu’Ivy monte le son. Neil fait un pas en avant et Kim se rencogne contre le chambranle de la porte, bras croisés.

Depuis hier la Floride est en état d’alerte.

Kim reste impassible.

Trois États sont déjà en vigilance maximale ; l’aéroport international de Miami est fermé, certaines autoroutes sont coupées et toutes les zones inondables vont être évacuées par mesure de précaution.

Il me semble voir une crispation passer rapidement sur le visage de Kim.

Les autorités conseillent de rester à l'abri, de ne pas circuler pour éviter de créer des embouteillages et ne pas encombrer les routes réservées aux interventions des équipes de secours.

– Ce n'est pas un cyclone qui va me retenir, marmonne Kim.

Suit un jingle au bruit de crécelle particulièrement irritant. Et comme pour confirmer les dires du flash météo, de longs gémissements de vent se font entendre au dehors, lourds de menaces.

– Putain, c'est la merde, dit Ivy dans un chapelet de gros mots inhabituel chez elle.

Ce vocabulaire montre à quel point elle est tracassée. D'ailleurs elle se met aussitôt à envoyer des SMS sur son téléphone. J'imagine qu'elle est déjà en train de prévenir sa mère, ou... mais cette fois, je n'ose pas sourire à Kim pour en plaisanter. D'ailleurs, mon amie semble maintenant carrément furieuse, et encore plus quand elle s'aperçoit que je la cherche du regard.

On dirait franchement qu'elle m'en veut. Mais, la météo, Kim, j'y suis pour rien !

Ceci dit, elle n'est pas la seule mécontente. La pièce entière vibre de contrariétés. Anish, plutôt avenant jusqu'alors, se renfrogne et soupire lourdement en prenant son crâne entre ses mains.

– Tu parles d'un séjour de détente : coincé dans une maison sans pouvoir sortir !

Neil n'a pas l'air plus réjoui : il se met lui aussi à tapoter sur son portable en pinçant les lèvres.

Et moi ? Moi je me dis que finalement on serait tous mieux loin d'ici. En tout cas, de mon côté, j'ai mieux à faire maintenant, et puis ce petit séjour n'a plus beaucoup de raison d'être, si Kim persiste à vouloir partir.

Anish semble se reprendre et se lève, l'air réjoui.

– Bon, il nous reste du vin et maintenant qu'on a la radio, on a de la musique, on va pouvoir faire la fête !

– Oui, tout va s'arranger, confirme Ivy avec son optimisme habituel. On pourra certainement à nouveau se déplacer d'ici quelques heures.

Son regard soudain inquiet fait le tour de la pièce.

– Kim ?

Après un bruit sourd sur le sol que j'ai du mal à identifier, la porte de l'entrée claque. J'ai un mauvais pressentiment. Inquiète, je me précipite dans le salon et je rouvre la porte. Avançant d'un pas décidé, Kim se dirige vers sa voiture en traînant sa valise à roulettes qui cahote sur le sol défoncé par la pluie.

Quoi ? Elle est en train de partir ?

– Kim, crié-je, attends deux minutes tout de même.

Elle continue d'avancer sans même se tourner vers moi.

– Mais qu'est-ce qui te prend ? ajouté-je.

À ces mots, elle se retourne et me lance un regard étrange. Puis elle se hâte à nouveau sous la pluie. Sans comprendre, je la suis des yeux.

– Attends, hurlé-je de loin en la voyant monter dans sa Ford.

Elle ne lève pas les yeux vers moi. Est-ce qu'elle m'a entendue ? Le vent souffle si fort qu'il en est assourdissant. Alors j'agite la main dans sa direction. Elle ne réagit pas davantage.

Oh ?

À vingt mètres de moi, la voiture de Kim démarre et commence à avancer. Ses roues patinent dans la boue en envoyant une giclée de terre autour d'elle.

La voiture accélère en se dirigeant dans ma direction. Supposant que c'est pour éviter de patiner à nouveau, je souris à Kim, un peu mal à l'aise.

Un bruit râpeux m'indique qu'elle enclenche la seconde sans ménagement. Elle me fait ensuite des appels de phare. J'avance vers elle.

Mais, dans un hurlement de klaxon, elle passe en trombe devant moi.

Sans s'arrêter ?!?

– Kim, appelé-je interdite.

Elle ne ralentit pas et file vers le portail au bout de l'allée. Ah non alors, elle ne va pas partir comme ça, sans qu'on n'ait le temps de se parler ! Et sur un malentendu en plus. Alors, je me mets à courir derrière la voiture en criant.

Elle ne freine pas, elle ne ralentit pas et même elle accélère.

Alors ça !

Ça, c'est tout ce que je ne supporte pas, cette impression qu'elle me fuit et qu'elle évite la discussion. Ça me met très mal à l'aise et, au fond, ça me fait me sentir coupable sans savoir réellement de quoi. Est-ce qu'après une nuit de réflexion, elle m'en veut d'avoir laissé Ivy organiser ce séjour qui tourne à la catastrophe ?

Bien décidée à la rattraper pour comprendre ce qui se passe, je cours, focalisée sur les feux arrière de la voiture, attendant le moment où ils vont devenir rouges, signe que Kim va enfin

s'arrêter. Sur le côté de mon champ de vision, deux silhouettes sortent de la maison de la gardienne, sans doute Gillian et Alec alertés par les coups de klaxon. Sans tourner la tête, je distingue les bras levés d'Alec et j'entends ses appels se mêler aux miens.

– Kim ! Arrête-toi.

Je dois rejoindre la voiture de Kim avant le portail. Car dès qu'elle sera sur la route goudronnée, elle filera et je ne pourrai plus la rattraper. Soudain, une rafale de vent me déporte sur le côté, me faisant presque tomber. Mes cheveux couvrent un instant mes yeux, je titube dans le vent, je lutte pour garder mon équilibre puis je reprends ma course. Kim, elle, est presque parvenue devant le portail ouvert.

Le jour s'assombrit d'un coup. Surprise, je lève les yeux vers le ciel où des nuages bruns se déplacent à une vitesse effrayante. Avec un grondement sourd, une bourrasque plie tous les arbres à l'horizon. L'un des énormes palmiers qui encadrent le portail se met à pencher à l'oblique au-dessus de l'allée. Hébétée, à bout de souffle, je le vois basculer complètement. Alors, presque au ralenti, il tombe sur le capot de la Ford.

– KIM, attention !

Le pare-brise éclate dans un crissement aigu. En fait c'est moi qui crie sans pouvoir m'arrêter.

– KIM !

Au même instant, dans une simultanéité terrifiante, un second palmier s'abat. Son tronc s'écrase cette fois sur le toit de la voiture. Je mets toutes mes forces dans les derniers mètres qui me séparent de la Ford à présent stoppée dans sa course, immobile et fumante, fauchée par la tempête. Des larmes brouillent ma vue, la peur me donne envie de vomir. En approchant, je ne vois qu'une chose : la tête de Kim basculée vers l'avant. Son immobilité me glace le sang.

Quand j'atteins enfin la voiture, ses cheveux masquent son visage, du sang ruisselle sur ses mains, encore crispées sur le volant.

– Kim ? Tu m'entends ?!

**À suivre,
dans l'intégrale du roman.**

Disponible :

Toi et moi : c'est compliqué, intégrale

Neil et Mia ne se connaissent pas, mais ont tout pour se détester ! Leurs univers sont à l'opposé : il est rationnel, mais sait profiter des plaisirs de la vie, elle est accro aux tisanes détox, prend soin de ses chakras et son travail passe avant tout. Réunis par des amis communs pour une fête au bord de l'océan, ils n'ont qu'une envie : fuir ! Mais une tempête tropicale va les forcer à cohabiter quelques jours...

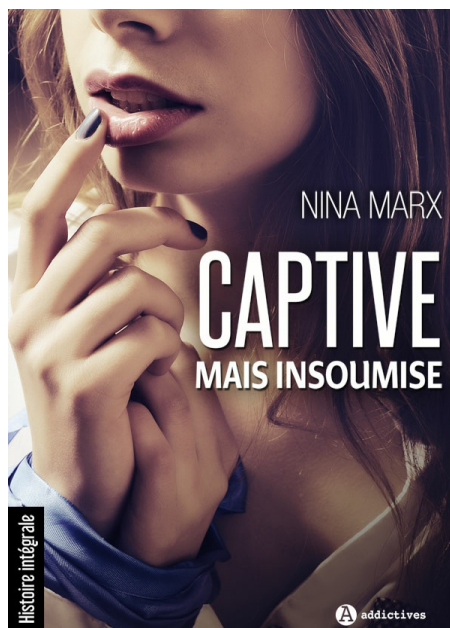
Entre passion et confrontation, découvrez de toute urgence la nouvelle romance de Louise Valmont, auteure du décapant et pétillant Play with me !



Disponible :

Captive, mais insoumise

Elsa pensait pouvoir tout affronter... mais ça, c'était avant Oscar. Si d'abord elle a peur de lui, elle se rend rapidement compte que le plus dangereux, c'est son sourire. Ses baisers, ses caresses et son corps sculpté à la perfection. Elle n'avait pas prévu de succomber à la tentation et d'oublier toutes ses obligations, ce qui faisait sa vie d'avant. Et pourtant...



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© Edisource, 100 rue Petit, 75019 Paris

Septembre 2018

ISBN 9791025744567

ZWIL_006